



VOYAGE
EN
ALLEMAGNE,

DANS UNE SUITE DE LETTRES,

Par M. le Baron DE RIESBECK;

TRADUITES DE L'ANGLOIS;

Avec Portraits, Plans & Carte en Taille-douce.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

Avec Approbation & Permission.
1788.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

QUOIQUE M. le Baron CASPAR DE RIESBECK, auteur de ces Lettres, paroiſſe ici ſous le caractere d'un François, il étoit natif du duché de Wirtemberg. Son goût pour les voyages l'entraîna dans preſque toutes les parties de l'Europe; &, s'il montre par fois un peu d'humeur contre nos voyageurs modernes, qui voient le pays du fond de leur berline, en courant la poſte, c'eſt qu'il voyageoit, lui, habituellement à pied, avec un chien & un fuſil. On verra, dans le cours de ſes lettres, qu'il n'en étoit pas moins favorablement accueilli des grands qu'il jugeoit à propos de viſiter; mais c'eſt ſur-tout l'homme des claſſes moyenne & inférieure qu'il a cru devoir obſerver, perſuadé que les grands ſeigneurs de toutes les parties du monde ſe reſſemblent à quelques nuances près. M. le baron de Riesbeck eſt mort, âgé de 30 ans, le 5 février 1786, à Arau, en Suiſſe.

On voit que l'auteur étoit encore fort jeune lorſqu'il entreprit ſon voyage en Allemagne, & le lecteur ſévere trouvera ſans doute, dans ces Lettres, des traces de cette jeuneſſe. On pourra peut-être lui reprocher d'obſerver quelquefois ſuperficiellement, de décider ſans beaucoup d'examen, d'outrer par fois ſes tableaux; ces défauts ſont ceux d'un jeune homme : mais on y trouvera auſſi des remarques parfaitement ſaiſies, des anecdotes curieuſes & caractériſtiques, un coup-d'œil ſubtil, un jugement ſain, une curioſité vive & amuſante, & ſes relations nous ſemblent en général écrites d'une maniere libre, avec feu & avec gaieté.



VOYAGE
EN
ALLEMAGNE.

LETTRE PREMIERE.

Stutgart, 3 avril 1780.

MON CHER FRERE,

C'eſt ici que j'ai poſé mes premieres tentes; me propoſant de faire, à partir de Stutgart, des excurſions dans les différentes parties de la Souabe, ſuivant que les occaſions s'en préſenteront.

Je me ſuis déterminé à prendre ainſi certaines parties de l'Allemagne comme autant de centres, d'où je me propoſe de me répandre dans les environs, juſqu'à ce que j'aie vu tout ce que je croirai digne d'attention. Mon projet eſt d'*étudier*

l'Allemagne dans toutes ſes parties, ſans cependant étendre mes obſervations juſqu'aux landgraviats ſans nombre, margraviats, baronies, républiques & autres petits états, auxquels c'eſt faire aſſez d'honneur que de dire ſimplement qu'ils exiſtent.

Vous ſavez que j'ai reſté quelque temps à Strasbourg, tant pour apprendre un peu à parler Allemand que pour me mettre au fait, par le ſecours des cartes & des livres, du pays que j'avois deſſein de parcourir. J'ai trouvé, pour ces recherches, plus de ſecours que je ne l'avois eſpéré, & ce n'eſt pas aſſurément la faute des géographes & des politiques Allemands, ſi leur pays eſt ſi peu connu des étrangers.

Il vous a plu quelquefois de m'attribuer quelque capacité dans l'art d'obſerver les hommes & leurs mœurs; d'après cette opinion, vous ſeriez ſans doute étonné de ne trouver, dans ces lettres, que ce que tout le monde a déja lu dans nos écrivains de voyages, François & Anglois. Il eſt vrai qu'étant, pour la plupart, des ſeigneurs, ces voyageurs n'ont vu le pays qu'en courant. Bien ſoigneuſement renfermés dans leurs chaiſes de poſte, & ſe ſauvant, comme dit Yorick, de cour en cour, comme s'ils fuyoient la mort, ils nous ont donné le petit nombre d'anecdotes qu'ils ont attrapées à la volée, ou à la poſte, en chan-

geant de chevaux, ou chez leurs banquiers, ou chez les filles d'opéra, pour des relations véritables des mœurs, de la législation, & de la religion de ce pays.

Il faudroit se mêler parmi toutes les classes du peuple, pour pouvoir les connoître toutes; mais c'est ce qu'un voyageur ordinaire peut ou veut rarement faire : au contraire, la plupart se circonscrivent, ou volontairement, ou poussés par les circonstances, dans un cercle étroit, où ils n'entendent parler que des plaisirs & des occupations de ceux qui forment leur société. Il faut encore qu'un voyageur de profession ait un grand desir de voir & d'entendre, pour se faufiler dans toutes les particularités d'un peuple entier. Mais, en le supposant doué de cet esprit de curiosité, & suffisamment préparé, il parviendra encore plus difficilement à connoître l'Allemagne que tout autre pays. Car ce n'est point ici comme en France, où toutes les provinces *singent* la capitale. En voyant Paris, on voit les mœurs de tout le royaume, rassemblées comme dans une coquille de noix. En Allemagne, il n'y a point de ville qui domine ainsi sur les mœurs des autres : la contrée est divisée en une infinité d'états, grands & petits, tous différens les uns des autres dans leur religion, dans leur gouvernement, dans leurs opinions, & qui n'ont entre eux d'autre

cordon de réunion que celui du même idiôme.

Vous ſavez que je voyage communément à pied, lorſque je ne trouve point à me placer dans quelque voiture publique ou dans quelque coche d'eau ; c'eſt ſur-tout la compagnie qu'on y trouve qui me plaît infiniment, ne fût-elle compoſée que de juifs, de capucins & de vieilles femmes.

Vous ſavez auſſi que je me pique d'être aſſez *citoyen du monde* pour trouver quelque choſe de bien hors de mon pays, & pour n'être pas un frondeur moroſif de tout ce qui n'eſt pas comme chez nous.

Vous pouvez compter que vous aurez, toutes les ſemaines, au moins une lettre de moi, dans laquelle je vous rendrai compte d'une ville ou de quelque partie de la contrée. D'après ce plan, je réſerve pour la fin mes obſervations générales, lorſque j'aurai raſſemblé toutes les parties éparſes de ma narration, que j'aurai ſoin de débarraſſer des réflexions futiles & vuides de ſens, dont abondent ſouvent nos productions modernes.



LETTRE II.

Stutgart, 10 avril 1780.

JE compte que vous avez reçu ma lettre du trois, qui servira d'une espece d'introduction à notre future correspondance. Quoique je n'ignore pas quel tourment c'est pour vous d'écrire une lettre, j'exige de vous une réponse à chaque demi-douzaine d'épîtres que vous recevrez de moi. Si c'est encore trop exiger, Nannette voudra bien quelquefois se charger de votre tâche.—Mais venons à mon journal. En montant dans le *charriot de poste*, à Strasbourg, qui vois-je arriver là, dans une chaise attelée de quatre chevaux? C'est M. B..... Vous devez l'avoir vu à Paris, chez madame H.... « Où allez-vous donc si vîte, dit-il? » En pélerinage en Allemagne, lui répondis-je. » Ha! dans la stupide contrée! C'est d'où je » viens: je l'ai toute parcourue; mais, en vérité, » ce pays ne vaut pas la peine d'être vu ». J'ai cru d'abord qu'il avoit, au moins, séjourné dans quelqu'une des principales villes d'Allemagne; mais, en le questionnant, je vis que ce qu'il appelloit un voyage à travers la stupide contrée, étoit une petite excursion, à partir de la Suisse; qu'il avoit traversé une partie de la Souabe & de

la Baviere, jufqu'à Munich, & qu'il étoit de là revenu en France par Ausbourg, Ulm & Fribourg. Ayant trouvé, par hafard, une carte de l'Allemagne derriere la porte de la *maifon de la poste*, avec la pointe de mon épée, je lui traçai la route qu'il avoit faite, & lui démontrai que, loin d'avoir parcouru toute l'Allemagne, il en avoit à peine vu une petite partie; mais il s'en inquiéta fort peu. « Allez votre chemin, dit-il, pour moi j'en » ai affez vu ».

Notre compagnie fe trouva compofée d'un marchand de vin d'Ulm, porteur d'une figure fort mélancolique, & qui remuoit continuellement les levres, comme s'il eût goûté du vin fur; & d'une vieille bonne dame qui, nous dit-elle, alloit occuper une place de gouvernante, dans une groffe maifon à Vienne. Ne me fentant pas grand attrait pour la converfation de mes deux compagnons, comme, en allant, nous fuivions les bords du Rhin, je m'amufai à réfléchir fur l'idée que les gens de Paris, qui vivent dans le grand monde, fe forment communément de ce qu'ils appellent, avec nous, le *Nord*. Je fus conduit à cette réflexion par la gafconnade de M. B...., & par la vue de la carte allemande. C'eft donc ici, dis-je en moi-même, (en embraffant en idée tout le pays qui s'étend depuis l'endroit où j'étois jufqu'à la mer glaciale) qu'habiterent anciennement les

Cimbres, les Goths, les Francs, les Saxons, les Souabiens & les *Allemands*, & qu'habitent aujourd'hui les Suédois, les Prussiens & les Russes; & nous englobons toute cette vaste contrée, & ses formidables habitans, sous une seule dénomination; en sorte que le lecteur ne voit nulle différence entre le Nord & *les Pays-Bas*. Un François n'envisage le Nord & les Pays-Bas que comme autant de dépendances de la France toute-puissante. On ne peut dire à cela que ce que Tristram Shandy dit en pareille occasion: « Les François » ont une maniere plaisante de traiter toutes les » grandes affaires ». Je ne pus m'empêcher de rire intérieurement à mesure que ces pensées me venoient en tête, & la vue des fortifications ruinées de *Kell* m'y exciterent encore plus, en me rappellant que Louis-le-Grand, dont l'ame conquérante avoit formé, en contemplation, le projet d'annexer à la monarchie françoise les petites dépendances du *Nord* & des *Pays-Bas*, & avec elles l'Italie, l'Espagne, &c., fit bâtir ce fort pour servir de clef à ses conquêtes sur l'autre bord du Rhin: « Par ma foi, dis-je en moi-» même, en considérant ces baraques & autres » vestiges d'anciennes fortifications, cela est plai-» sant; & il est plus plaisant encore que M. de B... » se soit avisé d'imprimer son Voltaire dans ces » baraques. Tout en badinant, dis-je encore

» (& mon rire intérieur éclata), le grand royaume
» de France eſt devenu trop petit pour pouvoir
» contenir dans ſon enceinte une douzaine d'im-
» primeries ».

Excepté un petit commerce de contrebande avec Strasbourg, la France n'a rien à redouter du fort de Kell. La place, qui, ſous tous les rapports, eſt de nulle valeur, appartient, avec quelques autres villages, au margrave de Bade; mais les Etats du ſaint Empire Romain réclament un droit aux fortifications ruinées.

Ce que je vis tout le long du chemin, juſqu'à Carlſruhe, fit naître dans mon eſprit diverſes penſées. A la vue du château de Radſtadt, où fut terminée la guerre entre la France & l'Autriche, en 1714, je me ſentis François de la tête aux pieds. Tous les grands généraux & hommes d'Etat, qui, depuis le commencement du dernier ſiecle juſqu'à préſent, ont orné nos annales, & nous ont élevés ſi fort au-deſſus des autres nations de la terre, m'apparurent un inſtant; &, dans une religieuſe extaſe, je vis ſe répéter leurs combats, auxquels je me mêlai avec ardeur, & je réinventai leurs grands ſyſtêmes améliorateurs. Cependant, dans un inſtant malheureux, je fus réveillé par le ſouvenir que tout cela étoit fini; que l'année de 1714 fût le terme de nos exploits; que mon pays ne produit plus de ces conquérans, & que toutes

les puiſſances que nous avions alors preſque coulées à fond, ſe ſont relevées, au point que quelques-unes ſeroient capables de nous faire ſubir le même ſort. J'aurois voulu alors pouvoir oublier que j'étois François, & je cherchai à me conſoler, en me donnant, à moi-même, le nom de citoyen du monde, & en ſongeant que ſi nous avions beaucoup perdu, l'Europe, en général, avoit encore plus gagné dans l'eſpace de temps qui s'étoit écoulé; mais je ne pus y réuſſir. Les traces de déſolation que pluſieurs de nos généraux ont laiſſées dans les places que je rencontrois ſur la route, me firent repentir d'avoir été d'abord ſi fier de leurs hauts faits.

Je demeurai quelque temps à *Carlſruhe*, & fus aſſez heureux pour y lier connoiſſance avec un homme d'un mérite diſtingué, qui, au meilleur des cœurs, joignoit un excellent eſprit, un zele infatigable pour le ſervice de ſon prince, & un goût vif & éclairé pour la littérature allemande, françoiſe & angloiſe. La cour de Carlſruhe poſſede pluſieurs hommes auſſi rares & auſſi eſtimables: j'ai eu l'honneur d'en connoître quelques-uns à Strasbourg. J'allai, avec celui que j'ai cité le premier, à Spires, viſiter quelques-uns de ſes parens. Nous paſſâmes par Bruchſal. La contrée que nous traverſâmes abondoit en forêts, interrompues par un petit nombre de vallées bien

cultivées. Les bois de construction qu'on en tire, & qui sont portés par le Rhin en Hollande (où ils se vendent très-bien), font une grande partie du revenu des cours de Spires & de Carlsruhe. Ces forêts nous offrirent un exemple frappant des avantages d'un royaume héréditaire sur un royaume électif: les bois de Bade sont entretenus avec soin, & avec la plus grande économie, parce que le prince sait qu'ils doivent être, pour ses descendans les plus reculés, une source de richesses; au lieu qu'à Bruchsal, où les descendans du prince n'ont rien à espérer, on ne songe qu'à jouir du présent. Il ne sera pas inutile d'ajouter que, sous ce rapport, les bois sont un emblême fidele de tout le reste de la contrée.

Bruchsal est une jolie petite ville, & le palais épiscopal un joli édifice. A quelques accès près de mauvaise humeur, le prince-évêque actuel n'est pas un méchant gouverneur. Cette humeur s'exhale principalement contre les jeunes femmes: on m'a assuré que, s'il le pouvoit, il feroit des religieuses de toutes les jeunes filles; il ne peut en voir une sans colere. Ses revenus sont d'environ trois cents mille florins (1) par an; & j'ajouterai, avec chagrin, qu'il n'est point encore un des plus riches évêques d'Allemagne.

---

(1) Le florin du rhin ou guilder vaut à-peu-près 2 liv. 4 sols, monnoie de France.

Spires eſt une petite ville libre, qui fut anciennement plus jolie qu'elle n'eſt à préſent. Vers la fin du dernier ſiecle, elle fut entiérement détruite par l'armée françoiſe. Depuis ce temps elle eſt encore tombée en ruine, & aujourd'hui il ſubſiſte à peine la moitié des bâtimens qui la formoient. Cette ville fut un des premiers endroits où il s'établit une Colonie romaine ſur les bords du Rhin, & l'on y trouve encore pluſieurs pieces de leur monnoie.

Ici, mon cher frere, je me trouvai préciſément au centre de ce théatre, d'où, dans le ſiecle dernier, nos troupes répandirent la déſolation du Rhin à la Moſelle, où Mélac, ſe montrant le chef d'une bande de meurtriers, plutôt que le général d'une armée puiſſante, réduiſit en cendres ſoixante villes floriſſantes, & fit un déſert d'une des plus belles contrées de la terre; où Turenne, le plus grand capitaine du plus grand des monarques, répondit, par un bon mot, au généreux électeur, qui, frappé des maux que ſon pays avoit déjà ſoufferts, vouloit riſquer bravement ſa vie pour ſon peuple, & défioit l'incendiaire à un combat ſingulier : « Depuis que j'ai » l'honneur de ſervir le roi de France, répondit » le François, je ne me bats plus qu'à la tête de » vingt mille hommes ». Que le grand Turenne parut alors petit à mes yeux ! Car que ſignifie

cette réponse, traduite en langue vulgaire, si ce n'est : « Ces vingt mille hommes me donnent le » droit de réduire votre pays en cendres » ?

Mon ami me conduisit à la cathédrale, dont la moitié est aussi en ruines. Nous y vîmes les tombeaux des anciens empereurs, qui furent pillés par nos soldats, & dont les ossemens découverts joncherent la terre. « Cet événement arriva, dit » mon ami, dans votre âge d'or, sous Louis XIV; » quand la France se glorifioit de ses poëtes, » logiciens & philosophes; quand on vous sup» posoit arrivés au plus haut degré de splendeur » & d'urbanité dont une nation soit susceptible; » quand nous autres Allemands, n'étions à vos » yeux que de véritables Hottentots, & quand » quelques-uns de vos académiciens eurent l'in» solence de proposer, comme une question diffi» cile à résoudre : S'il étoit possible qu'un Alle» mand eût de l'esprit ». — Mon frere, je fus presque honteux d'être François.

Je trouvai à Spires, & à Bruchsal, plus de connoissance du monde, & de cette aisance dont on y contracte l'habitude, que je ne m'y étois attendu. Je remarquai qu'on aime beaucoup les étrangers dans ce pays.

Je mets au rang des plus heureux jours de ma vie, le peu de temps que je passai à Carlsruhe. J'y vis un prince qui ne vit que pour ses sujets,

& cherche ſon bonheur dans le leur; un prince dont l'eſprit, actif & éclairé, pénetre & s'étend dans toute l'enceinte de ſes états, &, par ſon influence, fait, de tous ceux qui ont part à l'adminiſtration, autant de patriotes auſſi zélés que lui. Education, police, encouragemens à l'induſtrie & à l'agriculture, tout enfin reſpire ici l'eſprit de philoſophie & l'amour de l'humanité. Oh! qu'il me fût donné de pouvoir faire pluſieurs millions d'hommes auſſi heureux que le ſont, graces à ſes ſoins, les deux cents mille hommes du margrave de Bade!

Après les électeurs & les maiſons de Wirtembourg & de Heſſe-Caſſel, le margrave de Bade eſt un des plus grands potentats de l'Allemagne. Les princes de Bareith & de Darmſtadt ſont les ſeuls qui puiſſent entrer en concurrence avec lui. Ses revenus annuels ſont d'un million deux cents mille florins. Les états du margrave s'étendent le long du côté droit du Rhin, depuis Baſle juſqu'auprès de Philisbourg, & de là à travers une partie de l'Alſace, juſqu'à la Moſelle. S'ils étoient raſſemblés dans une enceinte arrondie, ils produiroient encore davantage.

On y fait un grand commerce de bétail, de bois, de vin. Le vin eſt fort bon dans les environs de Baſle. Le pays produit auſſi une ſorte de marbre que quelques-uns croient égal, en bonté,

à celui de Florence ou de Carara; mais c'eſt une exagération. La douceur du gouvernement aſſure aux habitans la paiſible jouiſſance des fruits de leur induſtrie. Il n'y a pas, à la vérité, des occaſions de faire de grandes fortunes, car la cour vit fort économiquement; mais, par la même raiſon, perſonne n'y ſent l'oppreſſion de l'extrême pauvreté. La facilité que leur donne la navigation ſur le Rhin, d'exporter les ouvrages de leurs fabriques, eſt un aiguillon puiſſant à l'induſtrie: auſſi les manufactures ſe multiplient chaque année & quelques-uns de ces ouvrages, entre autres les poteries de Durlach, ſont fort eſtimés. Ils ont fait auſſi, avec ſuccès, quelques expériences dans l'art de manufacturer la ſoie.

Le margrave eſt auſſi aimable dans ſa vie privée qu'il eſt reſpectable en public. Lui & la margravine, qui eſt une princeſſe d'Armſtadt, ſont des modeles de politeſſe & d'affabilité, & leur cour eſt compoſée de la meilleure ſociété de Carlſruhe: les étrangers y ſont admis ſans grande difficulté.

On a fait quelques reproches à cette cour, ſur ce qu'on appelloit ſon excès d'économie. Il eſt poſſible qu'en certains points elle ait été pouſſée trop loin, mais le reproche ne peut jamais tomber ſur le prince. Le fait eſt que les dettes de la famille étoient en grand nombre, & fort lourdes. Elles furent, dans cet état héréditaire, la ſuite

des guerres fréquentes, & de la néceſſité de pourvoir à la ſubſiſtance de la branche cadette de la famille. Mais, outre cela, lorſque le margrave ſuccéda au gouvernement de Bade, qui lui échut par l'extinction d'une autre branche de la famille, il trouva tout dans la plus étrange confuſion. Prêtres, maîtreſſes, veneurs & cuiſiniers ſe diſputoient l'honneur d'accélérer la banqueroute de la cour de Radſtadt (1) : & ſur ce principe, que le ſucceſſeur étoit un proteſtant, on laiſſoit à deſſein tout aller, comme on dit, à la débandade. Dans ces circonſtances, la mere du prince crut que la plus grande économie étoit néceſſaire, & elle la porta juſqu'à faire vendre les fleurs qui croiſſoient dans le jardin royal, au lieu de permettre à ſes filles d'en parer leur ſein. Quoique la famille eût été probablement ruinée ſans la plus ſtricte économie, pluſieurs perſonnes ont trouvé dans cette conduite, de quoi rire ; mais entre autres quelques beaux-eſprits, qui ſe virent fruſtrés par cette cour de leurs attentes mercenaires, entretinrent long-temps la bonne humeur.

Carlſruhe eſt une jolie petite ville, quoique

(1) Radſtat mérite d'être viſitée par les étrangers qui vont de Manheim à Strasbourg, ne fût-ce que pour y voir le petit cabinet dans lequel Eugene & Villars ſignerent le traité d'Utrecht, & quelques autres monumens curieux qu'on rencontre dans le milieu de la rue.

tous les édifices ne ſoient qu'en bois. Elle eſt bâtie ſur un plan régulier, au milieu d'une large forêt, reſte de celle qui, du temps de Tacite, couvroit toute la Germanie. Cette forêt eſt percée de trente-deux avenues régulieres, qui s'étendent à une grande diſtance. La ville eſt bâtie en forme d'éventail, & domine ſur neuf de ces avenues: mais les plans qui ſe vendent ſur le lieu même, & qui valent la peine d'être achetés vous inſtruiront beaucoup mieux que tout ce que je puis vous dire.

Je ne puis paſſer ſous ſilence une anecdote arrivée il y a quarante ans, & qui fait beaucoup d'honneur au prince de ce temps. Un voyageur témoigna ſa ſurpriſe de voir un palais tout en bois: «Il eſt vrai, dit le prince, & ce ſera ſans » doute votre avis, qu'il devroit au moins être » en brique; mais je ne pourrois me loger plus » magnifiquement, ſans impoſer des taxes fort » onéreuſes ſur mes ſujets, & je n'ai beſoin que » d'un toit ſous lequel ma tête ſoit à couvert». Il y a certainement une grande différence entre Louis XIV & un margrave de Bade: il eût été peut-être à deſirer que celui qui fit élever le Louvre, Verſailles & Marly, eût fait un peu plus d'attention à de ſemblables conſidérations.

LETTRE

LETTRE III.

Stutgart, 14 avril 1780.

De Carlſruhe je ſuis revenu ici à pied, à travers un pays romantique, & en général bien cultivé.

Quand vous venez de Champagne en Lorraine, vous êtes frappé de la différence qu'on remarque dans la condition des fermiers de la *vieille* France & de ceux des pays nouvellement acquis, quoique, depuis quelques années, les gouverneurs aient tout fait pour aſſimiler la ſituation des uns à celle des autres ; mais en Alſace le contraſte eſt encore plus frappant. Le fermier d'Alſace eſt un ſeigneur, ſi on le compare avec ceux de la vieille France. Vous les entendez, à la vérité, ſe plaindre griévement de taxes exorbitantes, même à Strasbourg ; mais ces plaintes ne ſont dans la bouche que de ceux qui n'ont jamais eu occaſion d'eſtimer l'avantage de leur ſituation par comparaiſon.

Dans la partie de l'Allemagne que j'ai déja parcourue, les habitans ſont encore plus heureux qu'en Alſace. Dans les grands états, tels que Wirtemberg, &c. la forme du gouvernement les protege contre l'oppreſſion, & l'empereur lui-même





emploie ſouvent ſa médiation, dans les états plus petits. En venant ici de Carlſruhe, je ne pus me laſſer d'admirer l'état de proſpérité du peuple.

Avant de vous donner aucune relation de mon excurſion dans les parties de la Souabe les plus voiſines du lieu où j'étois alors, je dois vous inſtruire de l'état préſent de la cour de Wirtemberg. D'après ce que vous avez anciennement oui-dire, vous vous attendrez à trouver ici des deſcriptions de fêtes, de bals, illuminations, parties de chaſſe, concerts & autres amuſemens; mais ce n'eſt point de tout cela que je vais vous entretenir. On ne fait plus, en ce pays, des lacs artificiels ſur le ſommet des montagnes, & on ne force plus le payſan à les remplir d'eau, pour ſe donner le plaiſir d'y chaſſer un cerf; on n'illumine plus l'immenſe forêt; on n'y raſſemble plus des Faunes & des Driades, pour y danſer des danſes nocturnes; vous n'y rencontrez plus de ces jardins diſpendieux, où abondoient en hiver toutes les fleurs d'un printemps européen. La ſalle même d'Opéra, où Noverre ſignala ſes talens, lorſque ſa réputation étoit à ſon plus haut degré, eſt à-préſent une ruine ſolitaire. Ce changement vous étonne; je ne puis mieux vous l'expliquer qu'en vous rapportant les propres paroles du duc.

En 1778, ce digne prince prit occaſion du jour de ſa naiſſance pour publier un manifeſte, dont

voici la ſubſtance : « Etant homme, & conſé-
» quemment fort éloigné de la perfection, &
» ſujet, comme tous les hommes, à perſiſter
» long-temps dans l'erreur, il ne m'a pas été
» donné de ne m'égarer jamais. Mon peuple a
» vu arriver des événemens qu'il deſireroit peut-
» être de n'avoir point vus, mais qu'on doit at-
» tribuer, partie à la foibleſſe inhérente à la
» nature humaine, partie à un défaut de ſaga-
» cité ſuffiſante, ou à d'autres cauſes. Sans ces
» événemens, je le confeſſe librement, & comme
» doit le faire toute ame droite & loyale, les
» choſes auroient été fort différentes de ce
» qu'elles ſont aujourd'hui, & de ce qu'elles ſeront
» probablement par la ſuite. Cette conſidération
» rappelle à mon eſprit mes obligations envers
» tous les hommes, & ſur-tout, ce que je dois à
» l'oint du Seigneur ſur la terre. Je regarde ce
» jour, auquel j'entre dans ma cinquantieme
» année, comme le commencement du ſecond
» période de mon exiſtence. — J'aſſure à mes
» ſujets bien aimés, qu'à l'avenir, tous les jours
» qu'il plaira à la divine providence de m'ac-
» corder, ſeront conſacrés à travailler à leur
» bonheur. — Déſormais la proſpérité de Wir-
» temberg ſera établie ſur deux baſes fermes &
» inſéparables, l'amour du ſouverain pour ſon
» peuple, & la confiance du peuple en l'affection

» de ſon ſouverain. Tout ſujet qui penſera juſte » verra, ſans peine, qu'il doit ſe rencontrer des » circonſtances dans leſquelles le bien des indi» vidus doit céder le pas au bien général, & ne » murmurera pas, quand même les choſes tour» neroient autrement qu'il l'auroit deſiré. — Nous » eſpérons qu'à l'avenir chacun de nos ſujets ſe » repoſera ſur la ferme confiance qu'il a, dans » ſon prince, un pere vigilant; & puiſſent les » débats qui tendront le plus directement à effec» tuer le bonheur de mon pays natal, être les » ſeuls qui s'élevent jamais entre nous! »

Le duc eſt aujourd'hui un philoſophe dans toute l'acception du mot. Il fonde, tout-à-la-fois, des écoles & des fermes, cultive les arts & les ſciences, & établit des manufactures; enfin, il ne néglige rien pour réparer tout le mal antérieur.

Pluſieurs cauſes ont contribué à égarer ce prince dans la premiere partie de ſa vie, & à donner à ſon eſprit, naturellement vif & impétueux, une fauſſe direction : les principales furent la mode du ſiecle, les mauvais exemples offerts par les cours de Manheim & de Dreſde, le goût pour la magnificence, qu'il avoit pris en Italie, & la corruption de ceux qui l'environnoient, entre leſquels, je rougis de le dire, pluſieurs étoient François. Telles furent les cauſes de ſa diſſipation, qui a tant fait

parler toute l'Europe. Les conſéquences furent celles qu'on pouvoit naturellement prévoir : des dettes, des taxes oppreſſives, la réſiſtance de la part des états, & finalement un ordre d'informer envoyé par la cour impériale. A l'examen, les dettes ſe trouverent monter à 28,800,000 l. On peut croire que les hommes qui l'avoient conſeillé ſi mal, furent éconduits. Il eſt cependant douteux que ces réformes euſſent eu autant de ſuccès, ſans une révolution qui s'opéra alors dans les eſprits. Les princes de la plupart des petites cours de l'Empire, loin d'être des tyrans dépenſiers, contracterent tout-à-coup le goût de l'économie politique & des ſpéculations philoſophiques. Le duc alors s'y livra avec autant d'ardeur qu'il en avoit montré jadis pour la diſſipation, & pour tous les amuſemens frivoles de la jeuneſſe.

Je pourrois vous faire le détail de pluſieurs nouveaux établiſſemens d'éducation qu'il a fondés, & notamment de ſon académie militaire ; mais je crois que vous les connoiſſez déjà. Quant à moi, j'avoue qu'ils ne me plaiſent point. Il peut être néceſſaire, dans l'état actuel des choſes, de verſer dans l'ame des enfans, un grand nombre de connoiſſances, avant qu'elle ſoit capable de les recevoir ; mais j'avoue que je ne puis ſupporter que l'intention de la nature ſoit ainſi pervertie. Mes enfans, ſi j'ai jamais le bonheur d'être pere,

grandiront, jusqu'au terme de l'enfance, comme de jeunes Cosaques. — Mais je trouverai une autre occasion de vous expliquer mes idées sur l'éducation : revenons au duché de Wirtemberg.

La plus grande partie de ce duché consiste en une vallée fort étendue, bornée, à l'est, par une chaîne de montagnes appellée les Alpes ; à l'ouest, par la forêt Noire ; au nord, par une partie de la montagne d'Oden-Wald & par un bras de la forêt Noire ; & au sud, par un prolongement des Alpes & de la forêt Noire, réunies (1). Il incline au nord & est traversé au milieu par le Necker. Plusieurs bras de montagnes partent de la haute chaîne qui environne la contrée, & s'avancent vers le centre, se croisent en différentes directions, & forment de petites vallées, qu'arrosent un nombre infini de rivieres. Ces petites montagnes, qui protegent les vallées contre les vents froids, & concentrent la chaleur du soleil, rendent le sol extrêmement fertile. Le côté sud de ces montagnes & monticules sont plantés de vignes fort hautes : l'on trouve, sur leurs sommets, du bois propre à la teinture, & des arbustes ; &, dans les bas fonds, une terre

(1) La forêt Noire est le bois le plus spacieux de l'Allemagne : il a, en longueur, cinquante journées de chemin, & neuf en largeur.

grise & légere, qui produit en abondance du bled de toute espece, & sur-tout de l'orge. Cette contrée ressemble beaucoup au milieu de la Lorraine; mais le sol est beaucoup meilleur & bien moins pierreux; elle abonde en toutes les choses nécessaires à la vie, excepté le sel, qu'on est obligé de faire venir de Baviere. Le bled qui ne se consomme pas dans le pays, est envoyé en Suisse, & le vin va jusqu'en Angleterre.

Le pays n'a d'étendue que deux cents milles d'Allemagne, ou deux cents soixante-six milles de France, en quarré. Cette enceinte contient environ cinq cents soixante mille habitans, c'est-à-dire, environ deux mille huit cents par chaque mille quarré d'Allemagne. Excepté les parties de l'Allemagne qui sont dans le voisinage de quelque capitale, & quelques cantons de l'Italie & des Pays-Bas, il n'y a certainement aucune contrée en Europe aussi peuplée, relativement à son étendue: elle est pourtant assez fertile pour suffire à la consommation de tant d'habitans.

Les revenus du duc montent à trois millions de florins. Je sais que plusieurs calculs imprimés donnent de moindres résultats; mais, comme il y a peu de parties de l'Allemagne dans lesquelles les taxes ne soient pas estimées à cinq florins par tête, & que, dans quelques cantons, la taxe est beaucoup plus forte, pourquoi la même estima-

tion n'auroit-elle pas lieu pour le duché de Wirtemberg, qui est un des plus larges territoires de l'Allemagne, & dans lequel les sujets ne sont pas plus exempts ?

Après les électeurs, le duc est, sans contredit, le plus grand prince d'Allemagne, quoique le landgrave de Hesse-Cassel, qui n'a que les deux tiers du nombre de ses sujets, & de ses revenus, ait plus d'importance dans l'empire, à cause de sa connexion avec l'Angleterre.

Le gouvernement de ce duché n'est pas aussi simple que celui de Bade : l'on y voit des essaims de conseillers, de secrétaires & d'avocats, dont la moitié, au moins, est inutile ; mais la nature du gouvernement leur permet de jouir de leurs appointemens sans rien faire. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, sont attachés aux états, dont le devoir est de limiter l'autorité du prince ; mais, malgré les réductions qu'on a faites dans la maison du duc, la famille est encore beaucoup trop nombreuse pour sa fortune.

L'armée du duc étoit anciennement composée de quatorze mille hommes ; &, si ses dettes étoient payées, & les autres dépenses modérées, il pourroit toujours entretenir ce nombre de soldats, qui paroît assez proportionné à la population & aux revenus du pays : cependant, à l'époque des réformes, ils furent réduits à environ cinq

mille hommes, & qui n'étoient pas, ce me ſemble, les meilleures troupes.

Stutgart contient environ vingt-mille habitans; &, depuis le retour du duc, la population a toujours été en croiſſant. Durant la conteſtation, dans laquelle les habitans de Stutgart prirent un parti très-violent, il alla réſider à Louisbourg. Stutgart ſentit bientôt toute l'étendue de cette perte : elle fit tous les efforts imaginables pour obtenir ſon retour; mais tout fut inutile. Enfin, après une réconciliation entre le prince & les états, il ſe rendit à leurs vœux.

La ville eſt bien bâtie : le peuple eſt une race d'hommes belle & forte. Les femmes ſont grandes & ſveltes; elles ont une belle peau, & des couleurs. On y vit bien, grace à la richeſſe naturelle du pays, & à la facilité qu'on trouve à s'y procurer ſon entretien, ſoit à la cour, ſoit à la campagne. Ce qui ſuffiroit à la ſubſiſtance de douze hommes, dans notre pays, ſemble n'être ici la portion que de ſix. L'habitant de Stutgart eſt ſi attaché à ſes pénates qu'il ne peut changer de domicile, ne fût-ce qu'à la diſtance de trente milles de la ville, ſans être ſaiſi de la maladie du pays.

Quoique tout le pays ſoit proteſtant, & que le duc ſeul ſoit catholique, on y apperçoit toujours beaucoup de ſuperſtition & de bigoterie. Le clergé

fait partie des états : il a ſa juriſdiction particulière ; & des revenus conſidérables.

L'attachement des Wirtembergiens à leur prince eſt remarquable. Lors même que le duc ne ſembloit s'occuper que des moyens de les charger de nouvelles taxes, il n'a point perdu leur affection ; les malédictions du peuple ne tomboient que ſur ſes *ſerviteurs* & ſur la troupe de faiſeurs de projets, qui l'écartoient du droit chemin : mais, depuis qu'ils ont été bannis, il eſt devenu l'idole de ſes ſujets, & il mérite de l'être. Adieu.



LETTRE IV.

Stutgard, 20 mai 1780.

MES excursions dans les états du cercle de Souabe ne me produisirent pas la riche récolte d'observations que je m'étois promise; je visitai une douzaine de villes libres impériales, où, nonobstant la forme républicaine de leur gouvernement, on ne voit pas une seule étincelle de liberté ni de patriotisme. Opprimés par des voisins plus puissans, les habitans, depuis long-temps, ne sentent plus le prix de l'indépendance. Quoiqu'ils n'osent prononcer qu'en rougissant le nom de leur pays natal, lorsqu'ils sont hors de l'enceinte de leurs murs, ils singent, dans l'intérieur, les formes de l'ancienne Rome, & inscrivent sur leurs édifices publics: *Senatus populusque Hallensis, Bopfingensis, Nordlingensis*, &c.

Dans le quinzieme siecle, les villes impériales de Souabe avoient une existence fort différente: elles étoient alors unies par des ligues, non-seulement entr'elles, mais avec les villes de Franconie & du Rhin. L'empereur même eut quelque raison d'être alarmé de l'accroissement de leur puissance, aussi Charles V jugea à propos de les désunir. Depuis l'époque de l'association des

villes anséatiques, l'or avoit découlé, de tout le pays, dans les villes. Elles étoient exclusivement le siege de l'industrie, & leur richesse attiroit dans leur dépendance, les princes voisins, qui ne vivoient alors que de brigandages. Si l'esprit de commerce, qui régnoit dans ces villes, leur eût permis d'attacher plus de prix aux possessions foncieres, elles conserveroient encore aujourd'hui quelque chose de leur ancien éclat. Puissantes comme elles étoient, elles auroient pu faire des conquêtes; opulentes, s'étendre en achetant des possessions.

Aujourd'hui tout espoir est détruit pour elles de recouvrer quelque splendeur. A l'instant où les princes ont découvert l'utilité de l'industrie, & lui ont donné un libre accès dans leurs états; elle s'est réfugiée sous leur protection, & elle a abandonné les noires murailles de ces villes, où un systême de monopole & de politique mesquine, & l'envie, à l'ame étroite, la chargeoient de dégoûtantes entraves. Ainsi les villes, ont été réduites à vendre le peu de biens-fonds qu'elles possédoient pour acquitter leurs dettes. C'est ce que Ulm, la plus grande ville de la Souabe après Ausbourg, a été récemment obligée de faire. Je n'ai rien à dire de particulier des villes impériales que j'ai visitées, si ce n'est que Heilbron est dans une magnifique situation, & que Hall

a une manufacture de ſel qui lui rapporte trois cents mille florins par an.

Au ſortir de ces états, je parcourus fort rapidement une douzaine de principautés & de *prélaties*, dont je ne vous rapporterai pas même les noms; preſque toute la contrée conſiſte en montagnes bien boiſées, & en vallées fertiles, toutes en pleine culture. On eſt étonné de trouver ce pays auſſi peuplé, ſi l'on conſidere la poſition malheureuſe des habitans, dont les cauſes ſont les extorſions de ces petits ſouverains qui tous entretiennent des maîtreſſes, des chiens, des cuiſiniers françois, & des chevaux anglois, les querelles perpétuelles entre les voiſins, occaſionnées par la diverſité des gouvernemens de l'Empire, l'exiguité des bénéfices que recueille l'induſtrie dans un pays ſi reculé, & enfin la diminution conſtante de l'argent, diminution cauſée par les dépenſes exceſſives des gouverneurs. Comme la religion, les bonnes mœurs, l'attachement à ſon pays natal, la tempérance & la frugalité, & toutes les bonnes qualités que j'accorde volontiers aux hommes de ce pays, ne ſont pas, à mon avis, ſuffiſantes pour contrebalancer tant de maux réunis, je ne connois qu'une maniere d'expliquer la ſorte de proſpérité que j'y vois.

Le droit d'avoir des terres en propre, droit

dont ceux-ci jouissent, (car ils n'existent que par l'agriculture) ne pourroit sauver leur état de la décadence. L'extraordinaire fécondité des femmes obligeroit, par la suite, les habitans à subdiviser la terre en tant de portions, que chaque propriétaire n'auroit pas de quoi acheter un lit pour ses enfans. Je crois donc que c'est par les émigrations fréquentes qu'il faut expliquer ce problême. Quoique la Souabe soit encore un des pays les plus peuplés de toute l'Allemagne, il n'y en a pas un seul dont les habitans s'expatrient en plus grand nombre.

Ces *émigrans* sont de deux especes : la majeure partie est une bande de fainéans qui vendent leur patrimoine pour voyager dans les pays étrangers, en quête de je ne sais quels projets imaginaires de fortune. Les autres sont de jeunes gens qui se décident à aller tenter la fortune comme artisans, & quand ils réussissent, ils abandonnent, à bonne composition, leurs terres à leurs autres freres. Ainsi l'agriculture ne se trouve point surchargée.

Le luxe est trop limité dans ce pays pour admettre cette variété de métiers & de manieres de gagner, qui, dans les autres contrées, diversifient à l'infini les spéculations des hommes. Il est aussi impossible que les manufactures réussissent chez eux, dans la situation où ils se

trouvent, c'eſt-à-dire, environnés de princes puiſſans qui, pour protéger leurs propres établiſſemens, impoſent des taxes conſidérables ſur les importations en Souabe, & confinés dans un pays qui fournit fort peu des matieres premieres propres aux manufactures. Ils doivent donc compter uniquement, comme ils font, ſur leur agriculture. Je ne prétends pourtant pas dire que le pays, tout cultivé qu'il eſt, ne ſoit pas ſuſceptible d'améliorations conſidérables; il l'eſt certainement, & l'on pourroit en tirer un parti beaucoup meilleur.

Cependant ce qu'on y a fait eſt ſurprenant; & la cauſe n'eſt pas moins admirable. Les effets viſibles d'une prompte adminiſtration de la juſtice & un enchaînement de réglemens politiques qu'on trouve dans les parties les moins conſidérables du pays, excitent mon admiration toutes les fois que je les conſidere. On n'entend point ici parler d'oppreſſions de la part de particuliers puiſſans; on a vu même des jugemens portés contre les petits ſeigneurs de la contrée, dans leur propre Cour. Il eſt vrai qu'ils ſont obligés de ſe tenir ſur leurs gardes, car nul d'entr'eux, s'il n'a pas aſſez de force pour entrer en campagne contre l'empereur, auquel il y a toujours appel, ne pourroit continuer impunément ſes vexations. Il n'y a que quelques années que juſtice

fut obtenue contre un petit prince de Souabe, qui chaſſoit ſes ſujets de leurs poſſeſſions, pour faire de la place à ſes cerfs & à ſes ſangliers; mais il faut avouer qu'on eſt rarement obligé d'en venir à ces extrémités. Il y a une ſorte d'intégrité toujours adhérente au caractere allemand, qui, jointe à une humeur joviale, les porte naturellement à l'humanité. Ils frémiſſent à l'idée de l'oppreſſion déclarée ou de quelque cruauté, qui ſeroit indubitablement exercée en Eſpagne, en Italie, & même en France, par des hommes qui auroient leur puiſſance. Qu'un prince allemand ait de la place & de la nourriture pour ſes chiens & ſes chevaux, (il eſt extraordinairement jaloux de voir ces animaux dans un état de proſpérité) du reſte vous avez peu de choſe à redouter de ſon autorité. Je parle de chaque prince individuellement; car, tous enſemble, ils tondront le troupeau d'auſſi près qu'il leur ſera poſſible.

Il y a pourtant un objet qui a grand beſoin d'une réforme : c'eſt l'adminiſtration de la juſtice criminelle; la torture n'y eſt pas encore abolie; on y pend, décapite, on y roue, on y empâle toujours, ſelon les préceptes *legis carolinæ*. Il n'y a pas très-long-temps qu'on y a brûlé une femme comme ſorciere; mais je crois que cette coutume eſt à préſent paſſée. J'ai auſſi remarqué que la légiſlation

législation civile n'a pas encore atteint toute la perfection desirable ; non pas que je prétende, avec nos philosophes modernes, qu'il fallût la débarrasser de toutes les formes, & laisser tout à la sagesse du juge, sous prétexte que les formes consument trop de tems & d'argent. Elles en consument, à la vérité, mais l'un & l'autre sont bien employés quand un examen lent & réfléchi produit un jugement équitable, & la nécessité de suivre le cours de ces formes empêche la cupidité de concerter des manœuvres contre l'avarice. Donnez-moi un Socrate pour juge, & je me soumettrai à ses décisions. Mais, tant que les juges seront ce qu'ils sont, tant que la philosophie sortira de la bouche des hommes, & expirera sur leurs levres, il sera toujours plus sûr de procéder d'après une méthode qui ne permette pas aux passions nuisibles d'agir en liberté. J'avoue qu'on pourroit abolir, sans danger, quelques-unes des formes gothiques qu'on pratique encore dans la plupart des tribunaux allemands ; mais il y a aussi beaucoup d'autres tribunaux où plus d'une fois on a coupé le nœud gordien, au lieu de le délier.

Adieu, porte-toi bien.



LETTRE V.

Ausbourg.

Si je vous ai fait ſi long-temps attendre une lettre de moi, c'eſt pour vous punir de votre inſupportable pareſſe ; mais comme j'ai cru voir du repentir dans la petite lettre que j'ai reçue de vous hier, & que d'ailleurs Nannette intercede pour vous dans le *Poſt-Scriptum*, je vais reprendre le fil de notre correſpondance.

J'ai trouvé à Stutgart un ami avec lequel j'ai fait une excurſion fort avant dans la forêt noire. Les habitans de cette partie que j'ai parcourue, celle qui appartient au duché de Wirtemberg, ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi beaux ni auſſi bien faits, ni auſſi vifs que ceux qui habitent près du Necker & dans les vallées voiſines. Les hommes ſont ici groſſiers, les femmes jaunes, difformes & ridées dès l'âge de trente ans. Elles ſe diſtinguent de leurs voiſines par une miſe effroyable, & par la malpropreté la plus rebutante. Kalb eſt la principale ville ; elle contient des manufactures conſidérables, & les habitans ſe ſignalent, dans leurs conteſtations avec le duc, par un degré extraordinaire de

courage, d'amour de la liberté & d'attachement à leur conſtitution.

Je ne ſais à quoi attribuer la laideur de ce peuple. La dureté de leurs travaux & une quantité inſuffiſante de nourriture peuvent y contribuer. Mais il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas encore une autre cauſe; car, dans la comté de Furſtemberg, & particuliérement dans la partie autrichienne de cette grande chaîne de montagnes, on voit de fort beaux hommes qui ne paroiſſent pourtant pas avoir une meilleure ſubſiſtance que les Wirtembergiens. Il eſt poſſible que la ſituation de ces derniers, la profondeur des vallées, l'air ou peut-être l'eau ſoient les cauſes de leur laideur.

Ces voyages ſur les montagnes ont pour moi un charme inexprimable; je me crois tranſporté dans un monde nouveau. Une magnifique perſpective ſuccede ſans ceſſe à une autre, des montagnes & chaînes de montagnes, des formes extraordinaires, des cataractes, des bois, de petits lacs dans des cavités profondes, des précipices; enfin tout ce que j'ai vu étoit d'un ſtyle ſi grand & ſi impoſant, que je n'ai pas la vanité d'entreprendre de le décrire dans une lettre.

Après avoir pris, avec mon ami, quelques jours de repos, à notre retour à Stutgart, je partis pour le lac de Conſtance, où mes deſirs

m'avoient depuis long-temps devancé. Chemin faiſant, je paſſai une autre chaîne de montagnes, appellée les Alpes; elles traverſent la Souabe du nord-eſt au ſud-oueſt. Cette chaîne s'étend au-delà des frontieres de Souabe, entre la Baviere & la Franconie, juſqu'à Fichtelberg, & va joindre les montagnes de Bohême.

Ce que j'ai vu de plus remarquable dans cette excurſion, c'eſt le lieu où réſide la famille du roi de Pruſſe. Qui croiroit que le Grand Frédéric, celui qui a réſiſté aux forces réunies des plus grandes puiſſances de l'Europe, & maintenu la balance dans le nord, eſt deſcendant d'une branche cadette de la maiſon de Hohenzollern, la plus petite principauté de l'Allemagne, & dont les deux branches ſurvivantes Hechingen & Siegmaring n'ont pas enſemble ſoixante-dix mille florins (1) de revenu. Le plus jeune frere d'un de nos marquis, en apprenant cette particularité d'un pruſſien, s'écria en faiſant claquer ſes doigts : « Voilà, parbleu, un cadet qui a fait fortune ».

Nous traverſâmes, ſans nous arrêter, la principauté de Hohenzollern, qui n'a guère plus de dix milles en largeur. Elle peut avoir environ quinze milles de long; mais, en y comprenant la partie détachée de Siegmaringen, elle ne

(6) Ou ſept mille louis.

contient pas plus de douze mille habitans. Le pays est couvert de montagnes & de bois, & les princes ont été de tout tems de grands chasseurs. Ceux qui tiennent aujourd'hui le sceptre sont des hommes aimables, qui, vous pouvez le croire, n'ont pas oublié que le roi de Prusse est leur parent. Il n'y a pas long-temps qu'un comte de Hohenzollern fut, si je ne me trompe, fait, par le roi de Prusse, coadjuteur au chapitre d'Ermeland.

Nous vîmes le château fort de Hechingen, situé sur une haute montagne, & qui domine une vaste étendue de pays du duché de Wirtemberg & des environs. On m'a raconté qu'anciennement un gouverneur de ce petit district, comme il se promenoit un jour sur la terrasse du château, & qu'il considéroit avec plaisir le beau pays dont il étoit environné, ne pût s'empêcher de dire : « Il faut avouer que le *petit canton* de » Wirtemberg seroit une jolie addition au terri« toire de Hohenzollern. » Si cette anecdote n'est pas vraie, elle est assez bien trouvée. Le petit canton de Wirtemberg est au moins trente fois plus spacieux que tout le territoire de Hohenzollern.

Je fus transporté à la vue du lac de Constance, mais je n'entreprendrai point d'en faire une description poétique ; mes crayons grossiers

ne pourroient vous rendre l'effet & la variété de cette perſpective; je me contenterai de vous donner mes réflexions philoſophiques & politiques ſur le pays & les habitans. Vous ſavez d'ailleurs que, quand je ſuis extraordinairement intéreſſé, c'eſt alors que je réuſſis le moins à exprimer mes ſenſations.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé à l'aſpect de cette grande piece d'eau qui diviſe, dans un ſi vaſte éſpace, la Suiſſe de l'Allemagne, c'eſt de voir qu'il n'y a ſur le bord du lac aucune ville de quelque importance. Conſtance, qui eſt la plus conſidérable, contient à peine ſix mille habitans, tandis que Shaffouſe, Saint-Gall, Zurich & quelques autres places dans ces environs, quoique ſituées moins avantageuſement, ſont des villes très-floriſſantes. Conſtance n'a point, pour ainſi dire, de commerce, pas la moindre manufacture, ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, que le payſan bavarois paroît être & plus vif & plus alerte que le ſuiſſe, & de plus, qu'il a ſur lui l'avantage des mœurs & de l'induſtrie.

A Conſtance on eſt très-porté à attribuer uniquement à la religion ce manque d'induſtrie, cette négligence des avantages qui leur ſont offerts par la nature, & les vices qui regnent en ce canton. En Alſace & parmi les habitans

de la Basse-Souabe j'avois déja trouvé beaucoup plus d'esprit de commerce dans les protestans que dans les catholiques, que leurs fêtes sans nombre, pelérinages, confréries, la doctrine d'un mépris porté à l'excès pour les choses de ce monde, l'espérance de recevoir de Dieu quelque secours miraculeux, la facilité de trouver leur subsistance dans des cloîtres, enfin tous les travers des ames étroites ont contribué à corrompre. Cependant ces désavantages, relativement aux paysans des deux contrées dont nous parlons, sont compensés par la pesanteur & le naturel sauvage des suisses réformés, dont je vous donnerai des exemples par la suite; mais dans les villes, le plus grand nombre d'églises & de couvens, joints aux causes que je viens de détailler, & un degré de plus de connoissances, produisent une différence frappante, à laquelle concourent encore une infinité de différentes causes, autres que la religion.

L'exemple de la France, des Pays-Bas-Autrichiens & de divers états de l'Italie, prouvent évidemment que la religion catholique-romaine n'étouffe nullement l'industrie; il en peut exister même beaucoup avec une forte dose de superstition. On se rappelle que le fameux chevalier de la Manche se montroit honorable gentilhomme & philosophe dès qu'il cessoit d'être Don Qui-

chotte. Dans ce pays, comme dans les autres, la religion est moins une cause principale qu'accessoire, & si le catholique allemand est moins industrieux que le françois ou le genevois, c'est à des circonstances locales qu'il faut l'attribuer, entre lesquelles il faut principalement compter la méthode de leur éducation. Vous seriez étonné de voir combien l'éducation des villes allemandes protestantes est différente de celle des villes catholiques allemandes. Tout ce que je puis dire sur ce sujet, c'est que les jésuites, auxquels nous avons de si grandes obligations sur l'article de l'éducation, & dont tous ceux qui se piquent chez nous de patriotisme, desirent si ardemment le retour, sont, en Allemagne, les protecteurs de la barbarie & de l'ignorance. Ils s'empressent avec autant d'ardeur à étouffer dans ce pays tout germe du génie, que ceux de leur ordre en mettoient à les faire éclorre parmi nous.

Mais un autre obstacle à l'industrie dans cette contrée, c'est le stupide, le ridicule orgueil des nobles. Tandis que le marchand & le fabricant suisses ont part au gouvernement de leur pays, le noble de Constance regarde avec dédain le citoyen qui doit ses richesses, non à une généalogie douteuse, mais à sa capacité & à son industrie. Ce dédain fait une profonde impression sur le simple bourgeois, qui, au lieu d'au-

gmenter ſon capital en continuant à travailler, achete un titre, prend auſſi l'air noble, & alors inſulte les bourgeois ſes confreres par un orgueil encore plus mépriſable.

A Saint-Gall, qui eſt la ville la plus prochaine, la frugalité des Suiſſes contribue beaucoup à l'accroiſſement de leurs manufactures. Le repas journalier d'un habitant de Conſtance du moyen-état, feroit un ſomptueux feſtin pour un habitant de Saint-Gall. Mais comme il n'eſt point de mal qui ne ſoit accompagné de quelque bien, il faut avouer que les Souabiens ſont d'une humeur beaucoup plus ſociable que les Suiſſes; ce qui provient, ſans doute, de l'habitude de manger enſemble. Ajoutez à cela que Conſtance eſt en quelque ſorte négligée, à cauſe de la diſtance qui la ſépare de la cour de Vienne. Les Suiſſes, dit-on, ont propoſé d'y établir des manufactures, mais elles n'ont pas eu lieu; je ne ſais s'il faut en accuſer l'intolérance de la cour, ou la jalouſie du ſénat de Conſtance, qui ne ſonge qu'à conſerver quelque choſe de ſon ancienne importance, en qualité de ville libre impériale, ou enfin l'orgueil des nobles.

L'évêque réſide à Mersbourg, petite ville ſituée ſur le bord oppoſé du lac; il a un revenu d'environ ſoixante-dix mille florins par an; il a des poſſeſſions fort conſidérables en Suiſſe. Les

autres villes du côté de l'Allemagne ſont Uberlingen & Lindau.

Le côté ſuiſſe de ce petit lac eſt le plus agréable à l'œil. L'aſpect varié des montagnes voiſines plantées de vignes, des fermes entourées de vergers, l'eſpece de marqueterie formée par les champs couverts de toutes les eſpeces de cultures, ſont un effet plus pittoreſque que les villages de Souabe, dont les maiſons ſont ſerrées comme celles d'une ville, & ſouvent environnées de grands champs de bled ou d'une large prairie. Les deux côtés du lac ſont, à ce que je crois, à-peu-près également habités. Le ſol de la Suiſſe eſt plus pierreux & plus peſant que celui de l'Allemagne, & quoique le Turgow ſoit un des meilleurs cantons de la Suiſſe, il tire de la Souabe une grande partie du bled qui s'y conſomme, & qu'il paye en vin & en fruits.

Les Hollandois ne ſongent guere aux obligations qu'ils ont au lac de Conſtance. Dans l'état actuel des choſes, ils ont beaucoup de peine à ſe garantir des ſables qui, portés des Alpes par le Aar & autres rivieres, dans le Rhin, menacent d'en obſtruer l'embouchure, & qui, par le grand banc de ſable que le Rhin a déja amaſſé, donnent lieu de craindre quelque violente révolution; mais, ſi le lac de Conſtance n'interceptoit pas des amas énormes de ſable, que le

torrent détache du haut *Buntnerland*, la Hollande seroit déja ensévelie sous de nouveaux sables, & le Rhin ayant changé de lit, auroit bouleversé toute la surface de la contrée. Il est vrai que tôt ou tard cette révolution doit arriver. Quelque profond qu'il soit, ce lac doit à la fin se remplir. Ce qui approchera encore l'époque de cet événement, c'est que le courant qui traverse, à partir de Constance, le haut de l'Allemagne, va toujours creusant son lit, & que le lac perd exactement en eau ce qu'il gagne en sables. Cependant si l'on réfléchit à l'immense largeur de ce bassin, si l'on en calcule la continence comme de la Torre a calculé celle du Vésuve, on trouvera que le hollandois est en sûreté encore pour plusieurs générations.

Il me fut impossible de quitter ce pays sans visiter la fameuse chûte du Rhin à Lauffen; c'est le plus beau spectacle que j'aie vu de ma vie. Comme je n'avois jamais jetté les yeux sur aucune peinture ni gravure qui représentât ce magnifique jeu de la nature, & que je ne le connoissois que sur des rapports généraux, il m'arriva ce qui arrive à tous les voyageurs qui n'en ont pas une idée distincte. Mon imagination m'avoit trompé; je m'étois figuré un des lieux les plus sauvages qui soient au monde, & le Rhin tombant d'une haute montagne dans

un gouffre ſans fonds. Le contraſte de mon idée avec la réalité, me rendit la ſurpriſe plus agréable. Il en fut pour moi de cette merveille comme il en eſt ordinairement de tous les grands ouvrages de la nature & de l'art, dont la grandeur & la véritable beauté ne frappent point à la premiere vue, mais ne ſe font ſentir que par réflexion & par la comparaiſon de toutes leurs parties. Je trouvai la chûte beaucoup moins haute, mais beaucoup plus belle que je ne m'y étois attendu. L'amphithéâtre de montagnes couvertes d'arbres, les deux rochers, ſur l'un deſquels eſt placé le fort de Lauffen, & ſur l'autre un village avec un moulin, & qui, comme les deux colonnes principales d'un théâtre accompagnent de chaque côté la caſcade; ſa largeur, en tombant, la belle diviſion de ſes différentes eaux dans leur chûte, le beau baſſin qui les reçoit, le mêlange agréable & preſque artificiel d'une contrée agreſte & cultivée, tout y ſurpaſſoit en beauté l'image que je m'en étois formée.

L'eau tombe d'environ cinquante pieds, en y comprenant la petite inclinaiſon qu'elle ſuit avant de ſe précipiter, & qu'on ne peut voir qu'en montant ſur quelque partie éminente des environs. Ce lit étoit anciennement plus haut, & des perſonnes encore vivantes ſe rappellent d'avoir

vu, au milieu du précipice, un morceau de rocher qui depuis a été usé par le courant. Je crus remarquer, du rocher sur lequel est situé le fort de Lauffen, que le torrent cave insensiblement son lit, d'où il résulte, comme je l'ai déja dit, que le lac de Constance doit se combler dans la même proportion. En venant ici, j'ai vu, près de Lindau, des terres que le lac avoit évidemment laissées à sec, mais il a cela de commun avec tous les lacs profonds. Cette diminution doit être encore plus remarquable dans le lac de Neufchâtel.

J'ai fait une agréable petite excursion à l'isle Meinau, commanderie de l'ordre teutonique, peu éloignée de Constance. La maison du commandeur est un beau bâtiment neuf, d'où l'on découvre tout le lac de Constance. Il semble que M. Coxe n'ait pas bien entendu le plan des jardins du château; c'est, suivant lui, un défaut de goût d'avoir masqué, par des plantations d'arbrisseaux, la vue du lac, mais ces plantations conduisent imperceptiblement l'étranger au lieu desiré où il est étonné de découvrir tout-à-coup la perspective du lac en entier, & tout le magnifique paysage qui l'environne. Le jardin seroit beaucoup moins agréable, si la vue n'étoit jamais interrompue, & qu'on vît de tous ses points ce qu'on peut voir, tant qu'on le desire, des fenêtres du palais.

Avant de quitter Conſtance, je dois vous rappeler un homme qui, pendant quelques années paſſées, a fait du bruit dans les papiers publics. C'eſt ſur ce théâtre que le célebre Geſner a commencé ſa carriere; c'eſt-là qu'il a expulſé tant de millions de diables, & guéri tant de centaines de bigots. Un ordre de l'évêque de Conſtance qui prohiba ces miracles dans ſon dioceſe, le força à ſe réfugier ſous la protection du prélat de Salmanſweiler, qui achete conſtamment du pape, au poids de l'or, une exemption du pouvoir de l'évêque. Le prélat prit, avec beaucoup de chaleur, le parti du réfugié; & la perſécution que ce dernier avoit ſubie, fut la cauſe de ſa fortune. L'intendant du prélat lui fournit quelques barrils d'huile rance, & autres ingrédiens néceſſaires à l'opération de ſes cures, & ſur la fourniture deſquels l'autre trouva encore ſon compte.



LETTRE VI.

Ausbourg.

APRÈS avoir fait le tour du lac de Constance, je suis venu de Lindau ici, à travers quelques villes impériales tombées en décadence, qui ont été forcées de demander à l'empereur une exemption de taxes, & sont aujourd'hui dégénérées en villages. Memmingen est cependant une exception ; on y trouve quelques manufactures, & elle a encore l'air d'une ville. J'y trouvai, par hasard, un extrait de la chronique de cette petite ville, écrit comme sont toutes les chroniques des petits endroits, en style de bonne femme ; je vais vous en transcrire quelques passages qui vous peindront le caractere des habitans.

« En l'an 1448, les cabarets de la ville » furent épuisés de vin. Le sénat envoya une » deputation solemnelle au Necker pour pro- » curer du vin à ses sujets. Comme le charriot » approchoit avec le vin, les citoyens en corps » allerent en procession au-devant de lui, avec » les tambours battans & les drapeaux déployés, » & l'on ordonna un grand feu de joie.

» En l'année 1449, il s'éleva ici, le jour de
» S. Gall, en l'église de S. Martin, une dispute
» entre les femmes, à l'occasion des bancs de
» l'église, laquelle dispute finit par un combat
» dans l'église même. Le clergé crut qu'il étoit
» nécessaire de consacrer de nouveau l'église qui
» avoit été ainsi profanée ; mais le sénat s'y
» opposa de tout son pouvoir, vu que ce n'avoit
» été qu'un combat de femmes. »

Ces deux traits caractéristiques distinguent encore aujourd'hui les habitans de Memmingen; ils ont toujours la même vénération pour le vin, & la même domination sur leurs femmes.

De là je traversai une infinité de comtés & de seigneuries, dont les plus considérables sont les possessions des comtes Truchsesse & Fugger. Elles pourroient être considérées comme des principautés, si elles n'étoient pas divisées entre tant de diverses branches de ces deux familles.

Tout le pays, depuis le lac de Constance jusqu'ici, n'est pas, à beaucoup près, aussi bien cultivé que la Basse-Souabe; les habitans ont aussi moins de mœurs. Il y a une différence frappante dans le personnel des hommes de ces deux contrées : ici ils sont laids, & leurs traits contournés leur donnent une physionomie rebutante. La nature a aussi moins fait pour

eux

eux que pour leurs voiſins; tout leur pays n'eſt qu'une plaine, coupée ſeulement par une chaîne de montagnes couvertes de bois entre Lindau & Leutkirchen. Le ſol n'eſt propre qu'au labourage, au lieu que, dans la Baſſe-Souabe, la diverſité des montagnes, collines & vallées, le rendent propre à toute eſpece de culture.

La ruine de cette contrée, c'eſt évidemment d'être diviſée en un grand nombre de petites baronies, dont les poſſeſſeurs vivent dans les grandes cours, & enlevent tout l'argent du pays. Un voyageur n'a pas beſoin de demander ſi le maître de ces poſſeſſions y réſide; on peut aiſément découvrir, dans les regards du peuple & à l'air déſert du pays, qu'ils n'y reſident point. Tandis que le baron figure à la cour, ſes vaſſaux ſont expoſés aux oppreſſions d'un intendant rapace qui d'ordinaire ne ſe propoſe que d'amaſſer, en peu de temps, aſſez de richeſſes pour pouvoir abandonner ſon emploi & devenir baron lui-même.

Sans une ridicule paſſion pour les titres, & ſans la maniere de vivre extravagante qu'ils ont généralement adoptée, s'ils avoient un peu plus d'amour pour les arts & pour les ſciences, s'ils prenoient goût à des plaiſirs plus nobles que ceux que peuvent procurer des chiens, des chevaux, & un grand train de domeſtiques, s'ils

rapportoient de France autre chose qu'un air empesé, une allure affectée, l'amour du jeu & un misérable jargon, les nobles allemands pourroient être les hommes les plus heureux de la terre. Presqu'absolument indépendans par la nature de leur constitution, ils pourroient devenir, dans toute la force du terme, les créateurs du bonheur de leurs sujets, & en retour, en être adorés; mais ils n'ont pas, ce semble, assez de sensibilité pour suivre cette route. Leur punition naît de leur propre extravagance; &, tandis qu'ils dissipent à la cour, il arrive le plus souvent qu'insensiblement leurs biens s'oberent, & qu'enfin il ne leur reste plus de ressource.

Ausbourg est une des plus anciennes villes de l'Allemagne, & une des plus remarquables. C'est a Ausbourg & à Nuremberg que vous trouvez les plus anciens vestiges des arts & de l'industrie Germaniques. Dans les quatorzieme & quinzieme siecles, il n'étoit aucune partie de l'Allemagne méridionale qui fît un commerce aussi étendu, & elle a beaucoup contribué à la civilisation du pays, en y introduisant les ouvrages de l'art & une infinité d'objets d'agrément & de commodité. Plusieurs événemens, qui ont pris naissance dans cette ville, ont grandement contribué au bonheur de l'humanité: outre qu'il s'est tenu à Ausbourg plusieurs diètes impor-

tantes de l'Empire, c'est ici qu'en 952 un concile confirma l'ordre du célibat des prêtres; c'est ici qu'en 1530 les protestans firent leur profession de foi devant l'empereur & les autres états germaniques, & qu'en 1555 fut signé le fameux traité de paix qui fixa en Allemagne la liberté de religion.

La plupart des maisons sont vieilles & informes; l'architecture est si éloignée des regles du goût moderne, que Winckelman, lorsqu'il les eut vues, renonça à habiter en Allemagne; mais ce trait n'annonce qu'un accès de mauvaise humeur; &, se montrer partisan exigeant des belles formes, au point d'être aveugle sur toute autre considération, c'est une folie & peut-être un vice du caractere. On ne doit pas regarder les maisons d'Ausbourg comme autant de temples grecs ou romains, mais comme des monumens de l'architecture du temps où elles ont été bâties. Si on les considere sous ce point de vue, & qu'on les compare avec les maisons bâties, dans le même siecle, à Lubeck & à Nuremberg, on verra de combien Ausbourg les surpassoit alors en magnificence; on y trouvera aussi une infinité de beautés réelles de proportion, d'uniformité, de correspondance dans toutes les parties, &c. &c.

Il y a je ne sais quoi de frappant dans la

physionomie des habitans d'Ausbourg; c'est un composé de traits souabiens & bavarois. Les protestans ressemblent beaucoup plus aux Souabiens, & les catholiques aux Bavarois. On a souvent fait une observation qui sans doute est juste, c'est qu'on peut distinguer un protestant d'Ausbourg d'un catholique uniquement, à son air & à sa maniere. Toute personne qui prendra la peine d'aller dans leurs diverses églises, sera frappé de cette différence. Comme les catholiques sont plus catholiques à Ausbourg que dans toute autre partie du monde, & qu'il se fait rarement de mariages d'une secte à l'autre, on peut aisément expliquer cette différence. (1)

La police établie à Ausbourg est bonne; &, quoique la ville n'ait aucun territoire, elle n'a pas de dettes. Les aqueducs d'Ausbourg méritent attention plus que ceux de Marly, en ce que le méchanisme en est plus simple, & l'avantage qu'on en retire beaucoup plus évident.

Cependant Ausbourg n'est plus ce qu'elle a été: elle n'a plus un Fugger ni un Welser, qui prêtent

(1) On trouvera dans *D. Langemantel*, *Historie des régiments der Stadt Ausbourg*, *Fol.* & dans *P. von Stelten des Altern geschichte von Augsburg*, 2 vol. *in*-4°. qui va jusqu'en l'année 1649, les meilleures relations des différentes révolutions du gouvernement d'Ausbourg, qui est aristocratique.

des millions à l'empereur. Dans cette belle & spacieuse ville, jadis une des plus commerçantes de toute l'Allemagne, on ne trouve pas aujourd'hui de négocians qui aient plus de 480,000 liv. de capital. Les autres, dont la plupart doivent indispensablement avoir des voitures, se traînent sur des capitaux de 72 ou 80,000 liv., & ne sont que des courtiers ou commissionnaires. Cependant quelques maisons font un petit commerce de banque, & le chemin qui traverse le Tirol & Graubundten, donne lieu à quelques petits échanges entre cette place & l'Allemagne.

Après ces courtiers & faiseurs d'affaires par commission, les graveurs, statuaires & peintres sont les gens les plus considérables de la portion travaillante de la ville. Leurs productions, comme les joujoux de Nuremberg, vont par-tout. Il y a toujours, parmi eux, quelques hommes de génie ; mais les demandes qu'on fait de leurs articles sont si rares, ils sont si peu encouragés que, pour vivre, ils sont le plus souvent réduits à fabriquer de petits ouvrages de piété, que font ailleurs les capucins. Ils fournissent toute l'Allemagne de petites peintures pour les livres de prieres & pour attacher aux murs des maisons bourgeoises. Il est vrai que les arts trouvent bien peu de protection dans ce pays. Le seigneur allemand aime beaucoup mieux, comme je l'ai dit, dépenser en

chiens, chevaux, &c. que de pourvoir à la subsistance d'un artiste habile; & lors même que, pour suivre la mode, il est obligé de faire quelques sacrifices au génie, ce n'est jamais parmi ses compatriotes qu'il place ses libéralités. Comme il a rarement lui-même du goût & du discernement, il est toujours dirigé dans son choix par la réputation de quelque artiste étranger, & laisse le mérite dépérir dans son pays. Il en est à-peu-près de même dans toutes les provinces d'Allemagne: Mengs, Winckelman, Gluck, Hasse, Handel & plusieurs autres ont été obligés de se faire une réputation chez l'étranger, avant d'en avoir une dans leur pays natal.

Il y a pourtant ici une académie des arts, sous la protection des magistrats; elle paroît n'avoir d'autre but, ainsi que ses protecteurs, que de produire de bons méchaniciens, & de soutenir les manufactures de la ville. Le sénat a délibéré, il y a quelque temps, sur d'autres projets de ce genre, tendans à l'encouragement de l'industrie. Comme je prends beaucoup de part à tout ce qui concerne le bonheur social, j'ai été très-mortifié de voir que ces intentions avoient été traversées par les gouverneurs même de la ville.

Les motifs de cette opposition provenoient, en grande partie, de la forme du gouvernement.

Les patriciens qui, conjointement avec un très-petit nombre d'hommes de la classe mercantile, gouvernent la ville en Aristocratie, ne peuvent soutenir l'idée de voir le plébéien en état, grace à son industrie, d'élever la tête au-dessus d'eux. Ils font de pompeux éloges de l'industrie dans le sénat, mais ils la haïssent & la persécutent dans les atteliers. Un certain Shulin, qui avoit fait sa fortune par une grande manufacture de coton, est un exemple déplorable de cette duplicité. Comme les millions, fruit de son travail, lui permettoient de vivre plus grandement que les patriciens avec leurs vains titres, il devint l'objet de leur plus furieuse persécution (1).

Cette méprisable politique a pris son origine dans la corruption générale du pays. La quatre-vingt-dixieme partie des habitans sont les plus grands garnemens qui soient au monde; des hommes qui, au moindre signal, sont prêts à se couper réciproquement la gorge à l'occasion de la religion, qui dépensent tous les dimanches dans des cabarets l'argent qu'ils ont gagné dans le courant de la semaine, & ne réfléchissent jamais sur la grandeur passée de leurs prédécesf-

(1) M. Nicolai est d'un avis différent: il dit que les bourgeois ont beaucoup de part au gouvernement, & qu'Ausbourg est une des villes impériales où l'on trouve le plus de liberté, beaucoup plus qu'à Nuremberg ou à Ulm.

ſeurs que lorſque la liqueur commence à fermenter dans leur ſein. Je vous ai déja dit que le gouvernement eſt partie catholique, partie proteſtant; je crois que les premiers ſont les plus nombreux. Il eſt impoſſible de vous donner une idée de tous les ridicules incidens occaſionnés par les diſputes de religion; chaque jour produit quelque événement inattendu qui fait tout-à-la-fois rire & gémir. Ils ne peuvent jamais balayer les toiles d'araignées dans un édifice public, ſans y mêler la religion. Les catholiques, qui ſont plus jaloux encore de la leur que les proteſtans, entretiennent ici un prédicateur de controverſe, comme c'eſt l'uſage dans toutes les villes où la religion eſt mêlée. Cet homme, dans certains temps, fait rire une moitié d'Ausbourg, & rend l'autre furieuſe. Celui qui remplit aujourd'hui cette fonction, eſt un ex-jéſuite qui eſt, dans ſon genre, un des meilleurs comédiens que j'aie jamais vu. L'exceſſive pauvreté & l'indolence du peuple leur fait oublier à eux-mêmes leurs propres droits. L'ariſtocratie ſeroit moins puiſſante, s'ils avoient un peu plus de bon ſens & d'attachement à leur conſtitution; mais la liberté ne leur eſt pas plus chere que la chaſteté de leurs filles, que leurs nobles, qui poſſedent 5,000 liv. de revenu, achetent tous les ans par douzaines.

L'autre dixieme des habitans sont quelques familles patriciennes, dans lesquelles on trouve quelques personnes fort bien élevées, les marchands, les artistes & le clergé; mais il y a encore trop d'extravagances même parmi les gens les plus sensés, & trop de jalousie, pour que le véritable patriotisme puisse jamais prendre & germer dans ces esprits. La ville a neuf milles & demi de circonférence, & elle contient à peine 30,000 ames (1), leur capital collectivement ne passe pas 36,000,000 liv. & sa décroissance annuelle devient de plus en plus apparente. Si quelque heureuse circonstance ne vient pas les relever, le siecle prochain les verra absolument réduits à la besace.

La partie moderne de cette ville est véritablement belle, & l'hôtel-de-ville est un des plus beaux édifices que j'aie vu dans tous mes voyages. On diroit qu'à mesure que les ressources internes ont diminuées, les magistrats sont devenus plus attentifs à décorer l'extérieur; mais cette parure ressemble au rouge d'une courtisane, qui peut tromper un étranger qui passe; mais celui qui la voit à sa toilette est bientôt désabusé. Tout récemment un ordre fut publié,

(1) M. Nicolai fait monter le nombre de ces habitans à 34 ou 35,000, & dit qu'il y a 28,000 maisons.

portant que les canaux qui versoient l'eau dans les rues, au détriment du pavé, la porteroient à l'avenir dans les maisons. Une compagnie de marchands fit contre ce réglement une protestation qui commençoit par ces mots : « Les » Romains n'eurent pas encore atteint tout le » sommet de leur grandeur, après avoir fait la » voie. *Appia* ». Je ne sais pas si l'écrivain étoit en gaîté ; mais, comme il n'est point, dit le proverbe, de comparaison qui ne cloche, il n'est pas étonnant que celle-ci soit un peu défectueuse.

La ville tire l'eau qu'elle boit de la riviere Leck, qui coule à quelque distance. Les aqueducs sont un ouvrage admirable. Comme il dépend de la cour de Baviere d'intercepter leur boisson, elle met souvent la ville à contribution en la menaçant de ce malheur ; mais, comme elle a encore d'autres moyens de tenir le vénérable sénat dans un état de dépendance, pour se garantir de cette oppression, la ville recherche la protection de l'empereur, qui, de son côté, la tient aussi sous sa dépendance. Ausbourg est comme un ballon que les deux cours se renvoient mutuellement. Le ministre de l'empereur au cercle de Souabe, réside ordinairement à Ausbourg, & assure ainsi à la cour de Vienne une perpétuelle influence sur cette ville. On y

voit toujours des détachemens autrichiens & pruſſiens qui font des recrues, & la partialité du gouvernement pour les Pruſſiens eſt très-remarquable. Dans la guerre de 1756, les citoyens furent diviſés en parties égales entre les deux cours. Les catholiques regardoient l'empereur comme leur dieu; le roi de Pruſſe étoit celui des proteſtans. Le flambeau de la religion avoit preſque allumé parmi eux une guerre ſanglante.

L'évêque ſe nomme *d'Ausbourg*, mais il réſide à Dillingen; il a un revenu d'environ 480,000 l. par an. Le pape, dans tout le cours de ſon voyage, n'a reçu nulle part autant d'honneurs que les habitans d'Ausbourg lui en ont faits, pour lui prouver leur catholiciſme. Il doit cet accueil à ſes amis les jéſuites qui ont toujours ici une grande prépondérance.



LETTRE VII.

Ausbourg.

De tous les cercles de l'Empire, celui de Souabe eſt le plus diviſé. Il contient quatre principautés eccléſiaſtiques, treize ſéculieres, dix-neuf prélaties & abbayes indépendantes, & trente & une villes libres. Les premiers directeurs du cercle, comme on les appelle, ſont l'évêque de Conſtance & le duc de Wirtemberg; ce dernier a ſeul la direction de tout ce qui a rapport à la guerre.

La bigarrure de toutes ces diverſes formes de gouvernement; l'oppreſſion exercée par les grands ſur les petits, la politique conſtante de l'empereur qui poſſede en Souabe pluſieurs morceaux détachés de la contrée & indépendans du cercle, & qui peut, en ſa qualité d'archiduc d'Autriche, y étendre ſes poſſeſſions par mille différens moyens, toutes ces circonſtances donnent à la culture des terres & au caractere des habitans un échec terrible. Dans pluſieurs des endroits où nous nous arrêtâmes pour relayer, nous voyions des champs ſupérieurement cultivés à côté d'autres en friche, beaucoup de connoiſſances & de politeſſe mêlées à l'ignorance & à la ſuperſtition la plus groſ-

fiere, des traces de liberté dans le sein de l'oppression, l'orgueil national uni au mépris & à l'indifférence pour leur pays natal; enfin toutes les qualités sociales dans une opposition frappante avec tous les vices contraires.

Les parties de la Souabe, qui appartiennent aux plus grands potentats, tels que ceux de Wirtemberg, d'Autriche & de Bade, sont les mieux cultivées. Toute la Souabe peut avoir neuf cents milles d'Allemagne en quarré, & contient environ deux millions d'habitans. Plus de la moitié sont sujets des trois maisons que je viens de nommer, quoiqu'ils n'en conviennent pas, & elles possedent une bonne moitié de la terre.

Si les petits seigneurs allemands prenoient enfin le parti de borner leur dépense, s'ils n'avoient pas la manie de vouloir paroître plus grands qu'ils ne sont, s'ils se montroient plus affectionnés pour leurs sujets, s'ils n'étoient pas insensibles aux doux sentimens de l'humanité & ennemis déclarés des muses & des graces, la petitesse même de leurs états feroit leur bonheur; car, quoiqu'une petite contrée soit forcée de répandre quelqu'argent au-dehors pour se procurer ce dont elle a besoin; cependant, si le gouverneur ne donne pas lui-même l'exemple du luxe, il parviendra, par une prudente économie, à resserrer ces dépenses nécessaires

dans de justes bornes. D'ailleurs, comme tous les souverains, dans cette partie du monde, sont catholiques, & que leurs jeunes fils peuvent faire dans le voisinage de riches établissemens, ils n'ont pas besoin de songer à leur laisser du patrimoine. Plusieurs sont ecclésiastiques, &, avec les bénéfices de leurs places, ils pourroient vivre honorablement sans imposer aucune taxe sur leurs sujets. Mais le bonheur de leur peuple n'est jamais l'étude de ces seigneurs, qui, dégagés des liens qui attachent le pere à ses enfans, secouent aussi ceux qui attachent le prince à son peuple. Leur unique affaire est d'agir comme des généraux en pays ennemi, de piller tout ce qu'ils trouvent. Exempts, comme ils sont, de soutenir aucun établissement militaire, la facilité avec laquelle ils peuvent gouverner leur petit état, l'éloignement où ils sont de tous les désordres politiques qui troublent les états plus grands, la certitude de n'être jamais conquis par quelque autre puissance voisine, sont autant de circonstances dont ils pourroient tirer parti pour le bonheur de ces petites sociétés.

Les cours de Stutgart & de Carlsrhue sont les seules qui m'aient paru songer à l'obligation de rendre leurs sujets heureux; les autres semblent s'être mis en tête que le peuple a été créé pour eux, mais sans réciprocité. Les tré-

foriers de ces petits rois (j'en ai connu quelques-uns) font une grande différence entre les intérêts de leurs maîtres & ceux du peuple ; &, quoique les sujets, comme je l'ai déja dit, n'aient pas à craindre la tyrannie déclarée & grossiere, cependant il arrive souvent qu'on leur pressure doucement la bourse par des opérations de finances plus fines & plus délicates.

L'éducation de la plupart de ces seigneurs a été si négligée, qu'on ne peut guere espérer d'amendement. Ce sont, en général, des prêtres auxquels on les confie ; une partie sont des moines, dont toute la science reste, pour ainsi dire, étroitement enveloppée sous leur capuchon ; l'autre, sont de jeunes abbés qui, sortant des écoles, ne cherchent qu'à faire fortune par le moyen des relations de leurs éleves. Les moines leur apprennent que, faire une révérence à S. François, S. Benoît ou S. Ignace, assister régulierement à la messe, dire son chapelet, & faire des aumônes aux monasteres, sont autant d'actes méritoires, en vertu desquels on obtient le pardon d'une foule de transgressions d'un autre genre.



LETTRE VIII.

Munich.

LA route d'Ausbourg à Munich paſſe par Dachau, qui eſt à deux milles d'Ausbourg & de Nymphenbourg. Une grande partie du pays que traverſe cette route eſt abſolument inculte. Il avoit été queſtion d'amener les Memnonites du palatinat pour le cultiver; mais le projet a manqué, parce que le confeſſeur de la cour s'eſt récrié contre une innovation auſſi dangereuſe que celle d'introduire dans le pays des hommes d'une religion différente. Les édifices de Nymphenbourg ſont magnifiques & méritent d'être vus. Le château fort fut commencé en 1663, par l'électrice Adélaïde, épouſe de l'électeur Ferdinand-Marie; mais les électeurs ſuivans y ont fait des augmentations conſidérables. Il y a des choſes à voir dans le palais, & les jardins ſont les plus grands de toute l'Allemagne. Mais, ce qu'il y a de plus remarquable, ce ſont les appartemens qui contiennent les portraits des ſeize maîtreſſes de l'électeur Maximilien-Emmanuel & de l'empereur Charles VII. Laiſſer voir ces portraits au public, c'eſt un ſcandale dont on n'a peut-être pas vu d'exemple en Europe.

Dans

Dans les jardins, on trouve un monaſtere de religieuſes de Notre-Dame, & ſous le même toit un couvent de capucins, qui n'eſt ſéparé de l'autre que par un mur.

La coutume de bâtir ſi près des couvens d'hommes & de femmes, étoit fort commune dans le dixieme ſiecle. On y voit auſſi une manufacture de porcelaine, mais qui ſemble tomber en décadence.

A mon arrivée à l'auberge, une petite hôteſſe s'avança vers moi, me regardant d'un air ſoupçonneux, & me fit pluſieurs queſtions que je n'entendois qu'à demi, n'étant pas aſſez verſé dans la connoiſſance de ſon dialecte. Rien ne m'impatiente comme de m'entendre queſtionner par les aubergiſtes : je la priai aſſez rudement de me dire, ſans cérémonie, ſi je pouvois loger & manger chez elle pendant quelques jours. Après bien des difficultés, elle me donna enfin à entendre qu'elle m'avoit pris pour un juif, & qu'elle avoit juré, à je ne ſais quel ſaint, de ne jamais loger un juif. Je fus prêt, comme vous pouvez le croire, à la planter-là : cependant nous en vinmes à une explication, &, le lendemain, lorſque ma barbe, qui étoit paſſablement longue, fut coupée, nous nous réconciliâmes cordialement, & depuis nous avons toujours été bons amis.

En venant ici, j'ai eu le tems de remarquer

que les campagnes de cette contrée ſont encore moins en bon état que celles de Souabe. J'ai vu des villages ſouabiens qui méritoient le nom de villes bien plus que quelques-uns des miſérables trous que j'ai rencontrés en Baviere. Il y a ſix de ces villes aux environs de Munich, dans leſquelles les maiſons vaſtes & éparſes ſont beaucoup plus nombreuſes que les habitans.

Je ne connois pas encore aſſez cette cour, ni le pays, pour pouvoir en parler avec quelque certitude; mais, comme je me propoſe d'y reſter quelque tems, je vous ferai part, à meſure, du réſultat de mes perquiſitions : en attendant, comme je fréquente beaucoup les théatres d'Allemagne, je ſuis tenté de converſer avec vous ſur l'état dans lequel me paroît être la partie dramatique de la littérature allemande.

Ceux qui entendent l'allemand s'apperçoivent, même à Strasbourg, que l'Allemagne, depuis quelques années, a été frappée de la manie des repréſentations théatrales. Les boutiques des libraires ſont de temps en temps inondées de tragédies & comédies, d'almanachs des théatres, & les écrits du genre dramatique occupent toujours le tiers des catalogues nouveaux. La poéſie dramatique eſt certainement le plus grand genre de poéſie, comme la peinture de l'hiſtoire eſt le plus grand genre de cet art, & rien ne peut, il eſt

vrai, être plus utile que de repréſenter l'homme, avec vérité & juſteſſe, dans ſes caractere & ſituations diverſes. Mais on trouve bien rarement, dans le monde, des caracteres tels que ceux qui figurent aujourd'hui dans la plupart des pieces allemandes; &, quand il paroît, par ci par là, de ces êtres étranges, la police de l'endroit, s'il y en a, ſe charge bientôt de les conduire dans une maiſon de force ou à l'hôpital.

Vous n'ignorez pas, mon cher frere, que les caracteres les plus fréquens, ſur le théatre allemand, ſont des amans frénétiques, des parricides, des voleurs de grand chemin, des miniſtres, des maîtreſſes & des hommes du grand ton, dont les poches ſont remplies de poignards & de poiſons; des hommes mélancoliques, des enragés de toute eſpece, des incendiaires & des foſſoyeurs. Vous aurez peut-être peine à me croire, mais je pourrois vous nommer plus de vingt pieces, dont les perſonnages principaux ſont des fous, & dans leſquelles le poëte a voulu ſe ſurpaſſer dans les développemens de la plus effrayante folie. Je vous aſſure auſſi que cette portion du public allemand, avec laquelle j'ai eu l'honneur, juſqu'à préſent, de lier connoiſſance, admire & applaudit avec tranſport les ſcenes qui montrent le fou dans tout l'excès de ſa folie. On y voit des pieces où le principal perſonnage tue

successivement douze ou quinze personnes, &, pour couronner l'œuvre, s'enfonce ensuite un poignard dans le sein. Il est de fait que les pieces qui contiennent le plus de fous & de meurtriers sont celles qui sont le plus applaudies. Plusieurs acteurs & actrices se sont plaints à moi de ne pouvoir plus inventer de nouvelles manieres de mourir sur le théatre. Je conçois qu'il doit être assez difficile d'y mourir comme eux ; car, dans certaines scenes, les principaux acteurs doivent rester, au moins pendant une demi-heure, dans les transes de l'agonie, prononçant des mots entrecoupés, & dans de perpétuelles convulsions. J'ai vu souvent mourir cinq ou six personnes à-la-fois sur le théatre, l'une sonnant son glas avec son pied, l'autre avec ses bras, une troisieme avec son ventre, & une quatrieme avec sa tête, tandis que le parterre sembloit prêt à mourir aussi de joie, sur-tout si le jeu duroit quelque tems, & applaudissoit de toutes ses forces chaque mouvement convulsif.

Ceux qui tiennent le second rang sur le théatre allemand, après les fous & les meurtriers, sont les ivrognes, les soldats & les gens du guet. Tous ces personnages correspondent trop bien avec l'humeur de la nation pour ne pas être accueillis de l'auditoire : mais comment arrive-t-il que le flegmatique allemand, qui éprouve si peu de

paſſions violentes, qui a ſi peu de penchant aux actions déſeſpérées & aux événemens tragiques, prenne tant de plaiſir au poignard & à la coupe empoiſonnée? C'eſt ce qui d'abord ne paroît pas aiſé à expliquer. Quelques réflexions ſur l'auditoire, & ſur les auteurs, nous éclairciront peut-être cette énigme.

Ce goût, dans le peuple, peut provenir de ſon ignorance du monde & des mœurs des autres hommes. Les diverſes claſſes du peuple ne ſe confondent pas en Allemagne comme en France: l'allemand du moyen-état ne peut avoir d'accès près de tout ce qui appartient à la nobleſſe, ou qui s'appelle nobleſſe, ni de tout ce qui tient à la cour. Ses connoiſſances du monde ſont plus bornées que celles de notre peuple; il a moins de goût pour les plaiſirs de la ſociété, & il ne prend pas, comme dans nos villes de France un peu conſidérables, intérêt aux événemens du jour: ainſi, inſenſibles à tout ce qui ſe paſſe autour d'eux, il eſt naturel que les Allemands cherchent au théatre des émotions fortes & de fortes caricatures. Le François, au contraire, ſe contente de pieces d'une contexture beaucoup plus fine, & voit avec plaiſir, ſur le théatre, les hommes qu'il connoît, & avec leſquels il vit habituellement. Les drames ſaxons ne ſont pas auſſi monſtrueux ni auſſi extravagans que

ceux qu'on repréſente dans la partie oueſt & ſud de l'Allemagne, parce qu'en Saxe le peuple, devenant plus éclairé, y devient plus ſociable, parce que les rangs y ſont moins ſéparés, & conſéquemment la peinture d'une ſcene ordinaire de la vie les frappe davantage. Mais, dans le pays où je ſuis, le peuple eſt plus *populace* qu'en France, & vous ſavez que la populace court avec ardeur aux exécutions & aux enterremens.

Quant aux poëtes, leur extravagance a différentes cauſes. La plupart des écrivains dramatiques ignorent les mobiles qu'il faut employer pour remuer le cœur humain. La plupart ſont des étudians qui ſont encore aux écoles, ou ne font qu'en ſortir, & qui jugent à propos de faire commerce de leurs talens dramatiques. Des gens qui n'ont jamais rien vu, aſſis au coin de leurs cheminées, & environnés de la fumée de leur tabac, inventent les aventures les plus giganteſques. Leurs perſonnages ſont des monſtres qui n'ont ni forme, ni grace, ni beauté, ni proportion. Ce ſont des hommes ſans tête, ou de vrais barbares. Les écrivains de cette claſſe, qui ne viſent qu'à gagner du pain en amuſant le public, font, de préférence, des tragédies, d'abord, parce que le merveilleux leur fournit, dans le genre de ces tragédies, de grandes reſſources; enſuite, parce qu'il eſt toujours plus aiſé d'écrire

une bonne tragédie qu'une également bonne comédie.

Une autre classe d'écrivains dramatiques se laisse entraîner par le goût du siecle. Il y a quelques années qu'un nommé Goethe (vous avez sans doute vu des traductions de ses ouvrages) donna une piece que, malgré les grandes beautés qu'elle renfermoit, on peut regarder comme la plus extravagante qui ait jamais été imaginée. Pour vous en donner une idée, il suffira de vous dire que le sujet est la guerre des paysans sous l'empereur Maximilien, & que les incendies des villages, villes, &c. sont représentés au naturel sur le théatre. Cette piece a pour titre : *Goths de Berlichingen, à la main de fer.* On en a demandé à haute voix la représentation, mais elle n'a jamais été jouée, attendu que les changemens de scene sans fin, & la multitude incroyable de machines & de décorations nécessaires, coûteroient des sommes immenses, & rendroient la représentation trop longue. Goethe est incontestablement un homme de génie, & quelques autres pieces que j'ai vues de lui, prouvent qu'il sait, quand il le veut, faire marcher les hommes sur leurs pieds, aussi bien qu'il les a fait marcher sur leur tête. Son Elvin & Elmire est un petit opéra charmant, & sa tragédie de Clavijo, à quelques excès près, n'est pas sans mérite ; c'est le sujet que vous con-

noissez, tiré des mémoires de M. de Beaumarchais. Son *Gots de Berlichingen* fut une espece de magicien qui, d'un coup de baguette, fit sortir de sous terre une centaine de génies allemands. Aveugles sur les beautés réelles de l'original, ses imitateurs chercherent à se signaler en copiant ses extravagances. Dans la piece de Goethe, la scene change fréquemment; aujourd'hui, le poëte doit nécessairement transporter le spectateur dans tous les coins & recoins de la ville. Goethe a mis, dans ses pieces, des exécutions de criminels; aujourd'hui, on ne voit que des pendus sur le théatre. Shakespear, que Goethe, ou par caprice, ou pour attirer l'attention sur ce grand dramatique, s'étoit vraisemblablement proposé pour modele, est tout-à-coup devenu l'idole des écrivains allemands; mais ce n'est pas ce Shakespear qui, comme Raphael, peint l'homme dans son état naturel, exprime chaque mouvement de ses muscles & de ses nerfs, & chaque émotion des passions, mais le Shakespear qui, faute d'avoir connu les grands maîtres de l'art, & d'avoir reçu une éducation analogue à son génie, se livre sans réserve aux écarts de son imagination, enjambe par-dessus les âges, par-dessus les terres & les mers, &, dans la poursuite de ses chimeres, ne s'embarrasse ni de l'ordre ni de l'unité. Un peintre d'histoire peut manquer la

composition du grouppe, son tâbleau peut manquer d'harmonie & de plusieurs autres perfections, & pourtant mériter de grands éloges quant au dessin de chaque figure en particulier; mais l'écolier qui copie précisément ces fautes, est digne de pitié.

Les regles ne gênent jamais le vrai génie; il les porte aisément & sans contrainte, comme des guirlandes de fleurs, ou, lorsqu'il ne connoît pas la valeur de ces ornemens, & que les élans l'emportent au-delà des bornes, il doit justifier sa désertion par sa vigueur à tenir ferme son objet. Mais ces génies intraitables sont fort rares, & ne sont jamais les modeles qu'il faut se proposer. L'Angleterre, ou, pour mieux dire, toute l'Europe n'a produit qu'un Shakespear dans l'espace de plusieurs siecles. Le plus grand nombre des écrivains est destiné à acquérir de la réputation par l'étude, & c'est pour eux que les regles sont faites.

Cette manie ridicule de vouloir se singulariser par l'oubli des regles, par une affectation d'extravagance, par des événemens hors de la nature, des grimaces & des caricatures, a, depuis cette époque, infesté tout le département de la littérature & des arts en Allemagne. Nous voyons des essaims de jeunes prétendans au génie, en musique, en peinture, en poésie, &c. laisser là

l'étude pour être, disent-ils, *eux-mêmes*. Les anciens avoient d'autres idées, & les ouvrages qu'ils nous ont laissés ne seront jamais éclipsés par les productions de ces soi-disant originaux. Virgile, comme on le sait, comparoit ses productions à un petit ours qui ne pouvoit prendre forme qu'à force d'être léché; & il est aisé de voir que Térence & Plaute n'ont pas fini les leurs en fumant une pipe. Vous savez que, depuis quelque tems, Shakespear a des partisans parmi nous; mais vous savez aussi que son extravagance n'y est point encore & n'y peut être aisément adoptée. Quoique M. **** ait déja cherché à ouvrir à des monstres l'entrée de notre théatre, ils y paroissent trop rarement pour pouvoir jamais en bannir nos bons amis & nos vieilles connoissances.

Cette corruption du goût a produit une étonnante révolution dans la langue allemande. Quand nous lisons les écrits de Gesner, de Wieland & de Lessing, on s'apperçoit que la langue s'amélioroit sous leur plume, & acquéroit, par degrés, du poli & de la perfection. Mais ces nouveaux génies modernes, non-contens de mutiler les mots, ont jugé à propos de mutiler aussi & de contracter les périodes. Ils ont aboli toutes les particules & conjonctions. Dans plusieurs de leurs ouvrages les sentences sont séparées du reste comme les *effata*

d'un oracle : il n'y a ni repos ni divisions que celles-ci, !!!, & ??? & ———. Chaque écrivain, pour exprimer ses nouvelles idées, invente de nouveaux mots. Enfin, vous ririez indubitablement, si vous lisiez quelques-unes des productions littéraires de l'Allemagne, qui passent, dans l'esprit de plusieurs, pour des chefs-d'œuvres.

Cependant je ne prétends pas dire qu'il ne se trouve pas en Allemagne des gens de meilleur goût, mais ils sont le plus petit nombre, & leur voix ne peut être entendue. Ce n'est que par la modération & la raison qu'ils cherchent à convaincre, tandis que les autres font un tintamare dont ils sont eux-mêmes étourdis. J'ai vu, pas plus tard qu'hier, une piece nouvelle intitulée: Prompte- » ment, avant qu'on le sache ». Cette comédie est remarquable par la simplicité de la fable, la vérité des caracteres, la pureté du style. J'ai vu quelques autres comédies & tragédies également bonnes; mais il faut, pour le parterre, de la folie, des meurtres, des trompettes, du tonnerre, & les acteurs ne donnent ces pieces plus paisibles que pour avoir le temps de reprendre haleine, & pour se préparer à de nouveaux accès de démence.

Ces comédiens sont la sixieme troupe que j'ai vue en Allemagne. Quoi! déja six? allez-vous dire. Vous saurez que, depuis plusieurs années,

une multitude de petites troupes ambulantes rôdent par toute l'Allemagne, comme en Espagne & en Angleterre. Ils élevent leur théatre dans des granges & dans les étables des villages, ou dans les marchés des petites villes. Ils empruntent la robe-de-chambre & les pantoufles du maire de la ville pour jouer Jules Cesar dans sa toge, ou, ce qui est la même chose pour eux, pour représenter un sultan. J'ai vu, en Souabe, quatre de ces troupes; elles sont composées d'étudians vagabonds & paresseux, d'artisans débauchés, qui sont alternativement acteurs & soldats, aujourd'hui à l'atelier, demain à l'hôpital. Celle qui joue ici est sur un autre pied. Tous les acteurs qui la composent sont à la solde de la cour, qui reçoit l'argent d'entrée. Ils sont presque tous élégans & bien élevés, & leurs talens dramatiques surpassent l'idée que je m'en étois formée. Je ne connois en France que trois ou quatre théatres qui soient au-dessus de celui-ci. Ils jouissent de la société des gens les plus distingués de la cour, &, de ce côté, ils ont occasion de se former sur de bons modeles de politesse. Il est bien ridicule que la noblesse allemande interdise cet avantage au poëte qui pourroit y gagner autant & plus que le comédien.

Cette troupe est sous la direction de M. Marchand, dont j'ai beaucoup entendu parler à Strasbourg, où il a joué pendant plusieurs années,

avant qu'il eût aucun engagement régulier. J'ai eu le bonheur de faire une connoissance assez particuliere avec lui. C'est un homme aimable, plein de vivacité & d'intelligence. Il a trouvé moyen de gagner un capital de 96,000 livres dans les villes du haut Rhin. Il m'a raconté toutes les peines qu'il avoit prises pour mettre sa troupe sur un meilleur pied que la plupart des autres troupes allemandes. Il n'y recevoit que des gens bien nés & d'une bonne conduite, les payoit avec beaucoup de ponctualité, & les renvoyoit aussi ponctuellement, lorsqu'ils étoient coupables de quelque irrégularité. Lui & sa compagnie obtinrent ainsi l'estime du public, accoutumé à regarder les comédiens comme des gens perdus de réputation. Pendant long-temps M. Marchand a dirigé le goût du public : il ne jouoit que des traductions des meilleures pieces angloises & françoises, & les meilleures pieces originales du pays, qu'il entremêloit de quelques-uns de nos opéras, que sa troupe jouoit d'une maniere très-satisfaisante. Tout-à-coup la rage des tragédies & des monstres prévalut. Après l'avoir combattue assez long-temps, il fut, à la fin, forcé de céder au torrent; mais les poumons de ses acteurs, qui n'étoient accoutumés qu'au ton de la simple conversation, ne purent se monter aux sons profonds & convulsifs de la nouvelle école. Il fut obligé, à son

arrivée à Munich, de se procurer une troupe additionnelle, accoutumée à heurler, à mourir, &c. Il est cependant probable que cette manie n'est qu'un accès passager de fievre théatrale, qui, avec le tems, sera place à des goûts plus sains & plus conformes à la raison. Adieu.



LETTRE IX.

Munich.

Vous me demandez de vous faire connoître plus particulierement cette cour & le pays; c'est me demander beaucoup de choses: votre curiosité est pourtant assez naturelle; car, indépendamment de nos anciennes liaisons avec la Baviere, le Palatinat est, après l'Autriche & le Brandebourg, l'état le plus puissant de toute l'Allemagne, ou celui qui pourroit le devenir. D'ailleurs, par sa situation géographique, il sera toujours un pays très-important & pour l'empereur & pour la France, en cas d'une rupture entre ces deux puissances. Je vais donc faire ce que je pourrai; mais je compte rester ici trop peu de tems pour vous donner pleine satisfaction. La description de Munich, par le professeur Westen-Rieden, quoiqu'elle ne soit pas sans défauts, est un des meilleurs petits ouvrages de ce genre qu'on puisse se procurer; tous les voyageurs devroient l'avoir. La meilleure histoire de Munich est celle de M. Bergman, en un volume *in-folio*. M. Bianconi, italien, a aussi traité ce sujet, mais sa relation ne contient pas beaucoup de choses. Cette cour est si fort

enveloppée dans un nuage bigarré de miniſtres, conſeillers, intendans, &c., qu'il eſt très-difficile d'y avoir accès, & même de la voir. Il ne m'a pas même été poſſible d'y lier connoiſſance avec le miniſtre de France, qui y réſide & qui connoît indubitablement l'état des affaires. Je ne puis donc vous la décrire que d'après des informations priſes ſur les lieux, auxquelles j'ajouterai un petit nombre de mes obſervations particulieres faites dans le lointain. On peut juger du caractere de cette cour, quant aux rapports exiſtans entr'elle & les provinces, par les loix & les réglemens qu'on en voit ſortir de tems en tems.

L'électeur eſt l'homme le plus doux & le plus modéré qui ſoit au monde, ſociable, ouvert, nullement défiant ni ſoupçonneux, & fort peu enclin à la ſévérité. Le trait ſuivant en eſt la preuve. Etant un jour convaincu de la néceſſité d'une réforme dans ſa cour de Munich, il chargea le comte Goldſtein, ſon premier miniſtre à Duſſeldorf, d'y procéder avec vigueur, & il alla lui-même en Italie, craignant de ne pouvoir réſiſter aux prieres de ceux qui, par cette opération, auroient perdu leurs emplois, & qui conſéquemment s'intéreſſoient à ce que l'effet en fût retardé. Un mariage diſproportionné, dans ſa jeuneſſe, l'a entraîné dans quelques

irrégularités.

irrégularités. Il a fait élever, avec ſoin, les enfans, fruit de ce mariage, & n'a rien épargné pour parvenir à les faire comtes de l'Empire. Dans un âge plus avancé, la douceur de ſon caractere & le ſouvenir de ſes erreurs paſſées ont ouvert à la piété le chemin de ſon cœur. Sa dévotion ſeroit un bonheur pour ſon pays, ſi ce n'eſt qu'elle donne au clergé un peu plus de prépondérance qu'il ne devroit en avoir.

Il eſt verſé dans pluſieurs ſciences, ſur-tout dans les mathématiques. Il parle françois, italien & anglois; il aime ſur-tout les beaux arts & leur a ſacrifié libéralement. Son orcheſtre & ſon opéra ſont les meilleurs de l'Europe après ceux de Naples & de Turin, & ſes magnifiques collections de gravures, antiques, &c. ſont des monumens de ſon amour pour les arts.

On m'a rapporté qu'un anglois à Manheim lui dit un jour, comme un compliment « qu'il étoit digne d'être un ſimple particulier. » C'eſt certainement l'éloge le plus juſte qu'on puiſſe faire de ce prince, qui n'a point reçu de la nature cette force de caractere indiſpenſablement néceſſaire pour gouverner un peuple auſſi farouche que les Bavarois. Connoiſſant peu les hommes, il penſe favorablement de tous ceux qui l'environnent; il eſt conſéquemment expoſé à être toujours trompé.

Si, détournant les yeux de cet estimable souverain, je les porte sur ceux qui sont, après lui, les premieres personnes du royaume, je ne vois rien que dans l'obscurité, & ne sais sur qui les arrêter. C'est un grand sénéchal, un chancelier, un certain nombre de conseillers privés, un pere confesseur & quelques femmes, qui ont divisé entr'eux tous les intérêts de la cour, & se garantissent mutuellement chacun sa part. Celui qui pourroit voir les choses comme elles sont, & remonter à l'origine de chaque intrigue, trouveroit que les premiers moteurs de la machine partent, ou d'une capuce de moine, ou d'une cotte de femme.

Notre cour nous fournit elle-même assez d'exemples des maux que peuvent causer, dans un gouvernement, des maîtresses & de méchans prêtres, lorsqu'ils ont acquis une autorité sans bornes, mais ces maux ne sont rien en comparaison de ceux qu'ils produisent dans le pays où je suis. La raison de cette différence, c'est qu'il se trouve encore en France quelques fermes patriotes qui opposent les administrations aux administrations, & souvent réforment les fautes de leurs prédécesseurs; mais ce seroit peine perdue de chercher ici un patriote, ou, s'il s'en trouve quelqu'un, son patriotisme se borne à murmurer tout bas & inutilement.

Je ne puis vous dire que très-peu de choses des principes dominans dans cette cour. Il paroît que chacun y voit son intérêt personnel, & rien de plus. S'ils affectent quelques principes plus louables, ils sont certainement bien foibles & bien versatiles. Si l'on peut juger des sentimens des supérieurs par ceux des subalternes, il est certain que la plupart des principaux personnages de cette cour ont adopté le plus détestable systême de politique. Ils semblent persuadés, par exemple, que la religion n'est faite que pour asservir le genre-humain à leurs volontés; — qu'un courtisan doit porter le masque de la religion, mais en laisser la pratique au vulgaire; — que les hommes sont naturellement méchans, séditieux, turbulens, & que, pour les gouverner, il faut les tenir esclaves, & empêcher qu'ils ne puissent faire usage de leurs facultés; — enfin qu'il est dangereux de leur laisser acquérir des connoissances, & que, tenant de Dieu immédiatement leurs droits sur le peuple, les souverains ne doivent compte à personne de leur conduite, & ne sont obligés à rien envers leurs sujets. Effroyables sophismes, qui doivent leur origine à l'incapacité de gens qui ont lu le *prince* de Machiavel sans l'entendre, ou sans faire attention à ce qu'il a dit, au revers de la question, dans son discours sur Tite Live.

Vous verrez, par cette esquisse, que cette cour n'est pas plus avancée que celle d'Espagne & de Portugal ; le roi, quoique voulant sincérement le bien, ne peut rien faire pour le bonheur de ses peuples. Les canaux de communication entr'eux & lui, sont trop obstrués. Sous le dernier gouvernement, le ministre vendoit publiquement les emplois, & maintenant ils se donnent à la table de jeu. Il y a telles personnes qui n'ont pu obtenir un emploi brigué, qu'en perdant, avec telles femmes, une certaine somme. Tout est ici venal ; il y a quelques années qu'un certain ministre de cette cour auroit vendu la moitié de la Baviere à la maison d'Autriche, si les cours de Prusse & de Russie, & le ministre de Deux-Ponts ne se fussent opposés au marché. De tous les projets qui sont proposés, il en est fort peu qui tendent à produire quelque bien public ; tous ont en vue l'intérêt du proposant.

Comment est-il possible qu'une cour, dans laquelle les plus grandes places s'obtiennent, uniquement par les privileges d'une haute naissance, ou par des liaisons de famille, ou avec de l'argent, ou par la protection des femmes & des prêtres, puisse jamais avoir ces regles fondamentales, ou cette constitution politique si nécessaires pour le bonheur du peuple. Aussi jaloux

de se distinguer par une montre extérieure, qu'il est bon & facile, le prince se croit obligé de soutenir une noblesse oisive & inutile, tandis que d'autres gouvernemens mettent tout en usage pour trancher, ou au moins réduire les privileges exorbitans de cette classe d'hommes, & cherchent à rabaisser leur prépondérance au niveau de leurs services réels; cette cour se fait un devoir de les engraisser dans une sainte oisiveté, comme les grenouilles de Latone, ou les oies du Capitole, aux dépens de l'état. Croiriez-vous qu'en ce moment même il est question d'un projet, qui est d'instituer une nouvelle province de chevaliers de Malthe en Baviere, institution qui doit coûter des millions? Ce ne sera point le mérite, mais la noblesse seule qui aura droit à ce riche établissement. Si c'est quelque projet chrétien de persécuter les Sarrasins, ou quelque prédilection particuliere pour cet ordre, qui en a fait naître l'idée à l'électeur, c'est ce que j'ignore; toujours est-il certain que les sommes qui seront dépensées par les chevaliers durant leur noviciat sur mer, (ou plutôt à jouer & à banqueter dans l'isle de Malthe) pourroient être bien plus utilement employées dans l'intérieur de l'électorat. Mais, moins cette nouvelle institution sera utile à l'état, plus on peut être sûr qu'elle sera exécutée. La seule considé-

ration qui en arrête l'effet, c'eſt de ſavoir où prendre les fonds néceſſaires. Enfin, je pourrois vous citer, ſur le calendrier de cette cour, les noms de cent perſonnes en place dont je défierois homme ſur terre de pouvoir découvrir les fonctions. Cette cour, par exemple, a un grand amiral pour deux ou trois vaiſſeaux qu'elle a ſur le Rhin.

Tout tend ici à une montre extérieure de grandeur. L'armée eſt compoſée d'environ trente régimens, qui, malgré le deſſein récemment conçu de les completer, forment tout au plus dix-huit mille hommes; le quart de ce nombre ſont officiers, entre leſquels ſe trouvent pluſieurs maréchaux de camp.

Les titres & les habits brodés des habitans n'empêchent pas qu'ils ne demandent l'aumône aux étrangers. Hier j'allai voir la belle égliſe des jéſuites, où, pour n'avoir pas l'air d'un ſpectateur inutile, je m'agenouillai près de quelques perſonnes dans un banc; auſſi-tôt un homme qu'à ſa miſe j'avois pris d'abord pour une perſonne de conſéquence, s'approcha de moi, me préſenta une priſe de tabac, &, après quelques remarques ſur la beauté de l'édifice, me fit un détail très-circonſtancié de tous ſes beſoins, & finit par me demander la charité. La même choſe m'étoit déja arrivée dans une autre égliſe, mais le mendiant étoit une femme fort bien vêtue.

La police, qui est si attentive à éclairer la ville & à la tenir propre, ne sachant comment fournir aux voleurs & aux filoux de l'occupation, ni du pain, est obligée de leur permettre de mendier aux portes.

Ce manque de principes dans le gouvernement, ce goût de l'ostentation, cette confusion dans les emplois, occasionnée par la multitude trop nombreuse de gens inutiles fainéans, antipatriotiques, produisent journellement des contradictions dans le gouvernement intérieur. C'est depuis fort peu de temps que le ministre, qui avoit peut-être lu, tout en dormant, Beccaria, ou qui avoit oui dire que les peines capitales & la torture étoient abolies en Prusse, en Russie & en Autriche, affecta le même esprit de philosophie. On vit bientôt que sa philosophie n'étoit qu'affectée, car les filoux, assassins & voleurs de grands chemins étant devenus très-nombreux, la cour fut obligée de faire promptement publier un édit qui met au grand jour toute son incapacité, & dont voici à-peu-près le sens :
« quelle que soit la douceur du prince, & malgré
» la ferme résolution qu'il avoit formée d'imiter
» les autres puissances, en introduisant en Baviere des loix plus humaines, il se voit obligé
» de permettre que les anciens châtimens de la
» potence, de la roue, du pieu, du bûcher

» & de la torture reprennent leur cours, suivant » qu'il est prescrit par le code de Charles. » Voilà, ce me semble, une étrange confession! Mais pourquoi l'adoucissement des loix pénales n'a-t-il rien produit de semblable en Prusse, en Russie & en Autriche ? Par la raison seule que ces puissances ont un systême de gouvernement solide, bien concerté, bien lié; systême que la cour de Baviere ne copia qu'en apparence, tandis que sa conduite réelle & son administration démentoient formellement cette philosophie. On ne prend aucune peine pour corriger le peuple de son inclination au vol & à la filouterie; réforme à laquelle on pourroit réussir, en lui donnant de meilleurs principes d'éducation, & en cherchant à encourager son industrie. Les six millions que doit coûter la nouvelle institution des chevaliers de Malthe, seroient bien plus utilement employés à fonder des écoles & des manufactures, où tant de millions d'hommes trouveroient une instruction salutaire & une subsistance aisée; & ces magnifiques salles d'opéra, ces collections de curiosités si dispendieuses, ces palais, ces jardins, ces innombrables essaims de valets, ne sont-ce pas autant de reproches que la saine raison fait à cette cour ? tout ce luxe ne prouve-t-il pas évidemment que la propriété des sujets est en de mauvaises mains ?

Les eccléſiaſtiques ſont ici diviſés en pluſieurs partis. Ces mêmes hommes dont la chaleur cauſtique & dangereuſe a fait tant de bruit en France, ſont ici en grande faveur; les ex-jéſuites & leurs adhérens ont pour appui le confeſſeur de l'électeur, qui eſt membre de leur ſociété. Quelques prélats fort riches, qui parviennent juſqu'au cabinet, au moyen de l'or qu'ils prodiguent à des ſerviteurs mercénaires ou à des femmes de la cour, ſont à la tête des bénédictins. Quelques-uns de ces prélats ſont, je crois, membres des états de la contrée; mais cette prérogative leur donne fort peu de prépondérance avec un prince ſi jaloux de ſon autorité, qu'il a juſqu'à préſent différé de prêter le ferment preſcrit dans l'aſſemblée des états. Cependant on croit qu'ils parviendront à avoir l'avantage ſur les jéſuites; car l'or eſt ici tout-puiſſant. Si le pays doit gagner ou perdre à cet échange, c'eſt ce que je ne ſais pas. Les bénédictins allemands reſſemblent à tous les autres moines : ils ſont pourtant moins attachés à leurs opinions & moins implacables que leurs ennemis les jéſuites.

Il y a déja long-temps que ces derniers gouvernent l'électeur, & leur intolérance a été extrêmement nuiſible au palatinat. Les proteſtans ſont au moins une moitié des habitans; ils ont

pour garans de leur sûreté plusieurs traités & plusieurs stipulations publiques. Ce sont, dans tous les états, les meilleurs citoyens; car la doctrine de leur religion cadre toujours avec les principes de la saine politique, & leur clergé n'est jamais en opposition avec le pouvoir civil; cependant ces hommes sont exposés, en Baviere, à des oppressions de toute espece, & la cour semble se faire un mérite d'extirper cette portion précieuse de ses sujets. Aveuglée par les sophismes des prêtres catholiques, elle regarde les protestans comme les mauvaises herbes du jardin. Les hypocrites déguisent leur esprit d'intolérance sous les apparences d'un zèle politique : ils cherchent à persuader au prince que l'unité de religion est aussi essentielle dans un état que l'unité de la puissance souveraine. Dans une déclaration, portant la suppression d'un petit poëme fort élégamment écrit contre l'intolérance, j'ai trouvé ces mots : « L'auteur » cherche à introduire dans la Baviere catho- » lique un mélange de religions fort dangereux » à l'état. » Mais que la cour veuille bien considérer, ou plutôt qu'elle ouvre seulement les yeux pour voir quels salutaires effets a produit en Hollande ce mélange de religions, & quelle différence il y a entre la *Baviere catholique* & le pays où l'on souffre une trentaine de sectes différentes.

Ce fut ſous le maſque de ce zele politique que les jéſuites firent en France de ſi grands & de ſi heureux efforts pour obtenir la révocation de l'édit de Nantes. Ils accoutumeſent Louis XIV, dès l'enfance, à regarder l'égliſe réformée comme l'ennemie ſecrete de la couronne & de l'état, & accuſerent ces paiſibles ſujets de cet eſprit de perſécution dont ils étoient ſeuls poſſédés. Notre cour a enfin découvert que les jéſuites étoient, plus que l'égliſe réformée, les ennemis de la France. Mais, dans le tems même que nous avons proclamé ſi hautement contre nos erreurs paſſées, lorſque l'Egliſe réformée eſpere enfin de récouvrer la liberté de religion, lorſqu'un Necker, en office, prouve au monde entier combien le jéſuitiſme eſt aujourd'hui abhorré en France, on continue, en Baviere, d'exclure les proteſtans des plus minces emplois, & on met en uſage toute ſorte d'artifices pour les opprimer.

La nature venge toujours ſes droits offenſés; les proteſtans perſécutés quittent le Palatinat pour aller cultiver les déſerts de l'Amérique ſeptentrionale, & la plus grande partie de la Baviere reſte inculte.

LETTRE X.

J'EUS, il y a quelques jours, une conversation fort longue & fort agréable avec un des patriotes éclairés, (le nombre en est petit) qui gémissent ici en secret du destin de leur pays. Nous vinmes à parler de l'empereur Charles VII & de la fameuse guerre de Baviere. Je fus obligé de convenir qu'en cette occasion nos ministres à cette cour en agirent assez mal, & que la fin de cette guerre eût été beaucoup plus avàntageuse à la Baviere, si nous nous étions comportés alors d'une maniere plus honorable. Mon ami devint fort bruyant dans ses plaintes; il me racontoit comment notre armée avoit vu tranquillement les troupes de Baviere attaquées, sans qu'un seul de nos soldats ait fait un pas pour les secourir; comment nous cessâmes de payer les subsides; comment notre ministre, à force de promesses qui n'ont jamais été remplies, prolongea la guerre à la ruine de la Baviere; avec quelle violence nos généraux se sont conduits & dans l'intérieur de la Baviere & au-dehors. Je fus forcé de convenir de tous ces faits; je me rappellai ce que le ministre de Prusse à la cour de Baviere

dit un jour au nôtre qui cherchoit à disculper, en disant que ses maîtres étoient des sots: (1) « Ce ne sont pas des sots, répondit-il, ce » sont des coquins. » Je ne pus donc faire aux reproches de mon ami de réponse directe, mais j'avois aussi oui dire à quelques-uns de nos vieux officiers qui avoient servi dans cette guerre & connoissoient parfaitement l'état de la cour de Baviere, que ses propres ministres étoient encore de plus grands sots & de plus grands coquins que les nôtres; quant au souverain, qu'il étoit plus occupé de son rosaire, de ses chiens, de ses prêtres & de ses maîtresses, (il a eu de ses maîtresses environ quarante enfans) que des intérêts de son pays, & que ses serviteurs songeoient beaucoup moins au bien de la nation, qu'à satisfaire les fantaisies & les passions de leur maître. On en trouve une preuve frappante dans le trait d'un certain comte qui procura sa niece à l'empereur, & profita du crédit que lui donna cette complaisance pour rendre inutiles tous les bons conseils de ceux qui aimoient véritablement le prince & la patrie. L'on m'a assuré aussi que notre ministre ne put trouver ici un seul homme assez au fait des affaires publiques pour être employé à des négociations;

---

(1) *Das sind keine dumm kopfe; das sind shurken.*

que l'argent des subsides, qui fut d'abord envoyé de Versailles fort régulierement, fut dépensé inutilement à la cour de Baviere ; que le nombre stipulé des troupes bavaroises ne fut pas complettè, & que les officiers & trésoriers empocherent la moitié de l'argent. J'ai su encore que, malgré l'embarras de ses affaires, l'empereur ne put jamais se résoudre à faire contribuer les riches couvents de ses états, & bien moins encore à les détruire, & à s'emparer de quelques principautés ecclésiastiques, pour remonter ses finances & donner plus de sûreté à son trône chancelant (1). Après avoir ainsi discuté la question, mon bon ami fut forcé de convenir que si les choses n'ont pas aussi bien tourné qu'elles l'auroient dû, c'est sur la Baviere que doit tomber la plus grande partie du blâme.

Depuis cette époque, la cour a été soumise à la puissance d'un démon en capuchon qui a compliqué sa politique, pillé son trésor & placé des imbécilles & des traîtres à la tête de ses affaires. Tandis que quelques-uns des moindres potentats de l'Allemagne ont su s'élever à un degré de grandeur respectable, malgré les obstacles presque insurmontables qu'ils avoient à

(1) En cela il a certainement écouté la voix de la justice.

combattre, cette maison ancienne & puissante s'est vue resserrée de jour en jour dans les bornes, autrefois étendues, de ses possessions, malgré les différentes occasions qu'elle a eues de s'agrandir. Quand l'électeur palatin fut élu roi de Bohême, qui se seroit imaginé que son propre cousin, le duc de Baviere, auroit été le premier à contribuer à sa ruine & à l'accroissement de la puissance déja dangereuse de l'Autriche, aux dépens de sa propre famille? Sans cela, la Bohême seroit aujourd'hui sous le même gouvernement que la Baviere & le Palatinat, & l'électeur actuel seroit un grand roi.

A la paix de Westphalie, ceux qui composoient la ligue protestante s'indemniserent des dépenses immenses que leur avoit coûté la guerre de Suede, en s'emparant des principautés ecclésiastiques du voisinage; mais la Baviere qui avoit combattu jusqu'à la derniere goutte de son sang pour le pape & la maison d'Autriche se crut suffisamment payée avec l'électorat & le haut-palatinat, (qu'elle ne pouvoit obtenir que par l'extinction d'une autre branche de sa propre famille,) elle laissa échapper la meilleure occasion de se rendre maîtresse de l'archevêché de Saltzbourg, qui lui donne à présent, comme on dit, du fil à retordre, de l'évêché de Friesingen, situé dans son enceinte même, & de plusieurs

autres évêchés adjacens. Ainſi la Baviere a conſtamment combattu contre ſes propres intérêts, d'après de faux principes de religion. (1)

Ces guerres que la maiſon de Baviere a ſoutenue, on peut le dire, contre elle-même, celle à l'occaſion de la ſucceſſion d'Eſpagne, & récemment celle de l'empereur Charles VII, lui ont fait des plaies profondes dont pourtant elle auroit pu ſe guérir ſi ſes préjugés religieux & ſes fantaiſies ne l'avoient pas rendue aveugle & inſenſible. A préſent ces plaies s'envéniment & offrent à l'œil de l'obſervateur le dégoûtant ſpectacle d'un corps politique languiſſant de conſomption.

On croyoit que le dernier électeur avoit payé la plus grande partie des dettes nationales; mais, à l'avénement du prince actuel, on fut détrompé. Quelques-unes des plus anciennes avoient été effectivement acquittées, mais on avoit fait de nouveaux emprunts. Il faut avouer que cet électeur étoit incapable de mettre de l'ordre dans ſes finances; il les laiſſoit abſolument à la merci de ſes ſerviteurs, toujours content, pourvu qu'on pût ſuffire à le défrayer

(1) Ce n'étoient point de faux principes de religion, ſi la Baviere ne pouvoit ſe rendre maîtreſſe de ces contrées que par la fraude & la violence.

de

de ſes parties de chaſſe très-diſpendieuſes, & aujourd'hui la cour ſemble peu diſpoſée à borner les dépenſes énormes de l'opéra, pour payer les dettes nationales qui montent à près de 25 millions de florins, ou environ 60 millions de livres.

En parcourant le pays, j'ai frémi à la vue des ravages que la guerre y a laiſſés. Hors la capitale, il n'exiſte point, dans toute la Baviere, une ſeule ville un peu importante. Celles de Landsberg, Waſſerbing, Landshut & pluſieurs autres qui figurent ſur la carte, ſont de miſérables trous qui ne méritent pas le nom de villes. Suivant toute apparence, Ingoldſtadt, Straubingen, & toutes ces villes contiennent tout au plus quatre mille ames. Elles ſont tout au plus au nombre de quarante, au lieu que la Saxe, qui n'eſt pas plus grande que la Baviere, en contient plus de deux cents vingt, ſi l'on doit ajouter foi aux calculs imprimés. Mais, en Baviere, on remarque par-tout le défaut de population, & les germes indeſtructibles de tous ces vices que les armées laiſſent ordinairement après elles. Excepté les braſſeurs, boulangers & aubergiſtes, tout y eſt pauvre; pas un ſeul artiſan qui ait ſu, par ſon talent, ſe mettre au-deſſus de l'indigence, pas le moindre veſtige d'induſtrie, ſoit dans la ville, ſoit dans la campagne; il

semble que tout le monde regarde l'oisiveté & la mendicité comme l'état le plus heureux & le plus naturel à l'homme.

Comme les pertes que fit la Baviere à la paix de Teschner, ont été à-peu-près compensées par la jonction des principautés de Neubourg & de Sulzbach, on peut compter, qu'y compris le Palatinat, elle contient autant de territoire que la Souabe, c'est-à-dire environ sept cents vingt-neuf milles en quarré. Aujourd'hui le cercle de Souabe contient un million six cents mille habitans. La Baviere, d'après le dernier dénombrement, n'en contient qu'un million cent quatre-vingts mille.

La partie méridionale de cette contrée est fort montueuse, mais elle n'est pas aussi peu susceptible de culture que les géographes l'ont prétendu généralement. Dans plusieurs des vallées de ces vastes montagnes, le sol est excellent : j'y ai rencontré, dans un coin, un industrieux laboureur, le seul que j'aie trouvé dans toute la contrée, auquel son champ rendoit seize fois la semence, la partie qui s'étend, de la capitale au Danube & à l'Inn, est la meilleure terre labourable de tout le pays. Elle est entrecoupée de montagnes couvertes de bois. Le haut Palatinat & cette partie du duché de Baviere, située au-delà du Danube, ne sont

presque que des montagnes; elles s'élevent par gradations depuis le Danube jusqu'à Sichtelberg & jusqu'à la chaîne des montagnes de Bohême; mais toutes sont propres à toute espece de culture.

Une partie considérable de ce pays si particulierement favorisé de la nature est restée inculte depuis les guerres. On y trouve plusieurs terrains que les habitans appellent *mousses*, mais qui ne sont ni aussi marécageux ni aussi spongieux que les tourbes & marécages de la Hollande & d'autres contrées. Dans quelques-uns on voit encore des traces d'anciens sillons qui, joints à quelques autres indices, prouvent qu'ils ont été cultivés & qu'ils pourroient aisément l'être encore. Une autre partie de la Baviere est couverte de bois épais & verds; la troisieme partie est en friche; enfin, il est plus que probable qu'il n'y a qu'une moitié du pays qui soit cultivé comme il devroit l'être.

Les paysans ou fermiers sont divisés en quatre classes; savoir, fermiers, demi-fermiers, quart-fermiers, & ceux qu'on appelle *hausler*. Les fermiers, proprement dits, labourent avec huit chevaux, & sont appellés *einsiedler*, c'est-à-dire *hermites*, parce que leurs fermes n'ont aucun village dans leur voisinage. Plusieurs de ces fermes comprennent une étendue de pays de trois milles

en long & en large. Il peut y avoir environ quarante mille de ces fermiers. Le demi-fermier laboure avec quatre chevaux, & le quart-fermier avec deux. Le *hausler* est un journalier qui travaille pour les autres & qui laboure son morceau de terre avec des animaux qui ne lui appartiennent pas.

On ne peut estimer l'étendue des possessions de chaque fermier par le nombre de ses charrues; car les meilleurs champs restent en friche cinq à six ans, & par fois plus, selon l'usage du canton, ou selon la commodité ou le caprice du propriétaire. Comme les fermiers ne connoissent ni les prairies, ni l'usage du fourrage sec pour les bestiaux, ils dédaignent cette culture pour laquelle ils n'ont pas, disent-ils, l'engrais nécessaire.

Le digne ami avec lequel j'ai tant disputé sur la guerre de Baviere, prit encore, en cette occasion, la défense de ses compatriotes, & plaida leur cause avec sa chaleur ordinaire. Il prétendoit que l'agriculture étoit au mieux. « La consommation intérieure est, disoit-il, trop modique & le prix des grains trop bas; inconvénient » auquel il n'y a point de remede. Quant à l'exportation, le défaut de rivieres navigables la » rend impossible. Il est également impossible que » la consommation de l'intérieur soit augmentée;

» ce qui ne pourroit avoir lieu qu'en y établissant
» des manufactures ; mais ces manufactures n'y
» pourroient jamais réussir, par la raison que
» toutes les rivieres du pays traversent l'Autriche,
» &, quoi que nous puissions faire, nous ne se-
» rons jamais en état d'entrer en concurrence
» avec cette contrée puissante. »

Voilà ce qui s'appelle un raisonnement spé-
cieux, & propre à déguiser l'inactivité & l'in-
dolence des paysans bavarois. Il seroit en effet
fâcheux que les rivieres navigables fussent in-
dispensablement nécessaires pour la prospérité
des manufactures ; la plupart de celles de Suisse
n'ont d'autre voie de communication que celle
des chariots. Ce qu'elles exportent par le Rhin,
n'est rien en comparaison de ce qu'elles envoient
par terre à Francfort, à Leipsick, &c., par tout
le nord & en France & en Italie. Mais la Ba-
viere n'a pas encore pensé à faire aucun com-
merce étranger. La prudence prescrit aux mi-
nistres de songer à ce qu'on peut sauver plutôt
qu'à ce qu'on pourroit gagner. Ce qu'on sauve
est tout profit, & le profit le plus sûr ; cependant
il n'est point d'année où il ne sorte de la Ba-
viere des sommes immenses pour des draps,
étoffes, toiles, lin, graines de navette, huile,
tabac, cuirs & une infinité d'autres articles dont

ce royaume produit tous les premiers matériaux.

Mais il semble que le peuple, aussi-bien que la cour, soit frappé d'aveuglement sur ses véritables intérêts. Vous savez quel bruit ont fait, il y a déja quelques années, par toute l'Allemagne, les premiers projets sur la population, les manufactures & l'industrie; ces systêmes d'économie parvinrent jusqu'à la cour de Baviere, qui, comme il étoit naturel, s'empressa d'imiter les autres puissances ses voisines; mais, sans consulter la nature du pays & du gouvernement, sans s'informer quelles productions de l'art seroient d'un usage plus général & les plus propres à retenir l'argent dans le royaume, elle ne songea qu'à fabriquer des objets d'ostentation & de luxe. Le croiriez-vous, au milieu de sa pénurie, elle s'attacha principalement à manufacturer des porcelaines. La fabrique ne put se soutenir que par des moyens artificiels, dont le plus honorable fut une petite loterie. Ils établirent aussi des manufactures de tapisseries, de riches étoffes & de soieries. Ils sauverent, à la vérité, par ces moyens, l'argent qui sortoit du royaume, pour l'habillement des prêtres & pour les grands atours des dames, mais le bourgeois & le paysan furent obligés de tirer encore de l'étranger de quoi s'habiller.

Il ne faut qu'observer ce qui se passe ici à la douane, pour être convaincu que les principes de la taxation sont mal entendus. Quand l'Autriche se détermina à établir des droits de douane ; ce fut d'après l'indication d'une politique prudente ; mais les officiers de finance de Baviere ne virent dans cette institution qu'une maniere d'accroître les revenus. Ils imiterent le systême autrichien, mais sans faire réflexion que l'intention d'un sage gouvernement, en imposant des taxes sur l'importation des marchandises étrangeres, est que ces taxes operent comme des especes d'amendes, dont la réduction doit être aussi favorable au gouvernement, que la diminution des revenus provenans des amendes imposées par les cours de justice. Ces taxes, en Autriche, font partie d'un plan vaste ; leur intention est de réduire, autant qu'il est possible, l'importation des marchandises étrangeres, en favorisant l'industrie intérieure, & de diminuer la consommation des objets de luxe, en les haussant de prix. Mais, au lieu de compulser, comme on fait en Autriche, les registres de la douane, pour savoir quelles manufactures doivent être encouragées, & de faire en sorte que tout l'argent reste dans le pays, les financiers de

Baviere ont regardé les douanes comme autant de sources de revenu positif, & ont desiré, qu'au lieu de se tarir, elles pussent devenir plus abondantes.

Je ne vous ai fait un si long détail de ces particularités, que pour vous démontrer que dans ce pays-ci on n'entend rien à l'économie politique.



LETTRE XI.

Munich.

UN portrait des mœurs & du caractere bavarois fait par Hogarth seroit singulierement intéressant. On trouve souvent en Angleterre des caracteres originaux, mais ceux qu'offre la Baviere, l'emportent, ce me semble, sur tout ce qu'on voit ailleurs. Vous savez que je ne suis pas peintre : si j'entreprends de vous décrire séparément les singularités bavaroises, mes portraits n'auront ni la vie ni l'expression qui caractérisent les groupes de Hogarth ou les scenes de Shakespéare ; cependant je vais essayer.

Pour procéder méthodiquement, car vous ne sauriez vous imaginer combien je suis devenu méthodique dans tout ce que je fais, depuis que j'ai respiré l'air d'Allemagne, je vais d'abord anatomiser le corps d'un Bavarois avant de faire l'analyse de son esprit. En général, le Bavarois est fort, musclé & charnu ; on en voit pourtant quelques-uns de plus sveltes : ils ont les joues moins colorées que les Souabiens, différence qui provient sans doute de ce que les Bavarois boivent de la biere & les autres du vin.

Ce qui distingue à l'œil un Bavarois, c'est

une tête fort ronde, un menton un peu pointu, un gros ventre & un teint pâle. Plusieurs ont l'air de véritables caricatures. Ils ont de plus les pieds courts & ramassés, les épaules étroites, la tête grosse & ronde, & le cou court. Ils sont lourds dans leur démarche, & leurs petits yeux annoncent en eux un grand fonds de coquinerie. Les femmes, en général, sont les plus belles créatures qu'on puisse voir. Elles sont, à la vérité, un peu épaisses, mais leur carnation surpasse celle des plus belles peintures. Les graces mêmes semblent avoir teint, d'une légere nuance de pourpre, ces lys éblouissans de blancheur. J'ai vu quelques paysanes dont la peau paroissoit transparente. Elles sont bien faites, plus vives & plus gracieuses dans leurs gestes & leur maintien que les hommes.

Dans la capitale, les deux sexes s'habillent, ou au moins croient s'habiller à la françoise, car les hommes sont toujours trop amateurs de l'or & des couleurs mêlangées; les gens de la campagne se mettent absolument sans goût. Le principal ornement des hommes est une veste large & longue, étrangement brodée, au-dessous de laquelle pend fort bas une culotte fort ample, apparemment pour donner du jeu à leur ventre, qui est la partie principale d'un Bavarois. Les femmes se parent ou se déguisent

avec une espece de corps, en forme d'entonnoir, qui leur couvre la poitrine & les épaules, & leur cache toute la gorge; cette cuirasse est couverte de grains & de chaînes d'argent. Dans plusieurs endroits, la maîtresse de la maison porte un trousseau de clefs & un couteau, pendus à sa ceinture, & qui touchent presque à terre.

Quant aux mœurs & caractere des Bavarois; les habitans de la capitale different beaucoup de ceux de la campagne. Le caractere des habitans de Munich est une énigme pour moi, & le seroit toujours quand même je resterois ici plusieurs années. Je crois, à la vérité, qu'on peut dire qu'ils n'en ont point du tout. Leurs mœurs sont corrompues, comme doivent l'être celles de quarante mille hommes dont la subsistance ne dépend que de la cour, & qui, pour la plupart, ne sont fainéans qu'à ses dépens.

Parmi les grands, on trouve ici, comme partout ailleurs, des gens polis & fort bien élevés; mais, ce qu'on appelle le peuple, y est absolument dénué de tout sentiment d'honneur, sans éducation, sans activité, sans le moindre attachement à l'état & à leur pays. Les grandes fortunes de cette ville sont depuis seize jusqu'à quatre-vingt-seize mille livres par an; les possesseurs ne connoissent d'autre usage de l'argent que celui de s'en procurer des jouissances sen-

suelles. Plusieurs bonnes maisons ont été totalement ruinées par le jeu. Celui qui est le plus à la mode à la cour, s'appelloit autrefois *zwicken* ou la *pince*; mais, depuis que Hombesch, leur ministre des finances, a si cruellement *pincé* leurs honoraires, ils ont appellé le jeu *Hombesch*. La plupart des dames de la cour ne connoissent pas d'autre occupation que de jouer avec leurs perroquets, leurs chiens ou leurs chats. Une des plus grandes dames, avec qui j'ai eu l'honneur de faire connoissance, tient une salle pleine de chats, avec deux ou trois filles destinées à les servir; elle passe la moitié des journées à converser avec eux, leur sert souvent elle-même du café & du sucre, & les habille à sa fantaisie, tous les jours d'une maniere différente.

Les petits nobles & serviteurs de la cour ont une passion bien digne de pitié pour les titres : avant que l'électeur actuel vint ici, la ville fourmilloit d'*excellences*, d'*honorables* & de *très-honorables*; étonné de trouver à Munich tant de dignités qui n'existoient pas à Manheim, il ordonna qu'on constatât le rang des différentes classes de la noblesse. Tous ceux que ce réglement priva de l'*excellence*, du *très-honorable*, &c. & sur-tout (l'auriez-vous cru?) les femmes se livrerent au désespoir, &, pour la premiere fois, crierent à la tyrannie, dont personne,

ce femble, jufqu'à cet inftant, n'avoit eu l'idée.

Le refte des habitans font plongés dans la débauche la plus fcandaleufe. Toutes les nuits les rues retentiffent de la groffe joie des ivrognes, qui viennent de boire & de danfer dans les nombreux cabarets de la ville. Tout noble ici doit entretenir une maîtreffe; tout le refte vit & fait l'amour pêle-mêle. Sous ce rapport, les chofes ne font guere fur un meilleur pied dans les campagnes.

Les payfans font extrêmement malpropres; à quelques milles de la capitale on a peine à fe figurer que leurs chaumieres foient des habitations d'hommes; plufieurs ont de grands bourbiers devant leurs portes, & font obligés de marcher fur des planches pour entrer dans leurs maifons. Les toits de chaume de nos payfans, dans plufieurs parties de la France, ont beaucoup meilleure apparence que les miférables huttes des payfans bavarois, quoique couvertes de pierres, parce que ces toits font moins fujets à être emportés par le vent. Quoique les clous foient pour rien dans leur pays, & que fouvent les vents forts enlevent la moitié de leurs toits, on ne peut perfuader au plus riche fermier de clouer fes lattes & de les unir enfemble comme

il faut. Enfin, depuis la cour jusqu'à la plus petite cabane, l'indolence est la partie prédominante dans le caractère des Bavarois.

Cette indolence extraordinaire fait un contraste étrange avec leur bigotterie plus extraordinaire encore. Un jour il m'arriva d'entrer dans le plus noir & le plus sombre de tous les cabarets à biere ; des nuages de fumées de tabac m'aveuglerent dès la porte, & le bruit des buveurs me rendit presque sourd. Peu-à-peu mes yeux pénétrerent à travers l'épaisse vapeur, & je découvris le curé de l'endroit au milieu de quinze ou vingt ivrognes comme lui; son habit noir étoit aussi barbouillé que leurs sales casaques ; il tenoit, comme les autres, des cartes dans sa main gauche, & les jettoit sur la table, en frappant si fort que toute la chambre en trembloit. D'abord je fus choqué du ton de violence qui régnoit entr'eux, & je crus qu'ils étoient en querelle ; mais bientôt je m'apperçus que les termes de *goujat* & autres qui me paroissoient si choquans, n'étoient, dans leur idiôme, que des salutations amicales & fraternelles. Chacun d'eux avoit bu ses six ou huit pots de biere ; ils demanderent alors chacun un verre d'eau-de-vie pour leur fermer, comme ils disoient, l'estomac ; mais tout-à-coup leur bonne humeur s'évanouit,

& je vis dans leurs regards & dans leurs gestes les plus sérieux préparatifs pour un combat. A la fin la bombe éclata : d'abord le prêtre prit quelque peine pour les arrêter ; il meugla & jura pour le moins aussi fort que les autres, mais inutilement. L'un d'eux saisit un pot & le jetta à la tête de son adversaire ; un autre frappoit en aveugle à grands coups de poing ; un troisieme arrachoit les pieds d'un tabouret pour en frapper son ennemi à la tête ; enfin tout paroissoit ne respirer que le carnage, quand tout-à-coup la cloche vint à sonner l'*Angelus* du soir. « *Ave*, *Maria* » s'écria le prêtre : alors les bras tomberent à tout le monde ; ils ôterent leurs bonnets, puis joignant les mains, répéterent fort dévotement leur *Ave*, *Maria*. Je me rappelai l'aventure de Don Quichotte, lorsque l'armet de Mambrin & le collier de l'âne font tout-à-coup succéder la paix à une grande querelle, par le souvenir de ce qui s'étoit passé dans le camp Agramantin. Mais aussi-tôt que les prieres furent finies, les braves champions reprirent, avec plus de furie, leur conversation manuelle ; les pots & les verres recommencerent à voler : j'apperçus le curé qui se glissoit prudemment par-dessous la table, & moi, je me retirai dans la chambre à coucher du cabaretier.

Dans les villes des provinces, ces sortes de

ſcenes ſe répetent fréquemment entre les bourgeois, les officiers, les eccléſiaſtiques & les étudians ; ils ſe ſaluent réciproquement par des injures ; c'eſt à qui boira le plus ſec, & tout à côté de chaque égliſe (la Baviere n'en contient guere moins de 28,700) l'on trouve régulierement un cabaret à biere & un lieu de débauche. Un écolier à l'univerſité d'Ingolſtadt doit porter un gros bâton & un petit chapeau ; il doit être en état de boire de huit à dix pots de biere en une ſeule ſéance, & être toujours prêt à ſe battre, à tort & à travers, avec les officiers de la garniſon. Vous pouvez croire que cette magnanimité eſt peu propre à relever la gloire de l'univerſité ; elle eſt, en effet, peu nombreuſe, quoique les profeſſeurs ſoient des gens de mérite & qu'ils faſſent leur devoir, & quoiqu'une ordonnance de la cour ait défendu, il y a quelques années, qu'aucun Bavarois fût envoyé aux études hors du royaume.

Il eſt impoſſible de décrire le ridicule mêlange de débauche & de dévotion dont on voit tous les jours des exemples : le plus remarquable eſt celui qui eut lieu, il y a quelques années, dans l'égliſe de Sainte-Marie-d'Ottingen, juſqu'où un eccléſiaſtique en démence eut la témérité de pourſuivre une jeune perſonne qu'il aimoit d'un amour illicite.

Les

Les payſans joignent à l'indolence & à la dévotion une humeur farouche qui occaſionne ſouvent des ſcenes ſanglantes. Lorſqu'ils ſont le récit d'une fête d'égliſe ou de quelqu'autre aſſemblée à laquelle ils ont aſſiſté, ils diſent : « La » fête fut charmante, il y eut ſix ou ſept per» ſonnes de tuées ou d'eſtropiées » ; s'il n'eſt rien arrivé de ſemblable, c'eſt une pauvre fête, une babiole qui ne mérite pas qu'on en parle.

Dans le dernier ſiecle & au commencement de celui-ci, les troupes bavaroiſes ſoutinrent vaillamment leur réputation parmi les autres troupes allemandes. A la bataille de Hockſtedt, ils tinrent ferme leur poſte, & ſe crurent vainqueurs juſqu'au moment où l'électeur, qui étoit à leur tête, apprit que l'autre aîle, qui étoit compoſée de François, avoit été enfoncée. Sous les généraux Tilly & Mercy, ils firent auſſi des merveilles ; mais, depuis cette époque, la diſcipline militaire s'eſt ſi fort relâchée parmi eux, que ce ne ſont plus des ſoldats. Il eſt vrai que jamais un peuple n'a montré tant d'averſion pour tout ce qui s'appelle ordre & diſcipline. On pourroit cependant les employer encore utilement en qualité de *ravageurs*, dont les vols & l'inſubordination ſont plus pardonnables que dans les troupes réglées. Il y a en Baviere des bandes de ces voleurs, compoſées quelquefois

de mille hommes, & qui, en tems de guerre, formeroient indubitablement d'excellens partis *ravageurs*. Lorsqu'ils ont eu à leur tête des chefs hardis, on les a vus quelquefois se battre contre le militaire jusqu'à la mort du dernier d'entr'eux; mais le paysan pauvre n'est enrôlé que malgré lui dans les troupes régulieres de son prince.

Quant au peuple de la capitale, ce sont les hommes les plus foibles, les plus timides & les plus asservis qui soient au monde. Ils n'ont nulle vivacité dans l'esprit; on chercheroit inutilement, par toute la ville, cette physionomie de liberté qui dégénere, il est vrai, quelquefois en rudesse & en grossiéreté, mais qui est le trait le plus satisfaisant dans le caractere du paysan. Sous le dernier gouvernement, tandis que les habitans de Munich rampoient sous un ministre despotique, & n'osoient que murmurer en secret, les habitans de la campagne déclarerent leur mécontentement avec une liberté qui faillit à avoir des conséquences fâcheuses. Cependant l'amour extrême qu'ils avoient pour leur prince, les fit consentir à abattre les enclos de leurs champs, au commandement du maître des chasses, afin que le gibier pût aller y pâturer. Ils parloient avec transport des qualités aimables de leur maître; ils n'étoient pas, à la vérité, aveugles sur ses défauts, mais ils cherchoient

à les excuser. C'étoient ses *serviteurs* qu'ils chargeoient, sans réserve, du poids de leurs malédictions. Ils donnoient ainsi à tous les étrangers une idée juste de la cour, tandis que les habitans de la ville, dans leurs épîtres dédicatoires, & dans leurs poëmes offerts aux ministres, élevoient jusqu'au ciel ces tyrans de la contrée. Les habitans de la campagne jugent avec la même impartialité du gouvernement actuel. Il m'eut été pourtant impossible de me procurer ces informations sur le prince & ses ministres, si je n'avois fait connoissance avec quelques artistes étrangers attachés à la cour, & qui prenoient plus de part aux affaires que les naturels dont tout l'esprit se concentre dans leurs pots à biere. Tout savetier, à Paris, connoît, au moins de nom, les principaux personnages de la cour, fouille dans leur vie privée aussi bien que dans leur existence politique, & condamne ou approuve à son gré; mais ici on trouve maint conseiller de la cour & maint secrétaire qui ne connoît rien des grands que leur nom. Conclusion; le paysan bavarois, dans son état naturel, est refrogné, gras, mal-propre, paresseux, ivrogne & indiscipliné; mais il est brave, économe, patriote, & tellement esclave de sa parole, que, quoi qu'il arrive, il n'y manque jamais. Quant à son aversion pour la

discipline réglée, on doit l'attribuer, partie au découragement que le clergé jette sur la vie militaire, partie au défaut d'un établissement qui assure la subsistance au soldat invalide. Le caractere pacifique du prince y contribue aussi pour quelque chose; car, en 1778, quand les troupes impériales vinrent recruter à Straubingen, portant avec eux un portrait de l'empereur en uniforme, une foule de Bavarois s'enrôlerent aussi-tôt qu'ils surent que l'empereur étoit un soldat.



LETTRE XII.

Munich.

Vous avez grande raifon de croire que cette cour feroit extraordinairement puiffante, fi elle favoit faire ufage de fes avantages. Elle eft en état de fe mefurer avec celle de Dannemark, & la Suede ne lui eft pas beaucoup fupérieure en forces: car fi l'on déduit de la fomme totale des fujets de la Suede, les Lapons & les autres nations qui lui font totalement inutiles, ce qui reftera n'excédera pas de beaucoup la population des états de l'électeur.

La Baviere contient 1,180,000 hommes, le Palatinat du Rhin 220,000 mille hommes, & les duchés de Juliers & de Berg environ 260,000: le total des fujets de cette cour monte donc, à-peu-près, à 1,720,000. Je fais que, dans quelques papiers politiques, on ne les fait monter qu'à un peu plus de 1,400,000, mais certainement les fujets de l'électeur qui réfident en Weftphalie ne font pas compris dans ce calcul.

Il y a auffi de grandes différences dans les calculs du revenu de cette cour. Un auteur éclairé, & en général fort exact, M. Bufching, nous dit,

dans la derniere édition de son excellent ouvrage, qu'il fait de bonne part que les revenus de la Baviere montent à 8,000,000 de florins du Rhin, ou à-peu-près 19,200,000 liv., ce qui se rapporte au calcul qu'on fait ici communément. Cependant les gens de ce pays-ci, comme je l'ai déja dit, sont peu au fait de l'état de la cour, & sont portés, par une ridicule vanité, à grossir tous les objets. Quelques personnes, qui se prétendoient dans le secret, ont voulu me persuader que la cour avoit de 28 à 36,000,000 de l. de revenu annuel. J'ai vu qu'il étoit impossible de parvenir à la vérité autrement qu'en s'informant, dans les différens bureaux, du véritable état des finances. Après bien des recherches, j'ai pu conclure, avec assez de certitude, que les revenus réunis des taxes, douanes, eaux, forêts, mines, &c. de la Baviere, montent à peine à 12,000,000 de l. Dans cette estimation, un des articles les plus considérables n'est pas compris, c'est le commerce de sel avec Saltzbourg & Riechenhaller : ce revenu est estimé, par quelques-uns, à deux millions de florins ; mais il est grandement probable qu'il n'est que d'un million. Ainsi nous pouvons évaluer à six millions de florins du Rhin, ou à-peu-près à 14,400,000 liv. le revenu de la Baviere. Celui du palatinat du Rhin monte à environ 1,700,000 guilders, ou à-peu-près 4,080,000 liv., & celui

des pays ſitués dans le cercle de Weſtphalie à 1,500,000 guilders, environ 3,600,000 liv.; en ſorte qu'en total cette cour peut avoir un revenu de neuf millions de florins, ou de 21,600,000l. Vous voyez, par ce calcul, que le revenu des territoires ſur le Rhin monte un peu plus haut que la moitié de celui de la Baviere, quoique ces territoires contiennent la moitié moins d'habitans; mais cette différence provient de ce qu'ils ſont mieux cultivés, des taxes plus fortes qui leur ſont impoſées, & de ce que le commerce y eſt plus en vigueur.

Si la Baviere étoit auſſi peuplée & auſſi bien cultivée que les contrées ſur le Rhin qui ſont partie de ſes états, le revenu annuel de la cour ſeroit augmenté de trois ou quatre millions de florins. Je vous ai déja dit qu'elle contient un eſpace de ſept cents vingt-neuf milles en quarré. Le palatinat & les duchés de Juliers & de Berg, réunis, forment à peine deux cents quarante milles en quarré; mais cet eſpace, qui n'eſt pas le tiers de l'étendue de la Baviere, contient un nombre d'habitans à-peu-près égal à la moitié de ceux de Baviere, & fournt lui ſeul plus de la moitié de ſes revenus.

Cette différence provient, en grande partie, de la multitude de moines qui ſe trouvent dans la Baviere, & de la conſidération dont ils jouiſſent.

Ce grand respect pour les moines empêche naturellement les progrès de la population, des connoissances, de l'industrie & de l'agriculture. Il y a dans la contrée deux cents couvens, & au moins cinq mille moines. Plusieurs de ces couvens ont des revenus annuels de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mille livres. Celui de Niederalteich n'a pas moins de 240,000 livres par an. On peut, sans exagération, évaluer le revenu des couvens, & autres fondations religieuses, à environ deux millions de florins, ou 4,400,000 liv., qui sont le tiers du revenu total de la Baviere. Le tort que les moines font à la contrée est notoire; je n'en citerai pour preuve que leur conduite envers les fermiers appellés *hermites*, dont ils sont fort attentifs à attirer les enfans dans leur ordre, parce qu'en les y recevant ils reçoivent un, deux, trois mille florins, & quelquefois plus: il résulte de là, qu'en diminuant ainsi la portion laborieuse de la nation, la propriété des terres reste dans un très-petit nombre de mains, & que les campagnes ne sont jamais qu'à moitié cultivées. Les enfans des autres fermiers, élevés dans les couvens, sont aussi perdus pour le pays, car l'éducation qu'ils y reçoivent les rend incapables de toute autre profession que celle de paresseux auteurs ou de comédiens. Le penchant à l'oisiveté, le goût de la bonne chere & de la vie de mendiant, sont auto-

rifés & protégés par l'exemple des prêtres. Le peuple leur envie leur fainte & heureufe fainéantife. Les tours d'adreffe, les confrairies, les fêtes d'églife, & les dévotions fecretes de ces pieux charlatans, occupent prefque entiérement l'attention de la multitude, & prennent au moins la troifieme partie de fon tems. Pour leur intérêt perfonnel, les moines ne cherchent qu'à tenir le peuple dans un état de ftupidité, & font conftamment en campagne, prêts à s'oppofer avec la plus inconcevable furie, à tout ce qui peut tendre à bonifier ou à éclairer l'efprit de leur troupeau. C'eft eux feuls qu'il faut remercier de la rudeffe choquante qu'on apperçoit dans les mœurs des Bavarois. Toute l'effence du chriftianifme, toute moralité eft contenue dans leur capuce. Ils ne prêchent que meffes (qu'on leur paie, bien entendu), rofaires, fcapulaires & mortifications corporelles; tous moyens aujourd'hui paffés de mode, parce qu'on a vu qu'avec eux un fou pouvoit fe faire paffer pour un faint. Le payfan trompé, croit qu'une meffe de quinze fols effacera fes péchés les plus honteux, & que le plus effentiel de fes devoirs eft de dire fon chapelet. Les prêtres féculiers font ici auffi rares que les moines font nombreux; ceux-ci pourroient du moins contribuer à réformer les mœurs des campagnes, mais on a pour eux beaucoup moins de vénération, attendu

que leur habit est moins extraordinaire : d'ailleurs ils ne sont pas ici plus respectables que les moines ; ils ne different, pour la plupart, des paysans qu'en ce qu'ils sont vêtus de noir, qu'ils ont une meilleure table & une gouvernante plus jolie & mieux habillée. Sous d'autres rapports, ils sont également paresseux, mal éduqués & ignorans. Leurs paroisses ont quatre milles de circonférence, & produisent de douze à quinze mille livres par an. Quel avantage ne seroit-ce pas pour la contrée, si ces bénéfices étoient divisés en cinq ou six petits, & occupés par une meilleure race de bergers spirituels ; si on défendoit en même tems aux moines de se mêler du soin des ames, ou, ce qui seroit encore bien plus avantageux, mais qu'on ne peut espérer sous le gouvernement actuel, si on prenoit le parti de les extirper totalement !

Si la couronne reprenoit les biens dont jouissent les couvens, biens qui appartenoient autrefois aux électeurs & qu'ils aliénerent dans des instans fâcheux, & que le libre exercice de la religion fût accordé à tous les étrangers, sans exception, les dettes nationales seroient bientôt acquittées, & le pays prendroit en peu de tems une apparence bien différente ; mais Charles-Théodore est incapable de prendre une résolution si desirable. Il connoît assez peu ses véritables intérêts, &

ceux de son pays, pour fonder un nouveau couvent dans le palatinat du Rhin, & pour faire présent des biens des Ex-Jésuites (autre espece de moines) aux chevaliers de Malthe. Que diroit-on d'un particulier qui, chargé de dettes, feroit encore des fondations religieuses? Mais ces sortes de travers ne peuvent jamais se corriger par des raisonnemens.

La grande richesse de quelques fermiers bavarois fait naître dans mon esprit quelques réflexions, qui me semblent mériter d'être développées. Je divise le peuple de la campagne en trois classes: 1°. ceux dont les possessions sont trop petites pour les faire subsister, & qui sont conséquemment obligés de servir les autres; 2°. ceux qui peuvent subsister de leur bien, sans le secours de personne; 3°. ceux qui possedent plus qu'il ne leur est nécessaire pour soutenir convenablement eux & leur famille, & qui sont, par cette raison, appellés les riches fermiers. Au premier coup-d'œil il paroîtroit assez juste que la taxe territoriale fût égale pour tous, & que chacun payât à proportion de l'étendue & de la qualité de son terrain; mais, en réfléchissant, on voit que c'est une grande erreur en politique d'exiger qu'un paysan, qui n'a pas la moitié de son nécessaire, paie à proportion autant que celui qui a une part entiere. C'est un axiome de

politique, que trois ou quatre hommes de la classe moyenne sont plus précieux à l'état qu'un seul riche, sa richesse surpassât-elle celle des trois autres réunis ; de plus, que tout sage administrateur, quoique bien convaincu que le partage égal des terres & de l'argent, dans un état, est une chimere impossible, doit conduire son administration comme si l'égalité étoit possible. Les contrées les plus malheureuses sont celles où l'on voit tout-à-la-fois l'excès de la richesse & l'excès de la pauvreté : un pareil état ne peut subsister long-tems ; une partie des habitans est nécessairement despotique, & l'autre esclave. Dans la fermentation à laquelle ces sortes de gouvernemens sont sujets, les individus réellement libres sont expulsés ou détruits. Un fermier trop riche absorbe dans l'arrondissement de ses possessions toutes celles du pauvre ; il lui prête de l'argent dans un instant de disette, & dans une année de stérilité il achete à vil prix son modique héritage, déja peut-être hypothéqué : heureux encore si le riche est assez retenu par l'honneur pour ne pas employer les mille & un artifices en usage, lorsqu'un riche propriétaire veut s'approprier un morceau de terre qui lui convient. J'ai été étonné de voir, dans quelques états républicains, comment certains fermiers riches étoient venus à bout de déposséder des

familles entieres & de devenir les tyrans du voisinage. Dans les monarchies, le mal n'est pas aussi grand; mais il l'est toujours assez si l'on n'a pas soin d'en arrêter vigoureusement le progrès.

Comparons à présent les avantages que donne au riche fermier l'étendue de ses terres, sur le fermier mitoyen & sur le fermier pauvre : ce dernier est forcé de vendre le produit de son champ le plus promptement qu'il peut, & souvent à vil prix, car ses créanciers sont pressans; le mitoyen n'en peut attendre long-tems le paiement, parce qu'il se verroit obligé d'emprunter, & que les intérêts absorberoient son bénéfice: mais le riche peut seul spéculer; il vend rarement à bas prix; il acapare au contraire, ou au moins il peut le faire; il attire à lui la récolte de ses voisins, dont peut-être il leur a déja avancé la valeur: alors il fait lui-même le prix du grain dans les marchés. Les inondations ou la grêle ne laissent quelquefois pas au petit fermier de quoi ensemencer l'année suivante: son morceau de terre reste conséquemment inculte, &, quand le riche en est une fois en possession, il le cultive & en tire un double & triple profit; il devient ainsi, aux dépens du pauvre & de l'état, plus riche de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin il ait, au détriment de la population, englobé dans son enceinte une douzaine de petites fermes. Le jeune sei-

gneur ; son fils, qui, pendant ce tems, est aux études, ne veut plus habiter la campagne ; il se fixe à la ville, abandonne ses terres, & augmente le nombre des inutiles qui surchargent l'état.

Ne seroit-il pas juste que le riche fermier, si avantagé par la prépondérance qu'il a sur ses voisins, payât en retour une taxe un peu plus forte ? Ne seroit-il pas juste que le gouvernement, dans l'imposition de ces taxes, eût égard aux différentes conditions des fermiers ? Le pauvre ne devroit pas, ce me semble, payer autant à proportion, pour son champ, que le mitoyen, ni celui-ci autant que le riche : on devroit, au contraire, chercher à élever le pauvre jusqu'à la condition du mitoyen, & empêcher le mitoyen de s'élever à celle du riche. Je voudrois aussi, dans ma république, qui, comme le chaos, est encore flottante dans l'immensité de l'espace, fixer un point moyen, auquel la taxe correspondroit, & faire en sorte que le revenu de chaque fermier ne fût ni en-deçà ni au-delà de ce point : par exemple, un fermier moyen, dans ma république, seroit celui qui posséderoit une terre de six mille florins ; celui qui n'en posséderoit que quatre mille paieroit un pour cent ; celui qui varieroit entre quatre, cinq & six, paieroit deux pour cent ; celui qui posséderoit plus encore, paieroit trois pour cent, ou quatre s'il possédoit

le double, & ainsi de suite, à mesure qu'il monteroit au-dessus du point moyen. Ainsi, en achetant un morceau de terre, le pauvre auroit un juste avantage sur le mitoyen, & le mitoyen sur le riche. Il est vrai que mes commis auroient de quoi s'exercer à l'arithmétique ; & qu'il leur faudroit parcourir un peu le pays ; mais mon état une fois établi sur des fondemens solides, laissez-moi le soin de tout le reste.

Pour revenir à notre (1) Baviere, vous voyez clairement qu'elle est bien loin d'être ce qu'elle pourroit devenir. Si les dettes étoient payées, le grand nombre de ses sujets, & ses revenus, mettroient bientôt l'électeur en état de tenir sur pied une armée de quarante ou cinquante mille hommes : il pourroit même la porter jusqu'à soixante mille, & se faire alors respecter de ses plus puissans voisins, si son électorat de Baviere étoit par-tout aussi bien cultivé

(1) L'auteur peut dire *notre* Baviere, après les différens projets qu'il a conçus pour le bien de cet état. En 1740, un général autrichien faisoit fréquemment usage de cette expression *notre Baviere*. Un officier françois, qui traitoit avec lui, pour un échange de prisonniers, après l'avoir long-tems écouté, lui dit à la fin : « Monsieur, nous avons » une chanson dont le refrain est : *Quand j'ai bien bu, toute* » *la terre est à moi* ».

que ſes autres poſſeſſions ſur le Rhin. Son ſucceſſeur aura encore de nouvelles reſſources dans l'addition du duché de Deux-Ponts, & peut-être auſſi entendra-t-il mieux l'économie politique.



LETTRE XIII.

Saltzbourg.

La route de Munich à Saltzbourg eſt fort triſte ; elle traverſe une vaſte plaine, uniquement diverſifiée par quelques petites élévations qu'on trouve par-ci par-là. Pluſieurs parties de bois ſombres, l'aſpect aride & miſérable du payſage, la rareté des villes ou des villages, & la crainte continuelle des voleurs, font doubler le pas au voyageur, pour ſortir de la Baviere. On ne trouve, dans l'eſpace de vingt-ſept milles d'Allemagne, d'autre place remarquable que la ſombre ville de Waſſenbourg ; ſituée ſur une des éminences ſablonneuſes qu'arroſent la riviére d'Inn.

Le pays eſt plus agréable en approchant des frontieres de Saltzbourg : le payſage eſt plus varié, les habitations des payſans, & les terres cultivées, ont une meilleure apparence. Environ un demi-mille avant d'arriver à Saltzbourg, on apperçoit la plus belle perſpective que j'aie jamais vue. Figurez-vous un amphithéatre ; le fond du tableau eſt rempli par d'énormes rochers, qui élevent leur tête juſqu'aux nues : on en voit ſur le côté quelques autres, en forme de pyramides. Ces vaſtes maſſes ſe terminent dans l'enfonce-

ment, en montagnes couvertes d'arbres, & sur les côtés en collines riches & bien cultivées. La ville est précisément au milieu de ce beau théâtre; elle est dominée par le fort, situé sur le haut d'un rocher. La riviere de Saltza donne encore de la vie aux paysages: en plusieurs endroits elle se répand au-delà de son lit, & ses bords sont ombragés & couverts par des touffes d'arbres.

Les approches de cette ville forment un contraste frappant avec les environs arides & sauvages de Munich: cette vue est réellement admirable; c'est le plus beau spectacle que puisse produire l'union de la nature & de l'art. La riviere se divise en deux parties inégales. La plus grande division de la ville est à l'ouest: c'est dans cette partie que s'éleve, au-dessus de la plaine, un rocher rond, escarpé, inaccessible, qui porte le fort pour couronne. La riviere baigne le pied de ce rocher, non loin duquel s'éleve une montagne de pierre tendre, haute d'environ cent pieds, & exactement perpendiculaire des deux côtés. Sur ce mur naturel, beaucoup plus élevé que les plus hautes maisons de la ville, est un bois épais, au milieu duquel on a formé plusieurs plantations; dans un endroit où le mur n'a que soixante pieds de large, on a pratiqué un beau passage. Sur l'autre bord de la riviere est le rocher le plus pittoresque que j'aie jamais vu: c'est une espece de

mur nu, qui se prolonge le long de la plaine l'espace de trois milles, à partir de la riviere : il a cinq cents pieds de haut. Pour avoir l'idée la plus juste que je puisse vous donner de cette situation, figurez-vous la ville comme le centre d'un demi-cercle de montagnes, les deux parties de la riviere comme des demi-diametres, & ce mur comme un rayon du cercle.

La ville est fort belle : les maisons sont hautes & bâties en pierres. Les toits sont à l'italienne, on peut se promener au-dessus. La cathédrale est le plus bel édifice que j'aie vu depuis que j'ai quitté Paris : c'est une imitation de S. Pierre de Rome ; elle est toute en pierres de taille, le portique est de marbre, & le toit est en cuivre. Devant le portique est une grande place quarrée, avec des arcades & des galeries, parmi lesquelles est le lieu de résidence du prince & l'abbaye de S. Pierre. Au milieu de la place on voit une statue de la Vierge en bronze ; elle est belle, mais plus grande que nature. Aux deux côtés de l'église sont deux autres places, environnées de beaux édifices. Au milieu de celle qui est à gauche, est une magnifique fontaine en marbre, & quelques statues précieuses, de grandeur gigantesque. Dans celle à droite est aussi une fontaine, mais elle n'est pas comparable à l'autre, & le Neptune dont elle est embellie, fait une assez pitoyable figure. Cette

ville contient plusieurs beaux édifices, & des statues de prix, qui rappellent au voyageur que les frontieres de l'Italie ne sont pas loin.

Les habitans sont, autant que j'ai pu en juger, fort sociables, d'un caractere ouvert & gai, & ils aiment beaucoup les étrangers. En attendant que je les connoisse mieux, je vais vous donner la relation de quelques excursions que j'ai faites dans diverses parties de la Baviere, en venant ici de Munich.

La ville de Freysengen, qui est une résidence épiscopale, quoique passablement bâtie, n'est pourtant qu'un misérable petit endroit. Elle n'est composée que de moines, de filles publiques, de quelques étudians mélancoliques, & de pauvres artisans. Le château du prince est agréablement situé sur le côté d'une montagne, d'où il découvre une grande partie de la Baviere, les montagnes du Tyrol & de Saltzbourg. Les possessions de l'évêque sont éparses dans la Baviere & dans l'Autriche; ses revenus annuels peuvent monter à 30,000 florins, ou environ 72,000 livres. Il a pourtant un grand-maître de sa maison, un maître des chasses, ses conseillers, ses gardes-du-corps, sa musique, son cuisinier & son sommelier : ce sont probablement ces deux derniers qui ont le plus d'occupation.

De Freysengen je continuai ma route jusqu'à

Ratisbone, ville sombre, triste & fort large; elle est, comme vous le savez, le siege de la diéte, & contient environ vingt-deux mille habitans. Je ne sais en vérité qu'en dire, excepté que son pont sur le Danube est un pont fort massif, & qu'il a été bâti par le diable, & que le hasard me conduisit à une fort bonne auberge, à l'*agneau blanc*, dont le maître est bien le plus honnête & le plus accommodant aubergiste que j'aie jamais rencontré en Allemagne.

On s'imagineroit que le grand nombre d'envois que font les différens princes de l'Empire résident en cette ville, devroit la rendre vivante; au contraire, tout y est mort : sans le prince de Thurn & de Taxis, principal commissaire de l'empereur, & directeur-général des postes de l'Empire, on ne croiroit jamais que cette ville est le siege de la diete. Mais ce prince, dont les revenus montent à quatre cents mille florins, ou à-peu-près 960,000 liv. par an, donne des opéra, comédies, combats d'animaux, bals & feux d'artifice. C'est un homme d'un vrai mérite, & fait pour honorer son pays, par la grandeur de son ame, & sa maniere noble de penser. On peut dire qu'il fait seul les honneurs de la diéte, car tous les autres ambassadeurs sont forcés, par la modicité de leurs revenus, à vivre fort économiquement : plusieurs n'ont que des carrosses de

louage. Comme tout ce qui entre dans la ville, pour leur ufage, eft exempt de droits d'entrée, les habitans de la ville fe plaignent beaucoup de leurs domeftiques, qui, difent-ils, profitent de cette immunité pour faire un gros commerce de contrebande : on conçoit, à la vérité, que ce qu'ils peuvent perdre par ces abus, équivaut au moins aux bénéfices que la diéte, fous d'autres rapports, leur procure. Le fait eft que les ambaffadeurs des principales puiffances, qui ont de grands revenus, & qui font, ce femble, payés pour tenir un grand état, n'en tiennent aucun, & comme les autres fe reglent fur eux, on peut être plufieurs femaines à Ratisbone fans s'appercevoir que la diéte eft affemblée. Notre ambaffadeur eft un des étrangers le plus diftingué par fes connoiffances : lui & le fecrétaire d'ambaffade, M. Heriffant, fils d'un libraire de Paris, font très-verfés, & dans la politique, & dans la littérature de l'Allemagne.

La diéte eft une affemblée fort ennuyeufe, par l'efprit de parti qui y regne dans toutes les grandes occafions, & par la jaloufie réciproque des puiffances principales. Quant aux formes qu'on y obferve, elles font en elles-mêmes très-fimples. La diéte eft compofée de trois colleges, le college électoral, celui des princes & celui des états : les deux premiers font appellés les grands colleges,

quoiqu'ils n'aient aucune prééminence essentielle sur l'autre, dans la tenue ordinaire de la diéte. Tous ces colleges se rassemblent dans une salle, pour recevoir les propositions de l'empereur : de là ils se retirent dans trois chambres séparées, où on recueille les voix. Dans chaque chambre le suffrage de la majeure partie détermine la décision de cette chambre, & la majeure partie des trois colleges détermine celle de toute l'assemblée. Quand les trois colleges sont unanimes, c'est ce qu'on appelle la conclusion de la diéte : alors on met cette décision sous les yeux de l'empereur, ou de son principal commissaire, comme un jugement de la diéte. Quand un college differe de l'avis des autres, ses conclusions sont aussi transmises à l'empereur. Les résolutions convenues sont aussi-tôt exécutées, & à la conclusion de la diéte, elles prennent place au rang des statuts de l'Empire.

Le college électoral a d'abord l'avantage d'être composé d'un très-petit nombre de votans, dont les décisions sont toujours d'un plus grand poids que celles des autres ; mais ce qui leur donne encore plus de prépondérance, c'est que cinq de ses membres séculiers ont près de vingt voix dans le college des princes. Depuis la mort du dernier électeur de Baviere, le college électoral n'est composé que de huit voix : l'électeur, archevêque

de Mayence, en eſt le préſident. On n'a pas encore réglé quelle diviſion de ce college auroit la voix déciſive, en cas d'égalité; mais comme c'eſt un événement qui, tôt ou tard, doit avoir lieu, on croit qu'il ſera nommé bientôt un neuvieme électeur de la maiſon de Wirtemberg ou de Heſſe-Caſſel : le ſeul obſtacle qui s'oppoſe à cette élection, eſt la jalouſie de quelques maiſons électorales, qui craignent que l'empereur ne propoſe pour électeur un de ſes dépendans.

Le college des princes a en tout cent voix, dont trente-trois eccéſiaſtiques, ſoixante-une ſéculieres, & ſix collectives : ces dernieres conſiſtent en deux bancs de prélats & d'abbés Souabiens & Rhénois, & en quatre colleges de comtes de l'Empire, Wétéraviens, Souabiens, Weſtphaliens & Franconiens. Chaque college de comtes, & chaque banc de prélats a une voix : le banc des prélats Souabiens eſt de vingt individus, & celui des prélats Rhénois de dix-neuf. Dix membres compoſent le college des comtes Wétéraviens, vingt celui des Souabiens, ſeize celui des Franconiens, & trente-quatre celui des Weſtphaliens : pluſieurs comtes de l'Empire ne ſont pas compris dans ce nombre, parce que, quoique décorés de la dignité de comte, ils n'ont pas encore pris ſéance à la diéte. D'autres ſieges ſont vacans, parce que les terres auxquelles ils ſont attachés ſont

échues à de grandes maiſons, dont les maîtres regardent comme un privilege trop au-deſſous d'eux de voter à la diéte en qualité de comtes. Le college des princes a cela de particulier qu'une ſeule maiſon peut y avoir pluſieurs voix ; ainſi l'électeur palatin actuel a ſept voix, & ſon ſucceſſeur, le duc de Deux-Ponts, en aura huit ; le roi de Pruſſe en a cinq, & après la mort du prince actuel d'Anſpach & de Bareith, il en aura ſept ; l'électeur de Brunſwick en a cinq : cela provient de ce que la principauté, dans l'Empire, eſt attachée à la propriété & non à la perſonne ; en ſorte qu'un homme peut poſſéder pluſieurs propriétés, dont chacune ſéparément lui donne droit au titre de prince. L'Autriche & Saltzbourg préſident alternativement à ce college, aujourd'hui l'une, demain l'autre. L'archevêque de Beſançon, & le roi de Sardaigne, comme duc de Savoie, ſe diſpenſent depuis long-tems d'envoyer des miniſtres à la diéte : ainſi le college des princes n'eſt aujourd'hui compoſé que de quatre-vingt-dix-huit voix. Le college des états a cinquante & une voix : il eſt diviſé en deux, Souabiens & Rhénois ; les premiers ont trente-ſept ſieges, & les autres quatorze. L'état dans lequel ſe tient la diéte a la direction.

La cour impériale a une grande influence dans tous les trois colleges. Les trois électeurs eccléſiaſ-

tiques ont été presque de tout tems dévoués à l'empereur, qui n'épargne ni or, ni promesses, ni menaces pour diriger le choix des chanoines de Mayence, de Treves & de Cologne, lorsqu'il s'agit d'élire un nouvel archevêque : anciennement notre cour a mis en usage les mêmes moyens pour acquérir de l'influence dans l'Empire, mais aujourd'hui ce canal est fermé pour jamais, par la vigilance & l'activité de la cour de Vienne. L'empereur a la même prépondérance dans le college des princes : presque tous les princes ecclésiastiques sont véritablement ses enfans. Le chapitre de Luttoch est le seul qui, de nos jours, ait osé résister aux vues de l'empereur dans l'élection d'un souverain. Outre ces divers moyens, la cour impériale a toujours eu pour maxime d'élever à la dignité de prince les sujets de l'Empire qui possédoient le plus petit fief, attendu que cette dignité leur donnoit un siege & une voix à la diéte : c'est ainsi que les maisons de Lobkowits, de Dieteichstein, de Schwarzenberg, de Lichtenstein, d'Auersberg & de Thurn ont été introduites dans le college, en dépit des protestations de tous les anciens princes, uniquement dans la vue de fortifier l'influence de la maison d'Autriche. Les ducs d'Aremberg sont au nombre des anciens princes, mais comme la plus grande partie de leurs possessions sont dans l'enceinte des terres

héréditaires d'Autriche, ils sont presque entiérement dépendans de la cour de Vienne. Plusieurs autres anciennes maisons sont aussi attachées à l'empereur par les mêmes liens, & l'on peut compter qu'il dirige, soit immédiatement, soit par des rapports plus éloignés, au moins la moitié des voix du college des princes. Il est presque maître absolu dans celui des villes, car celles-ci, environnées de tous côtés par des princes puissans, recherchent la protection de la cour de Vienne, pour se garantir d'être totalement opprimées.

Cependant, quelle que soit l'influence de l'empereur dans les affaires de l'Allemagne, les états trouvent toujours moyen de lutter contre le torrent, & d'interrompre sa force. L'abbé de Mably a judicieusement observé, dans ses remarques sur l'histoire de France, que si l'on considere l'Empire comme un composé de divers états indépendans, qui se sont ligués pour se défendre mutuellement, on ne peut rien imaginer de plus sage que les réglemens qu'ils ont institués, ni rien de plus propre à protéger la liberté de chaque état contre l'usurpation d'un autre état, son voisin. La définition qu'on a donnée de la constitution de l'Empire : « C'est » une confusion qui se maintient par la toute- » puissance de Dieu (1) », sera toujours juste,

---

(1) *Est confusio divinitùs conservata.*

tant qu'on ne verra l'Empire que comme un état individuel & subsistant par lui-même ; mais si on veut enfin le voir tel qu'il est, c'est-à-dire, comme un assemblage de plusieurs états libres, unis ensemble par un systême politique certain, on y découvrira, non de la confusion, mais beaucoup d'ordre, de prudence & de prévoyance.

L'écluse qui sert à arrêter le torrent de la puissance impériale, est une loi qui porte que « la » pluralité des voix, dans les colleges impériaux, » ne sera point décisive, ni en matiere de reli» gion ni en fait d'objets dans lesquels les états ne » pourront pas être considérés comme un corps » individuel, ni lorsque les catholiques seront » d'un avis, & les protestans d'un autre ». Dans ces cas, les colleges se divisent, & le décret du parti le moins nombreux a la même force que celui du parti le plus fort pour le nombre. La religion seule a donné naissance à cette loi ; mais, dans ces derniers tems, le génie de la politique en a su faire un bon usage, & tous les catholiques, qui sont nécessairement sous la dépendance de la cour impériale, ont trouvé qu'il étoit utile à leurs vues qu'un plus petit nombre de protestans pût s'opposer à celles de l'empereur. Depuis que la puissance du roi de Prusse s'est élevée à un degré si étonnant de hauteur, il est à la tête du parti protestant, quoique ce soit, en

apparence, la Saxe qui en ait le gouvernement, & il proteste souvent, avec beaucoup de véhémence, contre des choses qui n'intéressent nullement la religion.

De Munich je passai à Inspruck, & de là dans le Tyrol. Je réserverai ce que j'ai à dire sur ce sujet jusqu'à ce que j'en vienne aux territoires autrichiens : d'ailleurs cette lettre est déjà bien assez longue.



LETTRE XIV.

Saltzbourg.

Ce fut avec un vif sentiment de plaisir que j'errai çà & là dans ce beau pays de Saltzbourg ; je montai plus d'une fois sur quelques-unes de ces pointes de montagnes, d'où je voyois les nuages au-dessous de moi, & tout-à-l'entour des plaines immenses, une multitude innombrable de lacs, de rivieres & de ruisseaux ; des vallées d'une profondeur effrayante ; les sommets nus d'une foule d'énormes roches de granite, & j'éprouvai toutes les sensations que donne cet atmosphere. Quelquefois je m'établis sur le haut d'une montagne, dans la hutte de quelque bergère qui habite tout l'été, elle & son troupeau, ces régions aériennes, & n'y reçoit d'autre visite que celle de son amant, qui, pour la voir, est obligé de grimper l'espace de deux ou trois milles le long des montagnes, ou celle de quelque chasseur de boucs sauvages, ou enfin celle de quelque chevalier errant comme moi. Là je passe une journée entiere & j'y vis, comme un ancien patriarche, de lait & de fromage. Je compte le troupeau qui le soir s'assemble autour de la hutte au son d'une flûte, & à l'instant où je

commence à me perſuader que ces moutons ſont à moi, je m'endors ſur quelques bottes de paille, bien plus heureux & bien plus calme que vous ſur vos lits de duvet. A mon reveil je jouis de la vue du ſoleil levant ; avec un tranſport de plaiſir que vous chercheriez en vain à vos opéras, bals & comédies, & dans tout autre lieu d'amuſement. Quelquefois je viſite un lac creuſé dans le ſein d'une haute montagne ; il charme encore plus ma vue ſi je le vois, au point du jour, couvert d'un brouillard. Avec quel plaiſir j'obſerve l'effet du ſoleil levant qui peu-à-peu le chaſſe & le diſperſe dans la vallée. Bientôt les ſommets des montagnes que dorent ſes premiers rayons, ſemblent ſortir du nuage. Un vent frais découvre enfin le lac uni & brillant comme un miroir, & le brouillard ſe gliſſe, comme un ſpectre nocturne, à travers les interſtices des montagnes, parmi quelques rochers du voiſinage. Alors je fais un petit voyage ſur le lac dans un arbre creuſé qui ſert ici de bateau, & vais dans la maiſon de quelque payſan faire un déjeûner délicieux de beurre & de miel, & je ris quand je penſe à vous qui, aſſis près de votre table à thé, dans votre docte robe-de-chambre & dans votre bonnet-de-nuit ſatyrique, avalez de l'eau chaude, & avec elle, quelque production du jour tout auſſi inſipide;

tant qu'enfin vous vous ſentez plein de vent; que vous cherchez inutilement à expulſer avec de la rhubarbe & tout l'attirail de votre pharmacie.

La portion de montagne qui regarde la ville, a la forme d'une immenſe pyramide, mais elle s'étend en arriere & ſe prolonge en un rocher qui a un mille de long; il faut ſix ou ſept heures pour en faire le tour. Un voyageur ordinaire atteindra le ſommet de la montagne en cinq heures; mais les chaſſeurs de boucs ſauvages, qui grimpent comme des chats, l'atteignent en trois. Lorſqu'on y eſt arrivé, on découvre toute la Baviere, & l'on peut compter, à l'œil nu, juſqu'à neuf lacs. La plus agréable partie de la perſpective eſt la principauté de Berchtoldsgaden, ſituée au ſud de la montagne; elle conſiſte en un eſpace de bois environné de vaſtes rochers de granite, parmi leſquels on diſtingue le Watzman à ſa forme parfaitement conique. Le mêlange du clair & du ſombre que produiſent les lacs & les bois, fait un ſuperbe effet. L'aſpect des vallées voiſines de Saltzbourg n'eſt pas moins admirable.

Cette montagne paroît être une preuve en faveur du ſyſtême adopté par M. de Buffon; c'eſt une maſſe de granite formée dans le ſol, & dont les pentes & les cavités contiennent du

ſable

ſable & des pierres calcaires, qui ſemblent avoir été portées là par les eaux. Les parties inférieures de la montagne ſont bien boiſées, & l'on y trouve quelques mines fort bonnes de marbre rouge & blanc; d'une de ces mines la vue de la ville eſt magnifique. A quelque diſtance, dans une large fente du rocher, eſt une chûte d'eau fort extraordinaire. Un torrent rapide, qui, dans le printems, lorſque la neige commence à ſe fondre, doit être encore beaucoup plus gros, ſort d'une crevaſſe dans laquelle on deſcend par un eſcalier artificiel. Lorſqu'on eſt à l'ouverture, où l'on tremble de froid, on entend, dans l'intérieur de la montagne, un bruit ſourd qui reſſemble à celui du tonnerre dans le lointain. La montagne contient probablement dans ſon ſein quelque lac dans lequel la neige & les eaux de pluie ſe précipitent de la ſurface & cauſent ce bruit. Il eſt indubitable que cet amas d'eau intérieur détruira, avec le tems, la montagne. La tradition du pays eſt que l'empereur Charles le Grand, & toute ſon armée, ſont là renfermés en attendant le jour du jugement, & que ce ſont eux qui s'amuſent à faire ce bruit épouvantable. Il y a même un certain jour de l'année où l'empereur ſort de la caverne ſur le minuit, accompagné de ſes miniſtres & de ſes généraux,

& va avec eux tous en procession à la cathédrale de Saltzbourg. Si ce n'est que vous connoissez déja toutes les merveilles qui se trouvent dans la *Sierra-Morena*, à l'embouchure de la *Quadiana*, je mettrois sous vos yeux une relation bien authentique de sorciers habitans de la montagne, & dont les barbes blanches sont devenues, avec le tems, assez longues pour faire dix ou vingt fois le tour de la table sur laquelle ils sont endormis, & d'hermites âgés de mille ans, qui ont conduit plusieurs chasseurs égarés à travers des passages souterrains, & leur ont montré des palais de fées recouverts d'or & de pierres précieuses. De la crevasse par laquelle sort l'esprit de Charles le Grand pour se promener la nuit, le torrent se précipite à grand bruit, & forme une infinité de cascades le long du canal étroit & profond qu'il semble s'être creusé lui-même dans le marbre. On voit çà & là plusieurs bassins, qu'il s'est aussi creusés dans le marbre, & auxquels tout l'art humain ne pourroit donner un plus beau poli ; ils sont, à la vérité, si délicatement faits, que les antiquaires du voisinage se sont donnés toutes les peines imaginables pour prouver que ces bassins étoient autrefois des bains. Derriere un moulin, tout au bas de la montagne, la chûte offre une vue très pittoresque ; elle n'est pas plus haute

en cet endroit, mais le torrent ſe diviſe en une infinité de filets qui, parmi des fragmens de rochers, ſe croiſent l'un l'autre & forment la caſcade la plus capricieuſe qu'on puiſſe imaginer. Un grand nombre de petits pins, crûs dans les interſtices des roches détachées de la montagne, ajoutent encore à la beauté de la perſpective. L'eau de ce torrent eſt ſi froide, qu'il eſt impoſſible d'y tenir la main l'eſpace de dix ſecondes, & cependant on peut, ſans danger, en boire tant qu'on veut, lors même qu'on tranſpire, lors même qu'on eſt en nage. Elle eſt légere & de facile digeſtion, comme l'air. Quand je me ſens affoibli, je ne connois point de meilleur cordial que cette eau.

La partie de la principauté de Saltzbourg, ſituée au nord, eſt auſſi fort montueuſe; cependant elle produit aſſez de grain pour la ſubſiſtance de ſes habitans; mais, à ſix milles environ de la ville, eſt une vallée longue & étroite, qui d'abord court l'eſpace de quelques milles au ſud, enſuite à l'oueſt, où elle eſt bornée par de vaſtes montagnes. Elle eſt arroſée par la riviere Saltza, & forme la majeure partie de la principauté; mais elle ne produit que le tiers du grain néceſſaire à ſes habitans. Le paſſage qui conduit à cette vallée, s'appelle paſſage de *Lueg* ou *Luhk*, qui, en langue vulgaire hol-

landoise, signifie *regard*, & correspond à la guerite de découverte de plusieurs villes impériales. Ce passage est un défilé étroit entre des roches de granite fort hautes, nues, suspendues, perpendiculaires, & à travers lesquelles la Saltza coule fort rapidement. Au-dessus de la riviere on a taillé dans le roc un sentier si étroit, qu'une seule voiture peut à peine y passer; il est fermé par une porte & protégé par une batterie; en sorte qu'un très-petit nombre d'hommes peut arrêter, en cet endroit, une armée entiere; les autres approches de cette vallée sont également bien gardées, & la nature l'a, ce semble, aussi bien fortifiée que le pays de Galles.

Plusieurs autres vallées plus petites, appartenant aussi à la principauté, viennent aboutir à la grande; le sol de quelques-unes est de la même nature, & les habitans ne font guère qu'y élever des bestiaux. Ils exportent une certaine quantité de beurre & de fromage, mais pas autant qu'ils le pourroient, s'ils avoient l'industrie, la frugalité & les dispositions pour le commerce, qu'ont les Suisses. Outre les bêtes à cornes, ils élevent aussi des chevaux qui sont d'une force extraordinaire; on en demande de fort loin, pour faire des chevaux de charge & de trait. Leur forme n'est point belle; ils ont la tête trop grosse & le derriere trop haut;

mais je me rappelle d'avoir vu, dans quelques villes du Rhin, un seul cheval de Saltzbourg traîner du bord de la riviere à la ville, un poids de quarante quintaux & un charriot fort pesant. Les fermiers les emploient au travail de fatigue dés l'âge de trois ans, & c'est pour cela qu'ils deviennent engourdis, & ne peuvent servir au carrosse. L'empereur les a payés la valeur de douze louis chaque pour son artillerie. Les terres que le Prince de Saltzbourg a dans la Carinthie, sont à-peu-près de même nature que celles dont nous venons de parler; mais, ce qu'il possede en Autriche, est trop peu considérable pour être mentionné. Saltzbourg tire de la Baviere la moitié du bled qui lui est nécessaire.

Le paysan de ce pays ne se contente pas, comme celui de Suisse, de manger des patates & du fromage; il lui faut toujours de la viande, qu'il mouille, quelque grasse qu'elle soit, avec de la graisse de cochon. Il lui faut, en abondance, de bon pain, de la biere & de l'eau-de-vie. Avec cette maniere de vivre, trop dispendieuse pour la situation naturelle du pays, ce peuple seroit le plus pauvre de l'Europe, si son extravagance n'étoit pas, d'un autre côté, contre-balancée par la plus prudente économie. Le paysan de Saltzbourg s'habille lui-même de la tête aux pieds. Chaque famille fait une sorte

de drap gris, fort & grossier, avec de la laine qu'ils préparent eux-mêmes. Ils font aussi leurs bas & leurs souliers; ils sont ainsi simplement, mais proprement mis. De plus, les mines du pays contribuent beaucoup à maintenir l'égalité entre les revenus & les dépenses de la contrée.

La saline de *Hallein* est, sans contredit, la plus considérable de l'Allemagne. Tout l'intérieur de cette montagne, située à environ quatre milles de Saltzbourg, est du sel crystallisé, mêlé avec beaucoup de parties terreuses. Pour l'en dégager, ils creusent dans la mine même des especes de chambres fort vastes, & les remplissent d'eau qui divise & purifie le sel, & précipite la terre. Quand l'eau est ainsi imprégnée, on la transvase dans des poëles où on la fait bouillir. Avec le tems, ces chambres se remplissent d'elles-mêmes d'un nouveau sel, & le trésor est inépuisable. Lorsqu'une de ces chambres est éclairée, c'est un des plus jolis spectacles qu'on puisse voir; figurez-vous une salle d'environ cent pieds en quarré, dont le fond & les murs sont composés de crystaux qui réfléchissent si merveilleusement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, qu'on se croiroit transporté dans quelque palais enchanté. Les bois nécessaires à l'exploitation, sont tirés des forêts qui bordent la Saltza & autres rivieres, & sont apportés à flot. Il est à craindre que le

manque de chauffage n'arrête, avec le tems, les travaux de cette mine; car les petits bois des environs sont déja visiblement éclaircis.

Le pays de Saltzbourg ne peut, d'après sa position défavorable, consommer seul tout ce trésor; il est obligé d'en abandonner une partie à ses uniques voisins, l'Autriche & la Baviere. L'Autriche a assez de sel pour son usage, & toute importation de sel étranger y est prohibée; de l'autre côté, la saline de Ratisbone en Baviere est si abondante, que non-seulement elle suffit à la consommation du pays, mais elle fournit beaucoup à l'étranger; en conséquence, les archevêques de Saltzbourg ont été obligés de faire, avec les ducs de Baviere, une convention, en vertu de laquelle ceux-ci prennent, chaque année, à un prix fort modique, une certaine quantité de sel de Hallein, dont ils fournissent la Suisse & la Souabe. Par ce moyen, le commerce de sel de Saltzbourg est absolument entre les mains des princes de Baviere, qui gagnent sur cette denrée trois fois plus que ceux de Saltzbourg. La quantité de sel que la Baviere a stipulé de prendre chaque année, monte à la valeur d'environ deux cents mille florins, ou 480,000 livr. Ce qui s'en vend dans le pays, joint à ce qu'on en porte clandestinement en Autriche, peut monter à trois cents cinquante mille florins,

ou 840,000 liv., dont les deux tiers sont à-peu-près bénéfice net.

Les mines d'or & d'argent de cette principauté font grande figure dans les cartes géographiques de l'Allemagne ; mais elles ne méritent pas qu'on en parle, si on les compare à la mine de sel. J'ai vérifié, sur les registres de la douane, les recettes de tout l'or, l'argent, le fer, le cuivre & autres mines de ce pays, depuis ces dix dernieres années, & j'ai vu que le profit net que le prince a retiré de tous ces ouvrages, est d'environ soixante-cinq mille florins, ou 156,000 liv. par an. Il les exploite toutes par lui-même. Il a perdu, depuis quelques années, environ vingt mille florins, ou 48,000 livres, à faire creuser une mine d'or dans le voisinage de Gastein ; il a voulu risquer cette somme dans l'espérance trompeuse d'être amplement récompensé de ces sacrifices, & aussi, afin que la vallée où se trouvoit cette prétendue mine, & dont les habitans n'avoient que ce travail pour subsister, ne devînt pas un désert. Le fer de ce pays est cassant & peu estimé. Le prince a aussi une manufacture de cuivre à son compte, mais la calamine nécessaire pour l'exploiter devient chaque jour plus rare dans le pays.

M. Busching dit, dans sa relation de l'Allemagne, qu'il sait, de bonne part, que le revenu

de l'archevêque monte à quatre millions de florins, ou 9,600,000 liv. Si le prince vouloit me faire son fermier-général, j'oserois à peine lui offrir douze cents mille florins, ou 2,880,000 liv. pour tout son revenu. Je suis très-persuadé que les taxes, péages, les terres de la couronne, &c. même y compris le produit des mines, ne donnent pas plus de six cents mille florins, ou 1,440,000 l.; les droits d'accise, de douanes, & autres taxes levées dans la capitale, avec les brasseries du prince, doivent donc produire encore quatre cents trente-cinq mille florins, ou 1,044,000 l., avant que je puisse songer à quelque bénéfice sur mon bail.

L'étendue du pays est, suivant l'estimation commune, de cent quarante milles d'Allemagne en quarré. Il n'y a, dans la principauté, que sept ou huit villes, dont pas une n'est comparable à un simple village de Souabe. On évalue le nombre total des habitans à deux cents cinquante mille. Il n'y a, dans tout le pays, qu'une seule manufacture; elle est à Hallein: on y fabrique des bas de coton & des bonnets de nuit; elle est très-peu considérable. Depuis qu'on a fait ici une fort belle route à Trieste, Saltzbourg fait un assez gros commerce d'épicerie & de drogue, qui se consomment dans la Baviere. Les routes, à travers ce pays de montagnes, sont en général fort pra-

ticables : quoiqu'on ſoit obligé de paſſer, de tems en tems, ſur des ponts de bois ſuſpendus par des chaînes, au-deſſus de quelque abîme, les voitures les plus peſantes n'y ont rien à craindre, ſi ce n'eſt peut-être d'être renverſées par un violent coup de vent, ou d'être enſevelies ſous une chute de neiges, dans le printems. En allant aux bains de Gaſtein, un des cantons les plus ſauvages de ce pays, j'ai vu exécuté tout ce que l'homme peut inventer pour rendre les plus effrayans précipices, & les rochers les plus eſcarpés, faciles à paſſer. Je vis auſſi, dans cette excurſion, une autre chûte d'eau très-remarquable : un torrent aſſez gros ſe précipite des nuages, à ce qu'il ſemble, ſur un rocher élevé de plus de cent pieds au-deſſus du chemin, & de là ſes eaux ſe réuniſſent & forment, en tombant, une arcade ſous laquelle on peut paſſer ſans être mouillé. On ne peut bien voir cette arcade étant en face, parce que le rocher oppoſé eſt trop eſcarpé ; mais vue de côté, à quelque diſtance, elle fait un fort bel effet.



LETTRE XV.

Saltzbourg.

Je suis amant constant des montagnes & des paysages, mais je ne suis pas de ces gens dont la sensibilité ne peut être excitée que par des scenes monstrueuses, qui n'aiment que les émotions fortes, à qui il faut, pour les émouvoir, des roches nues & arides, ou des plaines de glace & de neige, parce que l'usage immodéré des plaisirs les rend insensibles aux jouissances plus douces & plus simples. La plaine la plus uniforme est assez variée à mes yeux, pour maintenir dans mon cœur ce degré de chaleur nécessaire pour jouir pleinement de la nature. J'embrasse l'arbre qui, après une longue course à travers une plaine stérile, m'offre son ombrage rafraîchissant; la mousse, sur un champ couvert de bruyere, m'attire par je ne sais quel charme, & le petit ruisseau qui coule à travers une petite prairie, m'intéresse autant & plus qu'une bruyante cascade. Cependant je suis assez impartial pour donner aux vues des montagnes la préférence sur celles des plaines: le pouls de la nature, s'il est permis de s'exprimer ainsi, y bat

plus fort que par-tout ailleurs ; tout y montre plus de vie & d'énergie, tout y annonce, avec plus de pompe & de richeſſe, la toute-puiſſance du créateur. Le fleuve, qui erre lentement dans les plaines, court impétueuſement dans les montagnes, & devient encore plus rapide en courant; le mouvement des nuages, les révolutions des ſaiſons, le bruit du tonnerre, tout y eſt plus marqué & plus animé : les vallées, dans la belle ſaiſon de l'année, ſont couvertes de fleurs plus belles & plus parfumées que celles des plaines, dont le ſol eſt moins propre à conſerver l'humidité radicale qui leur eſt néceſſaire, & où leurs exhalaiſons ſe perdent dans un plus grand eſpace d'air.

La nature eſt ici plus variée & infiniment plus pittoreſque. Les habitans des plaines ne peuvent ſe former une idée de ſes différentes nuances qu'à l'aide des contraſtes ; ici, chacun de ſes traits eſt plus prononcé & plus frappant ; ici, l'on trouve non-ſeulement toutes les ſaiſons, mais auſſi tous les climats les plus différens. Tant que dure l'été, l'Afrique brûlante eſt au fond de la vallée ; vers le milieu de la montagne, vous trouvez la douce température du printems ; le ſommet vous donne le climat glacé de la Sibérie : & quelle variété dans les formes de ces maſſes enchaînées & giganteſques !

L'homme reſſemble à ſon ſol natal, à moins que l'éducation ou la ſociété ne l'aient changé. Le payſan de cette contrée porte viſiblement le cachet de la nature; ſes mouvemens ſont prompts comme le torrent de ſes vallées; il eſt vif, impétueux dans ſes paſſions, comme l'atmoſphere des montagnes; il vit avec force, comme le chêne qui l'ombrage; il eſt ferme & franc, comme le rocher qui porte ſa hutte. La vie & la variété des ſcenes que la nature offre à ſes yeux, lui donnent plus d'idées, ſa tête eſt plus riche & ſon cœur plus chaud, que s'il réſidoit dans une plaine uniforme, & qu'il s'abandonnât à la nature comme il s'y abandonne ici. Son éloignement des grandes villes, & la poſition éparſe de ſes huttes, font qu'il eſt rarement diſtrait, conſervent ſes mœurs pures, le diſpoſent à la réflexion, & le rendent plus attentif à ſon objet; il a dans ſon faire, dans ſon maintien, dans ſes geſtes & ſon langage, beaucoup de ſupériorité ſur le payſan bavarois. Je regrette journellement de n'entendre pas aſſez leur dialecte pour pouvoir communiquer, comme je le voudrois, avec ces montagnards; leur cordialité inexprimable, les preuves fréquentes qu'ils vous donnent de bonne volonté & d'affection, la bonne humeur & la gaîté naturelle qu'on lit dans leurs regards, les font aimer à la premiere vue de tout ami de

l'humanité. Plusieurs portent toujours de longues barbes, & ceux qui habitent les cantons les plus éloignés tutoyent tout le monde, même leurs princes. Les maux de gorge y sont communs, moins cependant que quelques voyageurs ne l'ont prétendu. En général c'est une fort belle race d'hommes.

La diminution causée dans la population & dans la culture de ces terres, par l'émigration des protestans, il y a environ cinquante ans, n'est pas encore réparée. Dans ce chef-d'œuvre de mauvaise politique, la foiblesse d'un prince, & la fraude intéressée d'un ministre, ont paru dans tout leur jour. J'ai lu, à ma grande édification, les papiers qui contiennent les détails de ce merveilleux événement. Ceux qui attribuent la cause de cette commotion extraordinaire à des principes de religion, propagés dans ces montagnes au tems de la réforme, sont grandement dans l'erreur. Il résulte, des écrits que j'ai sous les yeux, que fort peu de gens avoient une idée distincte des confessions de foi d'Augsbourg ou helvétiennes. Il est possible que ces confessions aient contribué en quelque chose à la révolution, mais la plupart de ces nouveaux protestans ne l'étoient devenus que par les réflexions & les discussions qu'ils avoient faites entre eux, & dont les sujets étoient des maximes tirées des sermons

& livres de religion catholiques. Si la liberté entiere de religion eût été établie dans le pays, ils auroient certainement fondé une secte toute nouvelle, qui n'auroit eu que fort peu de ressemblance avec le calvinisme ou avec le luthéranisme. La plupart de ceux qui furent entendus en justice, lorsqu'on leur demanda s'ils vouloient s'avouer luthériens ou calvinistes, répondirent, « ni l'un » ni l'autre : nous croyons, mais ce n'est pas ce » que croient nos compatriotes, & nous nous en » tenons simplement aux écritures ». Plusieurs circonstances, auxquelles les réformés du seizieme siecle n'eurent aucune part, occasionnerent une sorte de rebellion dans les esprits de ces hommes : les paysans & les manœuvres devinrent prédicateurs dans leurs maisons ou sous quelques arbres, dans des endroits retirés. Enfin, nous devons faire à ces gens l'honneur de dire qu'ils s'endoctrinerent eux-mêmes, sans le secours de personne : alors ils furent obligés de réclamer des protections étrangeres contre l'oppression de leurs maîtres, & ils entrerent en traité avec le roi de Prusse, déclarant qu'ils étoient membres d'une secte privilégiée dans l'Empire, par le traité de Westphalie, & qu'ils n'en agissoient ainsi que pour se garantir d'être totalement opprimés.

L'archevêque de ce tems étoit un bon homme, qui aimoit véritablement ses sujets, & qui fai-

ſoit tout ce qu'il étoit capable de faire pour les conduire droit dans le chemin étroit du bonheur. Il envoya dans les montagnes des capucins & des miſſionnaires, dont les capuchons & les barbes n'opérerent rien ſur des hommes dont les eſprits venoient de s'éveiller. Il pria ſans ceſſe pour la converſion de ſon troupeau égaré, & n'épargna ni l'or ni les promeſſes pour le ramener dans la route du ciel. La perte de tant de pauvres ames le touchoit beaucoup plus que la perte de tant de bras pour l'agriculture, beaucoup plus que la diminution inévitable de ſes revenus.

Son chancelier vit les choſes ſous un jour fort différent : il avoit uniquement calculé le profit qui pouvoit réſulter pour lui de l'émigration de tant de milliers d'habitans, & de la confiſcation de leurs terres. Il profita de cette occaſion, dont les apparences étoient plauſibles, & de la foibleſſe du prince, pour remplir ſa propre bourſe; il lui expoſa le danger qu'alloient courir ceux de ſes ſujets qui marchoient dans la bonne voie, ſi on permettoit que des hérétiques réſidaſſent parmi eux. Il ſut auſſi tourner, à l'avantage de ſes deſſeins, la réponſe faite par un proſélyte de la nouvelle doctrine à un voiſin qui l'avoit provoqué : « Attendez ſeulement, lui dit-il, que » le roi de Pruſſe nous ait envoyé ſix mille » hommes,

» hommes, nous vous couperons la tête à tous ; » c'eſt une autre ſorte de monarque que l'ar- » chevêque ; il eſt déja en marche, & vient à » nous. » Le très-patriotique chancelier découvrit un crime de haute trahiſon dans ce diſcours qui n'étoit que l'expreſſion d'une colere momentanée. D'un ſeul mot, il chaſſa des états de Saltzbourg environ vingt mille hommes, gagna environ cinquante mille florins de revenu annuel, & l'archevêque en perdit cent mille. Le roi de Pruſſe y envoya deux commiſſaires avec ordre de protéger tous ceux qui voudroient ſe réfugier dans ſes territoires, &, de ſon côté, enleva du pays une grande partie de l'or provenant de la vente des maiſons, meubles & immeubles, & biens-fonds appartenans aux réfugiés.

Il y a toujours, parmi toutes ces montagnes, pluſieurs partiſans de la nouvelle doctrine. J'ai fait connoiſſance avec l'un d'eux, homme vraiment extraordinaire, & que je vais vous faire connoître. Nous eumes occaſion, il y a quelques jours, un compagnon de voyage & moi, de rendre viſite au gouverneur, ou, comme on l'appelle ici, au *Conſtable* de Werfen, homme fort poli & penſant juſte ; car, dans les parties les plus reculées des montagnes, les connoiſſances de ceux qui les habitent m'ont ſouvent

étonné. Chaque pas de cette excursion m'a procuré un nouveau plaisir.

Depuis le passage de Lueg, où commence la grande vallée, la route court, l'espace de deux milles, à travers le Werfen, le long d'un défilé étroit, entre des rochers dépouillés, qui forment, de chaque côté, des murailles aussi hautes, en apparence, que le firmament. Les blocs de bois épars au pied de cette chaîne de montagnes, les détours nombreux & variés de la *Saltza*, la coupe extraordinaire & la couleur des rochers, les marques de l'excavation insensible de la riviere qui, en certains endroits, a creusé son lit à plusieurs brasses de profondeur, la position des habitations clairsemées, l'ensemble frappant de tous ces objets, donnent à ce paysage presque solitaire assez de charme pour fixer l'attention du voyageur. Le château de Werfen est situé près de l'endroit qui porte ce nom, & où la vallée commence à s'élargir considérablement, sur un rocher détaché, d'une forme conique, & qui s'éleve au milieu du défilé. Ce rocher laisse à peine assez de place pour la route d'un côté, & pour la riviere de l'autre. La façade du château donne sur la partie la plus large de la vallée, couverte de monticules bien cultivés, ou bien boisés, & par derriere on voit le passage étroit & profond par où

le voyageur est venu ; & dont les pointes de rochers brillent au soleil ; tandis qu'une obscurité perpétuelle regne dans le fond. Ce château renferme plusieurs prisonniers qu'on force quelquefois à travailler avec leurs chaînes. Je fus particulierement frappé de la physionomie & du maintien d'un de ces hommes, dont j'avois déja ouï parler ; sa figure est celle d'un bel homme, âgé d'un peu plus de soixante ans ; & son teint est encore rubicond ; sa barbe longue & forte ; & ses beaux cheveux blonds sont entremêlés de quelques poils blancs ; sa démarche est libre & aisée, & il se tient droit comme un jeune homme ; son front & toute la forme de son visage sont d'une beauté réguliere, & son œil bleu, bien fendu, expressif, doit fixer sur lui l'attention de ceux même qui sont le moins accoutumés à observer les hommes ; une sérénité d'ame inexprimable, & la fierté inséparable d'un grand caractere, se peignent dans tous ses traits. Je le priai de nous raconter lui-même son histoire que je vais vous rapporter dans ses propres termes, autant que je pourrai m'en souvenir.

« Voilà, dit-il, vingt-quatre ans que je suis » ici prisonnier ; je me rappelle encore de l'émi- » gration de plusieurs milliers de mes compa- » triotes, à laquelle, quoique fort jeune, je

» pris beaucoup d'intérêt. En grandissant, la
» mémoire de cet événement fit sur moi la plus
» forte impression. La joie avec laquelle mes
» voisins, dont on vouloit contraindre la con-
» science, quitterent leur pays natal pour être
» libres dans leur croyance, eut à mes yeux je
» ne sais quoi de grand, & j'en fus profondé-
» ment frappé. Les remontrances de mes amis
» & de mes connoissances, dont les opinions
» étoient opposées à celles des capucins, trou-
» verent aisément accès à mon esprit. J'ouvris
» les écritures; je comparai la doctrine que
» j'y trouvai avec celle des papes, & je me
» formai à moi-même une religion dont je ne
» cherchai pas à cacher mystérieusement les
» principes, parce que je les croyois vrais.
» Comme les capucins missionnaires, qui er-
» roient çà & là dans la contrée, avoient par-
» tout des espions, ils eurent bientôt le vent de
» quelques assertions qui m'étoient échappées
» dans la chaleur de la dispute; ils me pour-
» suivirent & me persécuterent sans relâche;
» rien ne put me sauver de leurs atteintes:
» ils vinrent enfin jusque dans ma maison, &
» voulurent m'obliger à leur faire ma profession
» de foi; je répondis conformément à ma con-
» viction, & leur exposai mes doutes. Je perdis
» ma peine; ils éluderent constamment le point

» en queſtion. Inutilement je voulus les inter-
» roger ſur les matieres de foi ; ils ne vouloient
» qu'une croyance implicite, & ils s'obſtinerent
» à exiger ma profeſſion de foi. Je leur dis
» qu'il m'étoit abſolument impoſſible de croire
» ce qui étoit contraire à la conviction de mon
» eſprit, tout fut inutile.

» Quand je vis qu'ils ne pouvoient me
» convaincre, & qu'ils n'avoient aucun égard
» à ma conviction intime, je leur dis de me
» laiſſer en repos, m'engageant, ſur mon hon-
» neur & ſur ma vie, à ne jamais révéler
» un mot de mes opinions, & à ne jamais
» chercher à faire des proſélytes. Ce fut en
» vain ; chaque jour ils entroient bruſquement
» dans ma maiſon, & me preſſoient de leur
» faire ma profeſſion de foi, ſelon ma con-
» ſcience. J'ai fait, Monſieur, tout ce qu'il m'a
» été poſſible de faire pour obtenir la paix ;
» je n'ai pu y réuſſir. Un jour que je rentrois
» chez moi, fatigué de mon travail, & que je
» me préparois à prendre un peu de nourri-
» ture, les capucins entrerent encore en tumulte
» dans ma maiſon ; j'avois, depuis quelque
» tems, pris le parti de ne leur pas dire un
» ſeul mot, excepté bon jour ou bon ſoir ;
» comme ils recommencerent leurs clameurs or-
» dinaires, je les écoutai long-tems avec ſang-

» froid, & plus ils me maudiſſoient, plus je
» mangeois de bon appétit. Cependant, comme
» ils ne paroiſſoient pas diſpoſés à finir, je me
» retirai dans un coin derriere le four, pour
» leur laiſſer la liberté de dire des injures auſſi
» long-tems qu'il leur plairoit; mais ils ne me
» laiſſerent pas tranquille, même en cet endroit.
» A la fin impatienté, je me jettai ſur mon lit;
» alors l'un d'eux s'approcha de moi, en me
» criant aux oreilles; je lui tournai le dos, mais
» auſſi-tôt un autre vint, de l'autre côté, me
» rompre la tête en criant encore plus fort que
» ſon compagnon; à la fin je devins enragé de
» colere & leur dis que j'étois maître chez moi.
» Comme ils continuoient à ſe conduire de pis
» en pis, je ſautai à bas de mon lit, je ſaiſis
» la premiere choſe qui me tomba ſous la main,
» je crois que c'étoit un balai, & les chaſſai
» de ma maiſon à coups de balai. C'eſt alors
» que je fus traité, non-ſeulement comme un
» hérétique endurci, mais comme un blaſphé-
» mateur qui avoit oſé porter ſes mains ſacri-
» leges ſur de ſaints prêtres. Ils me firent pri-
» ſonnier, & me conduiſirent ici enchaîné.
» D'abord j'ai eu terriblement à ſouffrir: je
» leur répétai cent fois que, s'ils vouloient ſe
» donner la peine de me convaincre, je me
» confeſſerois de tout mon cœur & de toute

» mon ame. Ils voulurent me forcer à me con-
» fesser en pleine église, à révéler mes opi-
» nions sur la religion, &c. je leur dis que je
» ne publierois autre chose de ma religion,
» sinon que je ne croyois pas ce qu'ils croyoient.
» Ils ne voulurent donc, ou ne purent me con-
» vaincre, & j'attendis alors avec impatience
» l'instant d'aller à l'église ; mais ils me dirent
» qu'on ne me le permettroit pas, à moins
» que ce ne fût dans l'intention de changer de
» croyance & de confesser mes erreurs. Les im-
» portunités sans fin des capucins, pour obtenir
» de moi une confession de foi, devinrent la
» plus insupportable de toutes mes inquiétudes;
» toutes mes sollicitations & mes remontrances
» sur la futilité d'une confession verbale, si le
» cœur n'étoit de la partie, furent inutiles. Enfin
» je pris la résolution de faire le muet, & de
» ne plus répondre un seul mot, résolution dans
» laquelle j'ai fermement persisté pendant dix-
» huit ans. Depuis quelques années, ils ont com-
» mencé à me traiter avec un peu moins de
» sévérité, & j'ai retrouvé l'usage de la parole. »

Le gouverneur nous confirma que cet homme extraordinaire n'avoit pas proféré une syllabe pendant dix-huit ans entiers, & que, dans cet espace de tems, personne n'avoit vu une seule fois son front couvert d'un nuage, ni, sur son

visage, un seul symptôme de mauvaise humeur. Tout ce qu'on lui ordonnoit de faire, en ce qui n'avoit pas rapport à la religion, il le faisoit d'un air calme & toujours joyeux. Tout ce qu'on avoit remarqué dans sa physionomie, étoit un coup d'œil de dédain presqu'imperceptible sur les gens qui l'environnoient. Si l'on considere que la clarté de son intellect, la franchise de son caractere & sa bonne humeur devoient le porter naturellement à rechercher la société, & à communiquer avec les hommes, sa constance à garder le silence doit paroître encore plus étonnante. Informé de la bonne conduite de cet homme pendant sa captivité, le prince, qui est partisan zélé de la tolérance, lui a fait ôter ses chaînes, &, à la requête du gouverneur, a fait une addition considérable à sa retribution journaliere. Il a tellement gagné la confiance du gouverneur, qu'on l'a fait comme surintendant des autres prisonniers ses camarades. On l'a souvent envoyé, sans liens ni chaînes, travailler avec les autres, dans des endroits d'où il auroit pu fort aisément s'évader, mais son caractere est un garant plus sûr de sa personne que les plus fortes chaînes. Il s'est tellement gagné, sans s'en appercevoir lui-même, le respect des autres prisonniers, qu'avec un seul mot il les contient mieux dans le devoir,

que le geolier avec son bâton. Quoique né & élevé dans une chaumiere, la nature lui a donné une supériorité marquée sur le reste des hommes. Dans ses heures de loisir, il enseigne actuellement à lire & écrire à un jeune incendiaire qui est en prison & dans les fers, depuis quelques années, pour avoir mis le feu à dessein à la maison de son pere, & l'on remarque que jamais, dans ses leçons, il n'a cherché à inculquer dans l'esprit de son éleve aucune de ses opinions relatives à la religion. Il les tient actuellement si secretes, que j'employai en vain les instances les plus propres à lui inspirer la confiance, les prieres, les sollicitations pour l'engager à me communiquer quelque partie de ses idées; il demeura impénétrable. « Je ne » crois point ce que les capucins croient, & je » n'ai besoin que d'une bible, que je n'ai point, » pour vivre content »; ce fut tout ce qu'il me répondit. On permit, il y a quelques années, à sa femme de le voir; il la reçut sans montrer le moindre desir de se retrouver seul avec elle: il lui fit quelques exhortations très-pathétiques & très-sages, & la renvoya. On hésite encore à lui accorder une bible après laquelle son ame aspire si ardemment, de crainte que cette lecture ne pût enflammer encore son enthousiasme. Toutes les personnes de considération, hommes

& femmes de Saltzbourg, avec qui j'ai parlé de cet homme & qui le connoissoient, avoient le plus grand respect pour lui ; mais tous, d'une voix unanime, en admirant sa fermeté, blâmoient sa politique, & observoient que ce qu'on demandoit de lui, étoit trop peu important pour le porter à se faire ainsi martyr de sa persuasion.

Les paysans de ce canton sont vifs & gais. Les jeunes filles de ce recoin isolé de notre continent sont fraîches comme la rose, & vives comme les chevreuils ; elles entendent pourtant l'art de la coquetterie tout aussi bien que nos Parisiennes ; seulement les armes qu'elles emploient pour la conquête sont plus naturelles. Elles savent tirer tout le parti possible de leur parure ; si elles sont disposées à rendre un amant heureux, elles ne sont retenues, ni par la honte de mettre au monde un enfant illégitime, ni par la crainte d'être obligées de le nourrir & de l'élever ; l'usage les met au-dessus de cette honte, & la facilité qu'elles trouvent à élever un enfant leur fait oublier la crainte. La punition qu'elles encourent par un faux pas de cette nature, ne mérite pas même qu'on en parle. Les meurtres d'enfans sont ici extrêmement rares ; toutes cedent, sans contrainte & sans réserve, aux impulsions de la nature. Les jeunes filles embrassent celui qu'elles aiment &

leur présentent la main, en pleine église, le dimanche. Quant aux visites nocturnes, c'est autre chose, & l'amant a plus de difficultés à surmonter; car, quelque tems qu'il fasse, la porte ou la fenêtre ne lui est ouverte qu'après qu'il a fait entendre un certain mot du guet, & ce mot est assez long, car il est ordinairement composé d'un grand nombre de rimes, dans lesquelles il est obligé d'exprimer son amour & son martyre. Cette coutume est fort ancienne, & dans plusieurs des parties les plus reculées des montagnes, elle est sacrée & inviolable. L'union la plus intime & celle qui date de plus loin, ne peut en dispenser. Un jeune paysan abandonne rarement sa maîtresse, sur-tout quand, après en avoir eu deux ou trois enfans, il peut l'épouser.

Les habitans de ces montagnes sont si contens de leur état, qu'ils regardent leur pays comme une espece de paradis. Les habitans de la vallée de Dinter, qui n'est qu'un trou effroyable, entre des rochers pelés, que traverse la riviere Dinter, disent communément : « Si quelqu'un » tombe du ciel, il doit tomber dans la vallée » de Dinter; » ce qui veut dire que cette vallée est un second ciel. J'ai été long-tems avant de pouvoir deviner ce qui pouvoit entretenir, dans l'esprit de ces paysans, une si haute opinion

de ce séjour misérable, où souvent il neige si fort pendant des semaines entieres, qu'on ne peut ni en sortir ni y entrer, & qui contraste, d'une maniere si frappante, avec plusieurs cantons fort agréables de son voisinage. J'ai cru d'abord que leur proverbe n'étoit qu'une ironie; mais on m'a, dans la suite, appris qu'il étoit fort sérieux, & que la liberté illimitée dont jouissent les habitans de cet étrange paradis, avoit donné naissance à cette hyperbole. Ils sont tous bergers, mineurs ou fondeurs de fer, & tous absolument exempts de taxes; grace à leur éloignement, le gouvernement semble les oublier. En général, les taxes sont ici fort modérées, & l'affranchissement des extorsions qui font gémir tout le reste de l'Allemagne, contribue beaucoup, sans doute, à la bonne humeur des habitans de ces cantons. Les biens ont été taxés, vers le commencement de ce siecle, en proportion de leur valeur; mais, depuis ce tems, les choses ont bien changé de prix. Les tentatives que le souverain actuel a faites, pour établir une taxe plus proportionnée, ont occasionné quelques murmures. Cependant, comme son revenu est en proportion beaucoup plus petit que celui des autres princes allemands, & qu'il n'a rien fait qui ne fût approuvé & même autorisé par les états du pays, de maniere à ne laisser

aucune crainte aux habitans d'une taxe encore plus forte pour l'avenir, il eſt en cela moins blâmable. Mais, ce qui a indiſpoſé le peuple contre lui, c'eſt ſa paſſion pour la chaſſe, qui a occaſionné quelques actes d'oppreſſion, dont le blâme, après tout, doit plutôt retomber ſur ſes *ſerviteurs* & ſur ſes miniſtres que ſur lui. Dans pluſieurs cantons, il eſt fait défenſe aux fermiers de mener leurs troupeaux dans certains pâturages qui bordent les bois, & qui ſont réſervés pour la nourriture du gibier. Ces prohibitions doivent paroître fort dures à des gens qui, comme je l'ai dit, ne portent que des habits de drap fait de la laine de leurs moutons, & qu'ils fabriquent eux-mêmes. Elles produiſent encore un effet fâcheux : ces payſans ſont ennemis nés de toute eſpece d'innovation ; ils ont, plus d'une fois, déclaré hautement qu'ils vouloient ſe mettre ſur le même pied que les Suiſſes ; cependant, lorſque leurs princes meurent de vieilleſſe, ils montrent un vif regret de ſa perte. Oh! quand les princes ſauront-ils attacher une juſte valeur à l'affection de leurs ſujets?

Pluſieurs payſans de ce pays portent encore de longues barbes, & vont la tête nue & la poitrine découverte, dans toutes les ſaiſons de l'année. Comme ils ont des chevelures fort épaiſſes, & le viſage hâlé, ils ont de loin un aſpect for-

midable, mais de près leur regard amical, & leur air loyal, vous rassure & vous dispose en leur faveur. Ils sont vigoureux & forts, & je ne doute pas qu'ils ne défendissent vigoureusement leur pays ; mais, hors cela, ils sont généralement assez mauvais soldats, de l'aveu même des meilleurs officiers. Comme tous les habitans des montagnes, ils supportent mal un autre climat, & sur-tout le changement du régime auquel ils sont accoutumés depuis leur jeunesse. Heureusement que leur souverain a peu d'occasions de faire la guerre, & que d'autres puissances suffisent, sans lui, à tenir la balance de l'Europe. En général, ils sont beaucoup plus honnêtes que les Suisses & moins avides de gain ; car ceux-ci, quoiqu'ils ne paient eux-mêmes les taxes qu'en rechignant, ne manquent jamais d'en imposer de fort onéreuses sur les étrangers ; des paysans de cette contrée m'ont maintes fois indiqué mon chemin, & m'ont rendu d'autres petits services, sans vouloir recevoir de moi la petite récompense pécuniaire que je leur offrois. Adieu.

LETTRE XVI.

Saltzbourg.

Dans le voyage de M. Pilati, je me rappelle d'avoir lu une anecdote dont l'intention étoit de peindre l'esprit intolérant des habitans de Saltzbourg. Il est vrai que toute personne, sans exception, est obligée de s'agenouiller au milieu de la rue, lorsque le saint-sacrement passe, cérémonie que la brutalité particuliere des sacristains de Saltzbourg rend très-pénible. J'ai aussi entendu quelques jeunes filles s'écrier, d'un ton fort sérieux, en parlant de quelques-uns de mes amis qui ont résidé ici quelques jours avec moi : « Quelle » pitié que ces jeunes gens soient protestans » ! Cependant je ne vois pas d'ailleurs ce qu'un protestant peut ici avoir à craindre : il peut aisément éviter, s'il le veut, de s'agenouiller dans la rue, d'autant que la sonnette s'entend de fort loin. On trouve, à Saltzbourg, des sociétés de tout état, dans lesquelles tout étranger est admis, quelle que soit sa religion. Avec de l'argent, & quelques douces paroles, on se procure à manger, dans les auberges, les jours de jeûne ; & le peuple, qui imite toujours, sur-tout dans

cette ville, les mœurs de ses supérieurs, a beaucoup perdu de cet esprit intolérant & farouche qu'il avoit contracté sous un prince superstitieux.

On trouve ici fort bonne compagnie parmi la noblesse, & sur-tout parmi les chanoines, dont plusieurs sont distingués par leurs connoissances. Le métropolitain actuel, frere d'un homme bien connu, le comte *Firmian*, gouverneur de Milan, est familier avec les meilleurs écrivains italiens, françois, allemands & anglois. Il a, dans sa belle bibliotheque, une collection presque complette des meilleurs auteurs anglois. C'est un homme fort aimable, & qui fait le meilleur usage de ses revenus, qui montent à 20,000 guilders, ou environ 48,000 livres par an. Le grand-maître, autre frere du gouverneur, est grand amateur de peinture, & connoît cet art. Sa collection de portraits des artistes célebres, dont la plupart sont peints par lui-même, n'est guere inférieure à celle de Florence. Cet homme a reçu, il y a quelques années, l'un des coups les plus affligeans qui puissent frapper le cœur d'un pere, & ce souvenir a affoibli les facultés de son ame & répandu un nuage sur la bonté inexprimable & presque enfantine qui brille dans sa physionomie. Il avoit un fils aîné, jeune homme fort aimable, l'espérance de sa famille, qui étoit déja doyen de

de Paffaw, & dans la paffe d'être bientôt évêque, peut-être même archevêque de Saltzbourg; le pere lui fit un jour une vifite, & l'emmena avec lui à la chaffe. Comme ils étoient féparés l'un de l'autre par une haie, le pere, qui ne le voyoit pas, fit feu, & le coup porta droit dans le cœur du fils. Auffi-tôt qu'il s'apperçut de fon malheur, il s'élança, comme un fou, à travers la haie, s'arrachant les cheveux & fe jettant à corps perdu dans la neige : on fut obligé de l'arracher de la place où fon malheureux fils venoit d'expirer.

Le comte Woltfegg, un autre chanoine, a fait un voyage en France, dans la feule vue de fe mettre au fait de nos manufactures : il eft bien connu de nos meilleurs artiftes. Sa paffion particuliere eft la botanique, dans laquelle il excelle. Le premier gentilhomme de la chambre, le comte de Kuenbourg, eft un homme d'efprit, fort fenfé, fort fociable : fa bibliotheque, qu'il n'a pas compofée d'après la lifte des livres prohibés, contient tous nos meilleurs auteurs. L'evêque de Chienfee, le comte de Tieb, & plufieurs autres de la haute nobleffe, font des hommes vraiment refpectables, & par leurs connoiffances, & par leurs vertus. La haute nobleffe eft particulierement compofée de familles autrichiennes, que leur affabilité, leur connoiffance du monde, diftinguent des lourds & vaniteux barons bavarois

& souabes. Mais la petite noblesse, l'essaim bourdonnant des petits gentillâtres de cour, sont attaqués de la manie ridicule des titres & d'un orgueil encore plus ridicule. On est obligé de rendre ici visite à cent *gnadige-herr* (1), qui vivent avec trois ou quatre cents florins par an, qu'ils reçoivent de la cour. C'est faire, à tous ces messieurs, une offense mortelle que de les nommer simplement *monsieur*, ou leurs femmes simplement *madame*. Celui qui veut vivre ici, dans cette société, doit s'accoutumer à mettre un *gnadige-herr* après chaque mot, s'il ne veut pas passer pour un homme mal élevé. Telle est pourtant l'extrême pauvreté de ces *gnadige-herr* que plusieurs acceptent des places d'intendans ou de sœurs converses dans des hôpitaux. Ils se plaignent tous que la cour ne leur donne pas assez pour soutenir dignement leur rang; mais je n'ai jamais pu deviner quel étoit ce rang. La plupart n'ont ni biens-fonds ni argent, mais ils se croiroient dégradés de permettre que leurs enfans prissent une teinture du commerce ou des affaires: la cour est donc forcée de leur assigner autant de petits appointemens qu'elle peut en fournir, pour empêcher qu'ils ne meurent de faim. Les deux

(1) Titre de noblesse allemand, qui signifie *votre grace*, ou *gracieux monsieur*.

tiers, au moins, sont superflus pour le service de la cour. Leur rang n'est donc fondé que sur les bienfaits de la cour, qui veut bien nourrir tant de *serviteurs* inutiles, & sur leur impudente confiance en la facile libéralité du souverain. Cependant, si vous leur donnez les titres qu'ils demandent, ils sont du reste les meilleures gens du monde. Plusieurs d'entre eux s'amusent à la littérature françoise & allemande, sur-tout à celle qui a rapport au théatre. Ils ont, eux, la manie du théatre comme à Munich : ils attendent, avec autant d'impatience, l'arrivée d'une troupe ambulante que les habitans de la Sibérie attendent le retour du printems. Un machiniste françois, au service du prince, leur a bâti un petit théatre : il est orné de colonnes, qui ne supportent autre chose qu'une planche noire, aux armes du prince, placée au-devant de la toile. Au reste, on trouve généralement plus de connoissances ici qu'à Munich. Quoique le souverain soit ecclésiastique, il y a aussi, à proportion, moins de couvens qu'en Bavière ; & les ecclésiastiques sont avantageusement distingués des autres, par leurs bonnes moeurs, leur humilité & les autres vertus de leur état. Le gouvernement est aussi mieux entendu ici qu'à Munich. On ne peut trop louer l'entendement du prince actuel : quant à son cœur, je n'en puis rien dire ; il sait qu'il n'est pas

aimé des Saltzbourgeois, &, pour cette raiſon, il les néglige & vit ſéqueſtré. Je crois qu'on a fait de lui des plaintes trop violentes : on l'a accuſé d'envoyer chaque année plus de 300,000 florins à ſa famille; & une partie des états de la ville, c'eſt-à-dire, preſque tous les membres du chapitre de la cathédrale, lui ont intenté des procès pardevant la cour impériale de Vienne. Ce dont ils l'accuſent, c'eſt d'enlever tout l'argent du tréſor, & de n'y laiſſer que du papier nullement négociable. J'ignore juſqu'à quel point cette accuſation peut être fondée, mais il eſt certain qu'il a montré, dans ſa défenſe, un grand fonds d'eſprit & de pénétration. Pluſieurs des chanoines actuels furent ſes ennemis dès ſon avénement à l'archevêché, auquel chacun d'eux viſoit pour ſoi-même, & auquel il fut nommé par la cour de Vienne. Mais, en ſuppoſant qu'il ſouſtraiſe de la contrée une partie du revenu, il faut avouer qu'il ſait diſpoſer avantageuſement de l'autre : il a fondé pluſieurs établiſſemens d'éducation. Il ne ſe montre nullement partial pour l'ordre auquel il appartient; il a enlevé, d'un ſeul coup, aux moines auguſtins, une ſomme de 100,000 florins, dont il a mis une moitié dans ſes coffres, & diſtribué l'autre au public. Il eſt en tout fort économe, même dans ſa paſſion pour la chaſſe, la ſeule paſſion qu'on lui connoiſſe. Un

bataillon de très-beaux soldats, disciplinés à la maniere autrichienne, & dont les officiers lui sont attachés, protegent sa personne contre tout accident.

Tout ici respire le plaisir & la joie : on y mange, on y boit, on rit, on danse, on chante & l'on y joue du matin au soir ; je n'ai point encore vu d'endroit où l'on trouve tant de différens plaisirs pour si peu d'argent. On y traite des sujets religieux ou politiques avec une liberté qui fait honneur à tous les esprits de cette contrée. Cette liberté s'étend aux livres : on peut se procurer, presque sans restriction, tout ce qui s'imprime en Allemagne. Leur grand rendez-vous d'amusement est le jardin d'Hellbron, appartenant au prince, situé à environ trois milles de la ville, & où l'on vend de la bierre & du vin. On y remarque, outre quelques belles statues de marbre, un parc fort grand, au milieu duquel est une montagne. L'université de Saltzbourg est tenue par des religieux bénédictins, & c'est de leur ordre que sont tirés les professeurs. Comme c'est, pour les sujets des prélats souabiens, une sorte de prérogative d'avoir étudié à Saltzbourg, l'université est, en grande partie, composée d'Allemands de cette nation : le reste des étudians sont les naturels du pays, & l'on y voit fort peu de jeunes gens des autres nations de l'Alle-

magne, malgré la capacité réelle des professeurs. Il est vrai que les fonds de l'université sont trop peu considérables pour remplir convenablement tous les objets que la littérature actuelle embrasse; ils ne montent, en total, qu'à cinq mille florins, ou à-peu-près 12,000 liv. par an.

Je ne sais quoi dire de cet orgueil national, pour lequel on les a tant critiqués; quant à moi, je respecte généralement tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'humanité, soit en chimeres, soit en réalité. Nous serions trop malheureux, si l'on nous ôtoit les jouissances qui naissent de l'imagination.

Les habitans de ce pays se mettent fort en colere, si on les nomme Bavarois. Je m'étois figuré que, leur pays étant dans le cercle de Baviere, ils étoient aussi véritablement Bavarois que les Wirtembergiens sont Souabiens; mais on m'a fait entendre que la comparaison n'étoit point juste, vu qu'il n'y a point de portion particuliere du cercle de Souabe qui s'appelle proprement Souabe, au lieu que le cercle de Baviere prenant son nom du duché, qui en forme la plus grande partie, pourroit aussi bien être appellé cercle de Saltzbourg. Tout ce que je puis inférer de-là, c'est que les habitans de Saltzbourg ne veulent avoir rien de commun avec les Bavarois, qu'ils regardent comme fort au-

dessous d'eux, & il faut avouer qu'on trouve à Saltzbourg un peu plus de goût, un peu plus de savoir vivre & un peu moins de bigotterie qu'en Baviere; mais, de se croire si fort au-dessus des Bavarois, & de les ravaler au rang des animaux sauvages, c'est indubitablement, dans les Saltzbourgeois, une de ces illusions que produit la bonne fée Imagination. Au moins, ces Messieurs & ces Dames doivent se souvenir que, si l'horison est aujourd'hui un peu plus clair à Saltzbourg que dans les environs, il faut en remercier l'archevêque actuel qui, de sa sainte baguette, a chassé de ses états toute l'obscurité magique de la superstition. En vérité, l'on y rencontre encore assez de symptômes de cette obscurité malfaisante, qui enveloppoit encore toute la contrée, il y a tout au plus vingt-cinq ans. Dans les prisons ecclésiastiques, est encore vivant un prêtre qui, naguere, pour imprimer à ses paroissiens une plus grande horreur du péché, & une plus grande crainte du diable, fit habiller en béelzébuth le maître-d'école de l'endroit, &, au milieu du service, le fit sortir de la cachette où il l'avoit placé, en l'appellant à témoin de la vérité.

Cette contrée est singulierement intéressante pour un botaniste, ou un minéralogiste; mais, sous ce rapport, elle est malheureusement fort

peu connue; la découverte des trésors qu'elle contient, est réservée à un autre tems, quand un homme de génie viendra se livrer à ces recherches, ou lorsque l'essaim des voyageurs inutiles, qui vont voltigeant autour des Appennins, des Alpes, de l'Etna, des Pyrénées, prendront enfin leur vol de ce côte, &, par leurs cris, exciteront quelque génie étranger à entreprendre la tâche. Le Zillerthal sur-tout est riche en diverses especes de pierres bigarrées, & dans ces montagnes on trouve fort peu de plantes communes à toute l'Europe. Enfin il y a de quoi former des systêmes, & sur les plantes de ce pays, & sur ses productions aquatiques, & sur les diverses révolutions qui doivent encore s'opérer dans la nature.

Avant de terminer ma lettre, je vais encore vous donner quelques rélations sur un marquisat du Saint-Empire, dont l'existence est à peine connue de nos géographes. C'est le marquisat de Berchtolsgaden qu'on découvre en plein du sommet de l'Unterberg, qui est sa limite au nord. Il consiste en une petite vallée étroite, entourée de rochers, & qui contient à peine trois mille ames; l'on y voit çà & là quelques lacs, & le fond des vallées est couvert de bois épais. Nous fimes, il y a quelques jours, un excellent dîner dans une des plus grandes isles

d'un des lacs; il consistoit en poisson que nous avions pêché, en excellent gibier & en vin du Tyrol. Ceci vous prouve, mon cher frere, qu'il ne manque pas de cuisiniers dans les coins les plus reculés de ce canton.

La nature du sol n'étant favorable, ni à l'agriculture, ni au pâturage, les habitans se sont livrés aux travaux de l'art, qui sont une ressource certaine pour les hommes de toute la terre, & avec lesquels on est sûr de changer les pierres même en pain. C'est dans ces vallées isolées que se font la plupart des joujoux dont Nuremberg & Ausbourg font un commerce si considérable. Les petits chevaux, les petites rapes, les hommes de bois, les rats, les souris, & tous les jouets pour les petits enfans, comme aussi les boîtes à quadrilles, boîtes à poudre & à pomade, & autres jouets pour les grands enfans; en un mot, la plus grande partie de ce que nous nommons joujoux d'Allemagne, nous vient de cette vallée. C'est un spectacle fort agréable, que d'y voir deux ou trois familles travailler ensemble dans une hutte, & les grosses mains des paysans donner un dernier poli à ces petits ouvrages. Il y a de l'occupation pour les vieillards taciturnes, comme pour les petits babillards, qui savent à peine marcher. Ils donnent tous ces articles à si vil prix, qu'ils ne peuvent

jamais accumuler des richesses ; mais ils ont le nécessaire & s'en contentent. Ces bonnes gens sont loin de s'imaginer que leurs ouvrages viennent jusqu'à nous, & que les Espagnols en font un commerce fort lucratif dans les deux Indes. Quelques-uns de ces montagnards font du sel ; mais, comme il passe nécessairement par la Baviere, qui, comme on l'a dit, abonde elle-même en sel, ils le donnent presque pour rien. Le voisinage de Saltzbourg leur est aussi nuisible pour cet article ; car cette derniere puissance a étendu ses mines de sel fort au-delà des limites qui la séparent du marquisat, & quoique le marquis ait fait plusieurs remontrances, personne n'a écouté ses plaintes.

Outre ce petit coin de pays, le marquis de Berchtolsgaden possede encore, en Autriche & en Baviere, quelques terres dont la valeur peut monter en total à 60,000 guilders par an ; mais la prodigalité des marquis ses prédecesseurs a fort endetté ce petit état.



LETTRE XVII.

Passaw.

Je suis venu ici de Saltzbourg, sur la riviere de Saltza & sur celle d'Inn. J'aime beaucoup à voyager par eau, à cause de la variété de la compagnie qu'on y rencontre. Le bateau a été fort plein jusqu'à Burghausen; là une grande partie de nos compagnons de voyage nous ont quittés, pour aller faire un pelérinage à Ottingen, dans le voisinage. Les pelérins étoient des jeunes gens des deux sexes qui paroissoient avoir tout un autre projet que celui d'expier de vieux péchés. Comme nous passâmes la nuit ensemble à l'auberge de Burghausen, je pus voir assez clairement qu'elle ne se passeroit pas sans ajouter un poids considérable au fardeau de leurs fautes antérieures.

Il resta encore à bord du bateau assez de compagnie pour mon amusement. Ce ne fut pourtant pas avec quelques recrues autrichiennes que je m'amusai beaucoup, ni avec quelques étudiants qui alloient en vacance; mais une *gnadige frau* (1)

(1) Titre honorifique pour les femmes, qui répond à celui de *gnadige herr* pour les hommes.

de Saltzbourg, qui alloit à Vienne occuper une place de cuisiniere ou de femme-de-chambre, place que son rang ne lui permettoit pas d'accepter dans son propre pays, me tint lieu de tout le reste & fut fort bonne compagnie. Cette pauvre fille me gagna si bien le cœur, par son ingénuité, son bon naturel, son bon goût & la variété de ses connoissances, que je l'invitai à me venir voir à Vienne, & à m'indiquer en quoi je pourrois lui être utile. Une jeune personne qui quitte, pour la premiere fois, son endroit natal, doit se trouver dans une position fort inquiétante au milieu d'une grande ville.

Nous passâmes les limites qui séparent l'Autriche de la Baviere; la petite portion de la Baviere que nous avions à droite, & qui appartient depuis peu aux Autrichiens, n'a d'étendue que trente-huit milles d'Allemagne, & contient à peine 60,000 hommes. Le revenu qu'elle produit monte environ à 18,000 rixdales; ainsi elle paroît valoir à peine la huitieme partie de la dépense que l'Autriche a faite pour s'en rendre maîtresse. Cependant les vues que la cour de Vienne a eues dans cette entreprise, étoient plus étendues qu'on ne l'a cru à Versailles, où l'on regarda le tout comme une dispute sur une coquille de noix. Ce n'est pas la premiere fois que le roi de Prusse a été obligé d'apprendre à nos

ministres les conséquences que devoient entraîner après elles les démarches de certaines cours; conséquences que, sans ses avis, on auroit négligé de prévenir. Trouvant dans le roi de Prusse un adversaire aussi formidable par sa plume que par son épée, & se voyant forcée, par les intelligences données à la Russie, d'avoir recours à une négociation, la cour d'Autriche prétendit qu'il lui étoit nécessaire de faire de l'Inn, sous Vassenbourg, la limite entre la Baviere & l'Autriche, pour pouvoir pénétrer de là en Bohême & dans le Haut-Palatinat, par le Danube & l'Iser, & elle proposa de céder en échange quelques-unes de ses possessions en Souabe à la cour de Munich. Notre ministre à Vienne, M. le B. de B****, eut alors volontiers consenti à cet échange, mais la connoissanee exacte qu'avoit le roi de Prusse des avantages & de la situation de ces différentes contrées, le mit en état d'ouvrir les yeux à notre cour & à celle de Russie.. Il leur fit voir que la Souabe autrichienne ne pouvoit être un équivalent pour une grande partie de la Baviere, attendu que le revenu que produisoit la Souabe autrichienne, étoit au plus haut degré qu'il pouvoit atteindre, au lieu que les terres de Baviere, jusqu'alors mal cultivées, étoient susceptibles de grandes améliorations, & pouvoient produire beaucoup

plus que la valeur à laquelle elles étoient estimées. Il leur fit voir que l'Autriche gagneroit trop à cet échange, qui, dans le fait, la mettroit en possession de toute la Baviere, en la rendant maîtresse des salines de Reicheshall & du commerce des sels de Saltzbourg; que non-seulement l'Autriche posséderoit effectuellement le reste de la Baviere; mais encore que la Souabe & une grande partie de la Suisse dépendroient de l'Autriche pour une denrée de premiere nécessité; que Saltzbourg & Passaw deviendroient réellement dépendans de la cour de Vienne, & qu'enfin le Palatinat, déja resserré de tous côtés par les possessions de l'Autriche, perdroit totalement son reste de puissance, & deviendroit incapable du plus léger effort.

L'effet de ces représentations fut d'obliger l'empereur à remettre à une autre occasion l'exécution de son projet, qui étoit *de rendre ses états quarrés*. Je suis pourtant persuadé que, malgré ces résistances, tôt ou tard la Baviere doit subir le joug autrichien. En vrai cosmopolite, & comme ami sincere de l'humanité, qui, lorsqu'il s'agit du sort d'une vaste contrée, ne considere que le bien de ceux qui l'habitent, je desire que cette résolution puisse bientôt avoir lieu : il en résulteroit pour la Baviere de grands avantages, qu'elle ne peut espérer tant qu'elle n'aura

pas un meilleur gouvernement, & tant que les Bavarois formeront un peuple séparé; il en résulteroit une paix assurée, une exportation plus libre de toutes les productions du pays, &c. Si l'on ajoute, à tous ces avantages permanens, ceux qu'on doit attendre du systême adopté par la famille qui tient aujourd'hui le trône impérial, tous ceux qui desirent le bien de la Baviere s'uniront infailliblement à mon vœu.

Passaw est une ville fort misérable & fort mal-bâtie, excepté la portion qui borde le Danube, & qui avoisine la demeure du prince. La cour & les chanoines font seuls subsister toute la ville. Le revenu de la cour est estimé à environ 220,000 florins, ou à-peu-près 528,000 liv. Les bénéfices des chanoines sont au nombre des plus riches de toute l'Allemagne : on compte ici qu'un canonicat rapporte plus de 3,000 florins par an, tandis que ceux de Saltzbourg n'en rapportent que 2,600; mais chaque chanoine d'Allemagne possede, de plus, deux, trois ou quatre prébendes, & il est membre d'un ou de plusieurs chapitres, de Saltzbourg, par exemple, Ausbourg, Ratisbone, & autres villes; en sorte qu'il y a en Allemagne fort peu de chanoines dont les revenus ne montent pas à plus de 5,000 florins par an.

La cathédrale de Passaw est un bâtiment gothique qui mérite d'être vu. La jurisdiction de

l'évêque, qui n'eſt dépendant que du pape; s'étend preſque juſqu'à Vienne; mais aujourd'hui ſon autorité en Autriche eſt déja fort limitée : avec le tems, elle ſera ſans doute reſſerrée dans l'enceinte de ſon évêché, d'autant que la cour impériale, ſi l'on en peut juger par ce qu'elle a déja fait du côté de Veniſe, paroît déterminée à rendre ſon territoire indépendant de toute juriſdiction ſpirituelle étrangere. Il y a dans ce pays, de belles manufactures de porcelaines & de poteries : leurs porcelaines vont juſqu'au Rhin, & dans les pays que ce fleuve traverſe.

Quelques écrivains ſur la Suiſſe ont prétendu que les ſources de la riviere d'Inn ſont les vraies ſources du Danube, & non celles de la riviere qui ſe forme en Souabe. La principale raiſon qu'ils donnent de cette aſſertion, c'eſt qu'au confluent des deux rivieres, l'Inn eſt beaucoup plus large, & donne plus d'eau que le Danube. En ſuppoſant un moment que le fait ſoit vrai, ce ſera toujours une diſpute de mots; car, qui peut refuſer au public la liberté d'appeller une riviere du nom qui lui plaît? Que le Danube s'appelle comme on le voudra à ſa ſource, la riviere Brege, qui prend ſa ſource dans la Forêt noire, & qui, lorſqu'elle ſe décharge dans le Danube, eſt bien certainement la

la plus grande des deux, n'en perdra pas moins son nom à son confluent. Mais, de plus, l'assertion des Suisses est mal fondée : il est impossible de prendre, à un lieu donné, une petite partie d'une riviere pour la mesure de sa pleine grosseur. Les différences du sol qui forme son lit, la rapidité plus ou moins forte du courant, & mille autres circonstances, font varier à l'infini la masse d'eau dans le cours d'une riviere. Ici, lorsque le Danube rencontre l'Inn, il est resserré par des montagnes, au lieu que l'autre coule à plein canal, & doit conséquemment être plus large. Mais, sur un terrain égal, le Danube contient beaucoup plus d'eau; &, bien au-dessus de Ratisbone, avant qu'il ait reçu les grandes rivieres d'Allmuh, Nob, Regen & Zier, il est déja beaucoup plus fort que l'Inn, qui ne reçoit, dans sa course, que la très-irréguliere riviere de Sahza, entre Vassenbourg & Inspruck : il est donc indubitable que la Souabe a l'honneur d'être le lieu de la naissance du majestueux Danube, auquel la Volga seule, parmi les rivieres de l'Europe, peut disputer la préséance.

A présent, si l'on compare la course de ces deux rivieres, à prendre depuis leur source jusqu'au confluent, on trouvera que l'Inn, à raison de ses nombreux détours, parcourt une plus grande étendue de pays; mais il n'est pas con-

parable au Danube pour la largeur. Jusqu'au-dessous de Chuffstein, l'Inn coule dans une vallée fort étroite, au lieu que le Danube domine sur les plaines de Souabe & de Baviere. L'Iller & le Lech, réunis au Danube, forment bientôt un courant aussi considérable que l'est celui de l'Inn à Inspruck : resserré dans son canal, l'Inn ne reçoit d'autre addition que celle de quelques petits ruisseaux, au lieu que le Danube se grossit sans cesse en parcourant un des pays du monde le plus riche en eau.

La course que j'ai tenue, dans mon voyage en Allemagne, m'a conduit à travers trois vastes plaines, arrosées par le Rhin, le Neker & le Danube. La premiere de ces plaines est bornée par les montagnes Bogésiennes & la Forêt noire, qui courent parallelement du nord au sud : la Forêt noire protege cette plaine contre le froid vent d'est, & les divers bras de ces montagnes paralleles la mettent à l'abri des influences malfaisantes du nord ; elle jouit d'un climat égal & tempéré, très-propre à faire parfaitement mûrir le raisin. La plaine du Neker est à-peu-près sous la même température ; mais la plaine immense du Danube est ouverte à tous les vents & à toutes les intempéries de l'air ; elle est, en grande partie, exposée au nord & au nord-est, comme on peut le voir par le cours des rivieres Iller,

Lech & Iſer. Ici, Bacchus ne peut tenir contre la furie de Borée & des enfans du nord : on a plusieurs fois eſſayé de planter des vignes le long de l'Iſer & du Danube, au-deſſous de Ratisbone ; mais, jusqu'à préſent, elles n'ont produit qu'une quantité de raiſin ſuffiſante pour la table. Je crois tout ce pays trop aquatique & trop couvert de bois pour que le raiſin puiſſe y mûrir. Mais qu'on me diſe ce qu'étoient la Souabe & le pays qui borde le Rhin, au tems de Tacite. Les Romains s'imaginoient peu que la Germanie pût jamais produire du vin ; ils ne croyoient pas même qu'il y pût croître des fruits ; & cependant la Souabe produit aujourd'hui du nectar fait pour le diſputer à leur Falerne & à tous les vins de Rome ; & la Baviere, plus ſauvage encore, produit en abondance d'excellent bled.

Le fait eſt que la température de l'air change, dans un pays, avec la culture : le deſſéchement des marais le rend plus chaud ; il eſt poſſible que l'évaporation formée par un plus grand nombre d'hommes raſſemblés, ait auſſi quelque effet ſur l'air. Je ne doute pas qu'avec le tems, on ne faſſe en Baviere des expériences plus heureuſes ſur la vigne : les collines qui bordent la rive gauche du Danube, entre Paſſaw & Ratisbone, bien protégées contre les vents mal-faiſans, promettent un champ propre à cette culture ; & le vin qu'on

fait, dès-à-présent, dans les environs de Passaw; mérite, sans contredit, le nom de vin.

Cette vallée immense du Danube, qui est en cet endroit couverte, à droite par la montagne nommée Bras de la Baviere, & à gauche par les montagnes de Styrie, produit aussi d'excellent bled. Elle pourroit suffire à nourrir le double des hommes qu'elle nourrit. Le grain est souvent à si bon marché, en Baviere, qu'il dédommage à peine le fermier de la peine de le récolter: cent soixante-dix livres de seigle se vendent ordinairement environ deux florins.

La navigation est ici moins bien entendue que dans le Haut-Rhin; ils ne savent point encore faire usage, sur la riviere, de la direction du courant, ni de celle des vents; la plupart des bateaux qui passent par ici, viennent de Ratisbone & d'Ulm; ils sont sans pont & sans mât, construits de bois de sapin; ils ne font le plus souvent qu'un voyage & sont revendus à Vienne ou ailleurs. L'empereur a promis de grandes récompenses aux maîtres de barques, qui construiroient leurs bateaux comme ceux du Rhin; mais en cela, comme en toute autre chose, il est fort difficile de faire sortir le public artisan de la routine à laquelle il est accoutumé.

Comme la navigation, en remontant la riviere, n'est pas encore bien établie, souvent lorsqu'on

arrive à certains relais, on ne trouve point de chevaux; on est donc obligé, si l'on ne veut pas rester en chemin, de louer des chevaux pour tout le voyage, quoiqu'une moitié soit par fois inutile. Les bateaux du Rhin ont l'avantage de pouvoir aller avec deux chevaux & quelquefois avec six, selon que les vents ou les courans sont plus ou moins favorables. Comme les habitans naviguent plus constamment sur la riviere, ceux qui résident sur les bords du Rhin, ont toujours des chevaux de trait à vous louer. Lorsque le commerce sur le Danube sera devenu plus considérable, tous ces inconvéniens disparoîtront sans doute. Les plus gros bateaux qui vont de Passaw à Vienne, portent 2000 quintaux; c'est environ la charge de deux vaisseaux mâtés. Adieu.



LETTRE XVIII.

Lintz.

J'ai attendu à Passaw le bateau qui vient toutes les semaines de Ratisbone, & m'y suis embarqué pour aller jusqu'à Vienne; mais les conducteurs s'arrêtoient si souvent, dans le tems même le plus calme, sous prétexte qu'une tempête les menaçoit, que j'ai à la fin perdu patience. Il m'a été fort aisé de voir que la tempête étoit le prétexte, mais que le véritable motif de leurs retardemens étoit de débiter, le long de la côte, leurs marchandises de contrebande. D'ailleurs, la compagnie ne me plaisoit pas infiniment; elle étoit composée de manœuvres, qui travailloient pour gagner leur passage, & de quelques paysannes qui alloient être servantes à Vienne. Plusieurs autres étoient visiblement enceintes, & n'avoient, au moins je le conjecturai, quitté leur pays que pour aller accoucher plus commodément, & à moins de frais, à l'hôpital de Vienne: le canton d'où je viens est celui qui fournit à l'Autriche un plus grand nombre de recrues de cette espece. Trouvant cette société fort peu de mon goût, & voyant d'ailleurs la ville de Lintz & les pays circonvoisins, qui me pro-

& parmi les divers professeurs. La ville est ouverte de tous côtés, & il regne, ce semble, une concorde si fraternelle entre la ville & la campagne, que si jamais l'esprit de chevalerie me quitte, je viens ici planter mes tentes, & déposer mon bâton de voyage. Les nobles de ce pays sont diverses familles patriciennes, dont les revenus sont trop modiques pour leur permettre de vivre honorablement à Vienne : ils retirent de leur médiocrité un avantage précieux à mes yeux, c'est d'être moins hautains que les nobles de la haute Allemagne, & d'apporter dans la conversation moins de cette morgue qui rend la leur en général insupportable.

Les jeunes femmes de cette ville ont plus de mœurs ; elles ont plus de goût pour la lecture, & elles sont, en général, plus en état de se montrer avec avantage dans la société, que les Dames de Baviere ; mais la nature les a moins favorisées du côté des agrémens corporels. Leurs visages sans couleurs, & leurs yeux sans expression, sont un contraste frappant avec les physionomies ouvertes & animées des autres. On attribue communément cette singularité aux eaux & à l'humidité de l'endroit ; mais je crois fort que le mal vient d'ailleurs. Une nombreuse garnison contribue rarement à la santé des jeunes femmes. La mise des femmes du commun est

fort agréable : elles paroiſſent d'une conſtitution ardente, ce qui peut ſervir à expliquer la cauſe des rides prématurées de leur peau.

La maniere dont on traite ici les étrangers arrivans, ne répond point à cette douceur, à cette aménité que le gouvernement ſemble affecter en toute choſe. Nous fumes transportés comme des priſonniers, du bateau au corps-de-garde, où je fus obligé d'attendre plus d'une demi-heure dans une ſalle puante, que l'officier, qui avoit l'air d'un inquiſiteur, eût examiné tous les manœuvres de notre compagnie, & qu'il lui plût de me délivrer mon paſſe-port. Ce monſieur me parut avoir bien plus à cœur de faire quelques recrues, que de remplir les vues de ſes ſupérieurs en traitant bien les étrangers.

Ayant, par haſard, laiſſé ma tabatiere dans le vaiſſeau, j'y retournai, & j'y arrivai préciſément à l'inſtant où quelques bas-officiers, d'un air rechigné & farouche, étoient à bord, & viſitoient de nouveau les pauvres artiſans, qui s'imaginoient en être quittes pour l'examen qu'ils venoient de ſubir à Lintz. Ils arrêterent deux Bohémiens, ſous prétexte qu'il n'étoit pas permis aux naturels d'Allemagne d'aller d'une province à l'autre ſans une permiſſion ſpéciale. Les deux hommes furent, à la vérité, bientôt relâchés ſur le vu de leurs paſſe-ports; mais,

dans cet intervalle, le bateau continuoit son chemin, & ils furent obligés de faire plusieurs milles à pied pour pouvoir le ratraper. Le but des soldats étoit certainement d'obliger, par ces retards, ces pauvres gens à s'engager. Un voyageur, en France, quel que soit son état, n'a point à craindre des empêchemens de cette nature. Aussi-tôt que son passe-port est vu & sa malle fouillée, rien ne l'arrête plus. J'étois ce matin sur le bord de la riviere, à voir débarquer quelques passagers d'un bateau venant d'Ulm, dans lequel j'ai intention de passer moi-même à Vienne. Dans leur nombre étoient deux de nos compatriotes, dont l'un, déja âgé, alloit à Vienne pour être maître-de-langue françoise, l'autre étoit un friseur. Un sergent, la bayonnette au bout du fusil, leur demande leur passe-port, & l'arrache de leurs mains d'une maniere si brutale & si insolente, que le maître-de-langue s'en offense & se met à grommeler tout ce qu'il savoit d'allemand, pour faire sentir son importance au soldat. Quoique celui-ci n'entendît pas un mot de ce que lui disoit le pauvre François, cependant devinant, à la vivacité de son action, que ce qu'il disoit n'étoit pas respectueux, il lui porte un grand coup de bourrade dans les côtes; sur cela le François s'empresse d'appeller à témoins tous les specta-

teurs, & de dire que ce n'étoit pas ainsi qu'on traitoit les gens dans son pays; mais toute la réponse qu'on fit à ses remontrances, fut une voix qui, s'élevant de la populace, lui cria que si l'on étoit si bien dans son pays, il seroit bien à l'avenir d'y rester.

Un traitement de cette nature n'est guère propre à donner à un étranger une idée favorable du pays, sur-tout s'il n'a pas occasion de voir meilleure compagnie.

Les remontrances, en général, sont ici fort mal reçues. Le bâton tout-puissant est toujours levé pour répondre aux interrogations, & l'on s'apperçoit bientôt en tout qu'on est dans un gouvernement militaire, dont la base est une subordination absolue. Il est vrai que les gens d'un certain rang ne sont pas exposés aux coups de bourrade, mais enfin il me semble, quelle que soit la condition ou le grade, qu'un homme doit toujours à un autre homme de la civilité & de la bienveillance. Chez nous, le dernier des soldats a la liberté de faire des remontrances, & de répondre, du mieux qu'il peut, à celles qu'on lui fait. Tout le monde s'empresse de montrer à un étranger qu'on s'intéresse à son sort, qu'on le voit avec plaisir, & qu'un François se fait un point d'honneur de lui faire concevoir une idée favorable de ses compatriotes. Nous

fumes traités avec plus de civilité à Engelhaftzell, parce que c'eſt une ville frontiere, & qu'il n'y a point de troupes en garniſon, de crainte de déſertion. Les officiers bourgeois ſont ainſi obligés de parler à l'amiable ; mais ici, où l'air retentit des coups de bâton appliqués par la main du caporal, chaque regard du dernier officier eſt un ordre abſolu. — Mon frere, pour ce qui concerne la politeſſe & l'humanité, un François peut ſe féliciter de l'être. Ceci n'eſt point un préjugé. Chez les autres nations de l'Europe, la politeſſe eſt confinée dans un cercle étroit de gens de diſtinction ; mais nous pouvons dire, à l'honneur de notre commun peuple, qu'elle eſt chez nous à-peu-près générale. Quant à ce franc-parler, dont quelques-uns de nos voiſins ſont ſi énorgueillis, ce n'eſt ſouvent qu'une intempérie groſſiere & farouche, le produit d'une fort mauvaiſe éducation.

Le bateau dans lequel je ſuis venu à Lintz, étoit conſtruit, mon cher frere, ſur le modele de l'arche de Noé ; il étoit ponté, mais point de fenêtres ; & les hommes, les bêtes, les marchandiſes & une proviſion d'inſectes malfaiſans, tout étoit pêle-mêle. Le tillac tenoit lieu de chambre ; des caiſſes de ſucre entaſſées, formoient un mur intérieur, à travers lequel on avoit laiſſé une ouverture, mais ſi petite que

la colombe n'eût pu jamais y passer avec sa branche d'olivier. Vous jugez que les douces exhalaisons devoient sortir de ce cloaque. Je restai presque tout le tems étendu sur le tillac, au risque d'être précipité dans l'eau toutes les fois qu'on venoit à changer le gouvernail; mais la beauté des perspectives me dédommagea un peu de ces incommodités. De Passaw jusqu'ici, les bords du Danube sont couverts de montagnes qui environnent les plaines de l'Autriche. Ces montagnes sont, en général, si près l'une de l'autre, qu'elles laissent rarement voir la plaine dans leurs interstices. Dans plusieurs endroits, elles sont suspendues comme des ruines au-dessus du fleuve. Les bords sont cependant bien cultivés & bien habités; il n'y a, à la vérité, aucune grande ville entre Passaw & Lintz, qui sont éloignées l'une de l'autre de vingt-huit milles d'Allemagne, mais on en trouve plusieurs petites, & nombre de villages & de prairies qui annoncent que les habitans sont à leur aise.

Les tours & détours de la riviere me donnerent beaucoup de plaisir; quelquefois nous côtoyions des collines, dont la pente étoit assez douce pour être cultivées jusqu'au sommet. L'avant-scene étoit une prairie ou un village dont le verd obscur de la montagne faisoit ressortir la blancheur. Lorsque le bateau approchoit

de

de l'endroit qui fermoit cette perſpective ; nous étions quelques inſtans ſans pouvoir deviner quelle alloit être à préſent la direction du courant ; nous craignions d'aller heurter contre les murs de quelque ville, ou faire naufrage dans quelque rue d'un village. Tout-à-coup une autre perſpective s'ouvroit à notre droite ; la riviere faiſoit un détour ſi ſubit, que nous paſſions, en un inſtant, de la clarté du jour à l'obſcurité de la nuit ; nous nous voyions, pour ainſi dire, couverts par d'épaiſſes forêts ; & des montagnes hautes & perpendiculaires, dont nous pouvions à peine diſtinguer les ſommets des nuages. Nul bruit n'interrompoit la ſombre horreur de cette vallée ſolitaire, ſi ce n'eſt le coup de hache de quelque bucheron, ou le cri perçant de quelque oiſeau. Nous attendions impatiemment la fin de cette effrayante perſpective ; nous l'eſpérions, nous étions au bout ; mais, au contraire, la ſcene devenoit encore plus ſombre ; nous cherchions, avec inquiétude, un paſſage entre les rochers qui nous empriſonnoient de tous les côtés. A la fin, comme par un coup de baguette magique, nous ſortions d'un défilé étroit qui nous rendoit à la lumiere ; nos yeux ravis erroient au loin ſur de magnifiques coteaux, ſur des bois, des villages ſans nombre, des châteaux, des maiſons de campagne, des

vignobles & des jardins qui, durant un long espace, se réfléchissoient dans la riviere. C'est ainsi que la scene varie continuellement le long du Danube; chaque changement de décoration vous en promet un autre, & tient toujours plus qu'il n'avoit promis.

J'ai couru, dans ce trajet, deux grandes aventures, qui se sont terminées comme celles des moulins-à-vent du fameux Don Quichotte; je ne sais même si je dois vous les raconter; cependant il faut tout dire ou ne rien dire. En venant ici par Ulm & les autres villes, j'avois tant entendu parler du danger de passer la chute & le tournant du Danube, que j'espérois vous jetter, vous & Nannette, dans d'inexprimables terreurs, par le récit des dangers que j'avois courus. Mais soyez tranquilles, mes enfans; je passerois encore ces deux écueils cinquante fois sans froncer le sourcil. Ils sont en un endroit où la riviere, après avoir été resserrée entre deux hautes montagnes, se brise, avec beaucoup de bruit, contre un banc de roches qu'elle rencontre directement dans sa course. Ce bruit est effrayant; mais, sur le côté droit, le courant a tellement usé ces bancs de rochers, que, lors même que les eaux sont au plus bas, on est sûr que le plus gros vaisseau peut y passer sans risque de toucher. Il est

poſſible que ce paſſage fût dangereux il y a cent ans; & c'eſt, ſans doute, ce qui l'a rendu ſi fameux par toute l'Allemagne méridionale, & dans toutes les relations des voyageurs & géographes; mais à préſent c'eſt *beaucoup de bruit pour rien*, &, dans peu de tems, le courant lui ſeul aura effacé juſqu'au nom de cet écueil ſi terrible. Le pays qui l'environne eſt ſauvage & aſſez romantique; au milieu même du fracas, un rocher rompu qui a la forme d'une tour quarrée, s'éleve au-deſſus de l'eau à vingt pas environ du bord; le paſſage ordinaire eſt entre le bord & ce rocher. Sur ce fort naturel eſt une croix à laquelle les voyageurs adreſſent une priere. Le rocher produit un effet très-pittoreſque au milieu des buiſſons & des ronces dont il eſt environné.

Le tournant eſt aprés la chute, à douze ou quinze pas ſur la droite; nous le paſſâmes en nous moquant de ſes ondulations. Pluſieurs vaiſſeaux peuvent ordinairement paſſer à-la-fois, ſans danger, entre lui & le rivage; ainſi, ſi le maître du bateau en approche, ce n'eſt que pour imprimer à ſes paſſagers d'inutiles terreurs. Lors même que l'eau eſt très-haute, & le courant très-fort, le tournant ne peut attirer à lui un vaiſſeau modérément chargé. Il n'eſt dangereux que pour les petites barques qui s'obſtinent

à le traverser. Il me parut avoir tout-au-plus vingt pieds de circonférence. Somme toute, ni la chute, ni le tournant, ne sont aussi dangereux que plusieurs passages dans la Moselle, la Meuse, le Rhône, la Loire & le Rhin, qu'on franchit pourtant sans crainte.

Diverses circonstances concourent à exciter dans l'ame du voyageur une idée de crainte. Les artisans aiment beaucoup à en parler, & magnifient le danger, pour magnifier leur importance d'avoir osé passer ces deux écueils terribles. D'autres encore plus simples, qui se sont déja fait des idées effrayantes de ce qu'ils vont voir, sont si frappés de l'aspect sauvage du lieu & du hourvari des eaux, qu'ils tremblent & claquent des dents, même avant d'avoir rien vu; mais les maîtres de bateaux sont ceux qui contribuent le plus à la déception. Ils s'en font une taxe qu'ils levent sur l'effroi des passagers, & quand le prétendu péril est passé, le pilote fait la ronde avec son chapeau, & leur demande sa récompense pécuniaire, pour les avoir heureusement conduits à travers des écueils si périlleux. Quand le maître du bateau, qui me passoit, vit combien je faisois peu attention à tous ces monstres dont il prétendoit nous effrayer, il me dit en confidence que, depuis vingt ans qu'il naviguoit sur le Danube, on n'avoit pas ouï

dire qu'il fût arrivé, en cet endroit, un seul accident. Les ponts de bois en grand nombre, sous lesquels on est obligé de passer, sont infiniment plus dangereux : les arches de ces ponts sont si étroites qu'un vaisseau un peu gros peut à peine y passer. Le paquebot ordinaire, dans lequel sont des voyageurs & des marchandises précieuses, n'a rien à craindre, parce que ces bateaux sont si hauts de bord qu'ils ne peuvent aisément prendre l'eau, & parce que les hommes du navire, qui répondent de toutes les marchandises, ont grand soin de ne les jamais exposer au danger ; mais à Stein, où nous fîmes alte, pour visiter en passant le couvent de Molk & ses environs, nous vîmes, de l'auberge où nous étions, trois bateaux, chargés de bois, couler à fond sous le pont : quelques matelots sauterent dans une barque, & tâcherent de ratraper quelques-unes des pieces de bois dont le Danube étoit couvert. Les bords de ces bateaux n'avoient que quelques pouces au-dessus de la surface de la riviere, le plus petit choc mit l'eau à bord & les fit couler à fond. Les bûcherons de ce pays sont fort misérables : leur métier ne leur rapporte rien ; ils n'ont que de mauvais bateaux, & sont obligés de traîner toujours derriere eux de petits bachots, pour sauver les hommes en cas d'accident. On

rapporte aussi plusieurs malheurs arrivés par une suite de leur libertinage.

Nous trouvâmes, tout le long du Danube, de fort bonnes auberges, & à bon marché. Ce ne sont point des hommes qui vous servent dans ce canton, mais des servantes qui paroissent prêtes à plus d'un service : on y remarque une excessive propreté, & un grand air d'aisance.

L'abord de Paris n'est point aussi majestueux que celui de Vienne, lorsqu'on y entre par la riviere. A la distance de quelques milles, on découvre d'abord la haute tour de Saint-Ethienne, du fond d'une vallée étroite dans laquelle passe le fleuve : les détours de cette vallée font bientôt disparoître la tour, & le voyageur, inquiet, la cherche de l'œil, & ne sait comment s'est tout-à-coup évanouie cette pyramide immense qui lui annonçoit l'habitation des Césars. Bientôt après, de hautes montagnes, couvertes de vignobles, ferment tout-à-coup la perspective : en face, mais sur la gauche, on découvre une plaine immense; puis, par degrés, une partie de la ville. Le côté droit est couvert de montagnes, partie boisées & partie cultivées, qui descendent jusqu'au bord de la riviere : la magnificence de ce beau lieu est encore relevée par la vue du monastere royal de Neubourg. A la fin vous arrivez

à un rocher taillé à pic, & qui semble suspendu au-dessus du fleuve : sur le sommet est encore un autre couvent, &, au pied, le beau village de Rusdorff, qu'on prend déja pour un fauxbourg de Vienne. Quand on a passé le rocher, la capitale remplit tout l'horison. Comme chacune des parties de cette grande ville sont séparées, & que la plupart des édifices sont sur des éminences, l'ensemble est infiniment plus beau que s'ils étoient en masse. Le bruit qui me remplissoit l'oreille, la vue de plusieurs beaux édifices & de cette forêt, pour ainsi dire, de maisons, me firent battre le cœur, malgré toutes les peines que je prenois pour suivre le précepte d'Horace, de *ne rien admirer*.

Lorsque nous mîmes pied à terre, il nous fallut encore subir, de la part des commis de la Douane, une autre visite, qui se passa sans autres circonstances fâcheuses : j'avois rempli mes poches des livres prohibés que je pouvois avoir, ils ne se donnerent pas la peine d'y fouiller.

Nous avons été six jours pour venir de Lintz ici, quoiqu'on n'y mette d'ordinaire que deux jours : le prétexte de cette lenteur fut le prétexte ordinaire des nautonniers, les vents contraires; mais la raison étoit encore la contrebande qu'ils avoient à bord. Il en coûte deux ducats pour venir de Ratisbone à Vienne, l'un pour le pas-

ſage & l'autre pour votre nourriture, qui conſiſte en poiſſon frais, viandes ſalées & quelques végétaux. Quand le tems eſt beau, on peut paſſer la nuit à bord ſans inconvénient. Deux ducats ne ſont pas certainement un prix exorbitant pour faire cinquante-ſix milles d'Allemagne ; cependant j'y trouvai aſſez mal mon compte, étant obligé, par les haltes fréquentes du vaiſſeau, de paſſer mon tems inutilement à terre, & de dépenſer mon argent dans les auberges.

La meilleure maniere, ſi l'on ſe trouve une compagnie à Ulm ou à Ratisbone, eſt d'acheter un petit bateau ponté, qu'on peut avoir pour ſoixante ou ſoixante-dix guilders, & qui peut contenir quinze ou ſeize paſſagers. Le vaiſſeau ſe revend à Vienne, ſouvent plus qu'il n'a coûté, & l'on fait le voyage en quatre, cinq, ou tout au plus ſix jours, au lieu que les autres bateaux ſont quatorze, & ſouvent ſeize jours en route. Trois ou quatre matelots, & un bon pilote, ſe croient ſuffiſamment payés de leurs peines, ſi, en arrivant à Vienne, on leur fait cadeau du bateau.

LETTRE XIX.

Vienne.

Vous ne pouvez, mon cher frere, vous figurer la peine que j'ai eue à me procurer une habitation convenable : j'ai couru toute la ville avec mon *laquais* de place, pendant trois jours entiers, avant de parvenir à me loger. Ce n'est point ici comme à Paris, où l'on trouve, dans tous les hôtels garnis, une liste des appartemens à louer, & de leur prix. Ici, chaque propriétaire de maison met une affiche à sa porte, dans laquelle il annonce, d'une maniere fort circonstanciée, les appartemens qu'il a vacans : comme les maisons ont cinq ou six étages, qui ont chacun leur propriétaire, & que chaque propriétaire a des chambres ou appartemens à louer, les portes sont souvent couvertes de ces affiches, & vous avez pour une demi-heure de lecture, avant de savoir si dans tout cela quelque chose vous convient.

Le premier logement que je vis étoit au quatrieme : la vue m'en plaisoit assez ; mais aussi-tôt qu'on m'eut dit que le propriétaire étoit un *gnadige herr* : « Allons nous-en, dis-je en françois à mon » domestique, je ne veux point avoir affaire à

» un *gnadige herr* qui *sous-loue* la moitié de son » logement ». Dans une autre, je montai jusqu'au sixieme : quand je fus tout au haut, je vis paroître un petit homme en robe-de-chambre, portant une plume attachée à son bonnet ; il étoit suivi par une fille qui l'appella *votre honneur* : ce n'est que votre honneur, dis-je en moi-même, cela pourra faire mon affaire. J'entrai dans l'appartement, & presque séduit par l'air pur que je respirois dans ces hautes régions, j'allois terminer le marché, lorsque, mettant la tête aux fenêtres, je découvris, pour toute perspective, des toits, des cheminées, & le firmament : « Allons nous-» en, dis-je à mon domestique ». Nous vîmes ainsi six appartemens le premier jour, sans en trouver un qui me convînt. Entr'autres seigneurs, nous entrâmes chez une *excellence* ou une *magnificence* (c'étoit à notre choix), qui logeoit sur le derriere, au rez-de-chaussée, & avec lequel je ne voulus point partager l'air étouffé qu'il respiroit. Le lendemain nos perquisitions nous conduisirent d'abord chez une *gnadige-frau* : elle me fit tant l'éloge de sa demoiselle (*fraelein tochter*), qu'il me fallut renoncer à l'idée de faire marché avec elle. « Voyez, me disoit-elle, ma fille elle-même vous apportera votre café le matin ; si vous voulez du thé dans l'après-midi, ma fille elle-même vous le fera ; si vous desirez de nous

conduire quelquefois, ma fille & moi, à la comédie, & qu'il soit trop tard pour faire venir de chez votre traiteur, notre modique souper sera à votre service ». — Vous devez savoir, mon frere, que ce n'est point en Allemagne comme à Paris, où l'on ne s'avise jamais de payer pour femme honnête, ni au spectacle, ni à aucun amusement public, si l'on n'est pas son parent ou son ami particulier : ici, l'usage est de défrayer les femmes par-tout où vous allez avec elles. Enfin, je vis que les services de la demoiselle rehaussoient considérablement le prix de l'appartement : « Allons nous-en, dis-je encore à mon domestique » ; & nous sortîmes. Après m'être fatigué tout ce jour à d'inutiles recherches, je réfléchis que je ne trouverois pas ce que je cherchois dans la ville même, où tous les logemens un peu airés sont infiniment plus chers qu'à Paris. Cela ne peut guere être autrement, car au moins le tiers des habitans demeure dans l'enceinte des murs, qui n'a d'étendue, tout au plus, que la sixieme partie de la ville. Comme les fauxbourgs sont fort éloignés de la cité, chacun se rapproche le plus qu'il peut du centre, pour être plus à portée de ses affaires. Les fauxbourgs de Paris sont aussi habités que la ville même ; mais, à Vienne, il y a beaucoup de terrain inutile. Une autre raison qui rend les logemens chers

dans la cité, c'eſt que le ſecond étage de toutes les maiſons appartient à l'empereur, & eſt occupé par des gens attachés à la cour : on paie une chambre agréable, dans une jolie rue, de ſix à huit guilders (de quinze à dix-huit livres) par mois, & environ trois guilders une chambre laide.

Enfin, à force de chercher, je trouvai, dans le fauxbourg de Mariahef, le mieux ſitué & le plus ſain des fauxbourgs de Vienne, une fort jolie chambre, d'où j'ai une très-belle vue, pour trois guilders par mois.

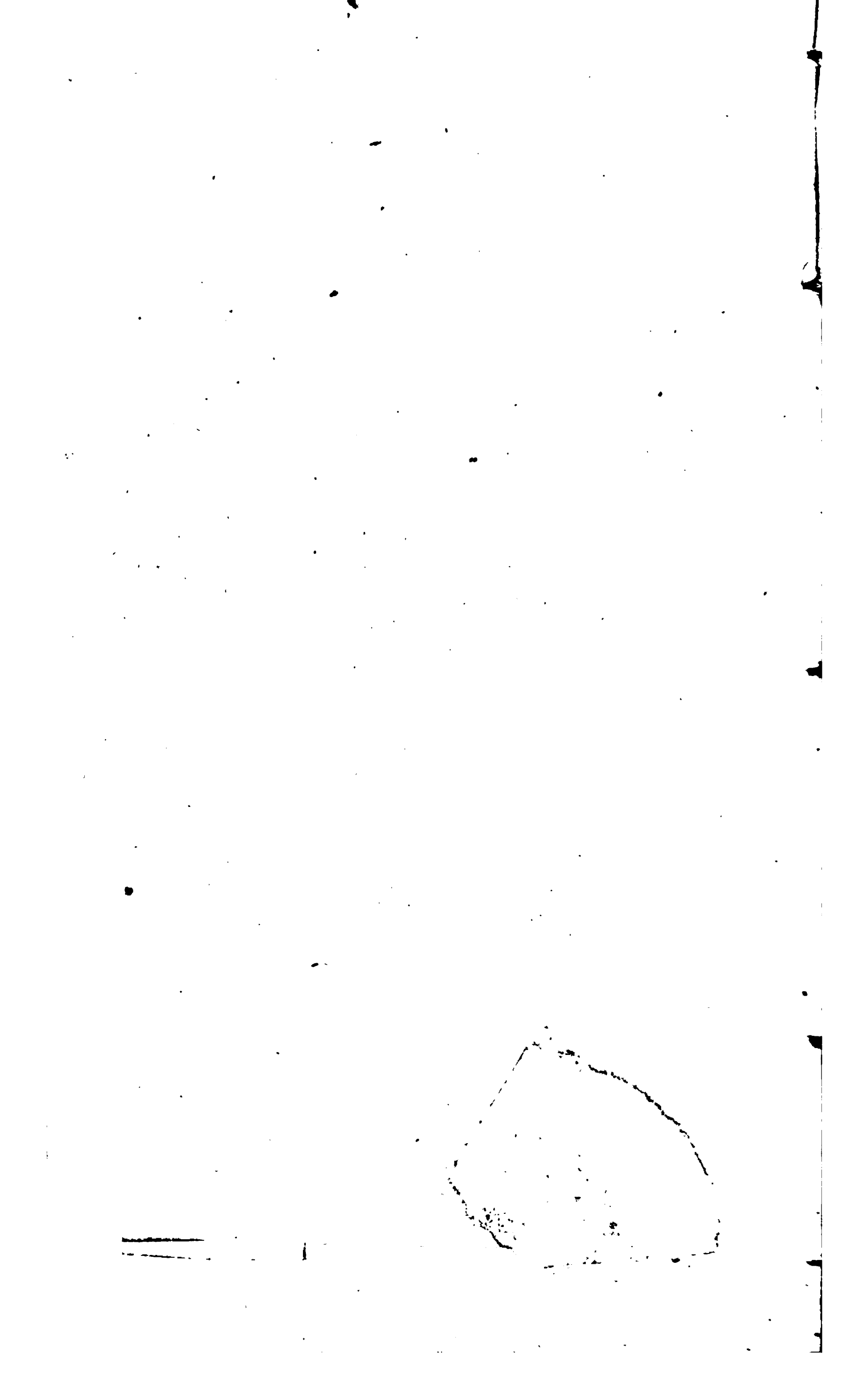
Je ne puis aller d'ici à la ville ſans avoir à ſurmonter de grandes difficultés : à Paris vous êtes forcé de marcher dans la boue, ici vous ne pouvez ſortir ſans être étouffé de pouſſiere. La ville de Vienne eſt ouverte aux vents ſecs de l'eſt & du nord ; elle n'eſt protégée, par les montagnes qui l'environnent, que contre les vents d'oueſt & de ſud, qui apportent ſur Paris des pluies continuelles. Quand il a tombé de la pluie ici toute la nuit, tout eſt redevenu ſec deux heures après le lever du ſoleil, & à midi les nuages de pouſſiere recommencent à voler ; il eſt vrai que s'il pleut plus d'un jour, la pouſſiere détrempée fait une boue affreuſe. Quand je veux aller à la ville, il me faut traverſer la plaine large & nue qui m'en ſépare, & je ne puis en venir à bout qu'en tenant

mon mouchoir ſur ma bouche, pour éviter d'être ſuffoqué par la pouſſiere. Les carroſſes de place ſont ici toujours au trot ou au galop, & comme le chemin qui va à *Shombrun*, paſſe ſous mes fenêtres, je ſuis obligé d'apporter beaucoup de ſoin pour traverſer, en ſortant de chez moi, les flots de pouſſiere, ſans me jetter ſous quelque caroſſe, ou pour ne pas renverſer quelqu'autre fantaſſin.

Dans le cas d'un ſiege, la diſtance des faux-bourgs à la ville donneroit un grand avantage aux aſſiégeans; mais il eſt vraiſemblable que Vienne ne peut jamais être aſſiégée. Les Turcs ſont les ſeuls qui, dans les tems modernes, aient oſé porter la guerre juſqu'aux portes de la capitale, choſe que le roi de Pruſſe n'a pas oſé entreprendre, même après une éclatante victoire. A préſent la force de la maiſon impériale eſt ſi ſupérieure à celle de la porte, que la cour, au moins je l'imagine, n'entretient plus les fortifications de la ville, que dans la vue de tenir la ville elle-même dans le devoir. On pourroit en donner encore une autre raiſon: nombre de familles qui ne ſubſiſtent que de la location de leurs maiſons, ſeroient ruinées, ſi le prix de ces maiſons baiſſoit de moitié; ce qui arriveroit infailliblement, ſi l'empereur permettoit de bâtir ſur le terrain vuide qui eſt entre

la ville & les ſauxbourgs. Dans l'état actuel des choſes, pluſieurs maiſons valent de 2 à 300,000 guilders, ou de 5 à 700,000 liv. dont le revenu conſtitue toute la fortune de leurs poſſeſſeurs. Celui qui, ſans être endetté, a une maiſon à la ville, eſt regardé comme un homme riche. La maiſon du libraire Trattnern eſt un objet pour lui de 30,000 guilders, ou 72,000 liv. par an. Les avantages qui réſulteroient de la jonction de la ville avec les fauxbourgs, tant pour la ſanté que pour la commodité, jonction qui éclairciroit les habitations trop entaſſées de la ville, ne dédommageroient point les propriétaires du tort que ce changement leur occaſionneroit.

Depuis quelques jours j'ai commencé à faire ma ronde accoutumée, & dans la ville & dans les alentours, pour prendre une idée de ſes différens quartiers. J'ai mis preſque deux heures à aller du bout du fauxbourg de Wieden à l'extrémité de celui de Léopold, qui eſt plus grand lui ſeul que la cité, dont il eſt ſéparé par un petit bras du Danube. Il me fallut une autre demi-heure pour aller du fauxbourg Roſſaw à celui de Landſtraſſe. Vienne a certainement beaucoup plus d'étendue que Paris. Elle a vingt-ſix fauxbourgs; mais il y a beaucoup d'eſpaces vuides, dont environ un tiers eſt occupé par



trois ou quatre cents jardins. Trois ou quatre de ces jardins méritent d'être vus. Les fauxbourgs les plus peuplés, sont le Rossaw, le Josephstadt, Saint-Ulrich, Mariahilp, une partie du Wieden & le Léopoldstadt. Le plus grand de tous, après le Léopoldstadt, est le Wieden, dont les habitans ont beaucoup de ressemblance avec ceux du fauxbourg Saint-Marceau à Paris.

Il y a à peine dans la ville huit édifices qu'on puisse nommer magnifiques. Les plus remarquables sont le palais de Lichtenstein, la bibliotheque de l'empereur & la chancellerie.

Le palais de l'empereur est un vieux bâtiment noir, qui n'a ni beauté ni majesté : c'est une grande masse de pierre, bâtie à sept étages, afin qu'elle pût contenir le plus de monde possible. On y trouve à peine trois places publiques qui soient dignes d'attention. Les endroits les plus vivans sont, à partir du palais de l'empereur, le marché au charbon, le *Graben*, le *Stockameisen-plass* & le *Carnthnerstrasse* : dans tous ces endroits, & sur-tout dans l'étroite & irréguliere *Stockameisen-plass*, il y a autant de mouvement que dans pas une rue de Londres ou de Paris : le concours se prolonge jusqu'à la porte de *Leopold*, & tout le long de la grande rue de ce fauxbourg. Il n'y a dans les fauxbourgs que huit édifices qui méritent d'être vus, & le goût qui regne dans

leurs jardins & dans leurs maisons de campagne, est misérable.

Au dire de gens dont on a droit d'attendre des relations exactes sur leur pays natal, la population de Vienne monte au moins à un million : Busching, dans sa Géographie, veut qu'ils ne passent pas 200,000. A mon avis, le public & le géographe se trompent également : l'année derniere, qui ne fut pas absolument *fertile en trépas*, le nombre des morts montoit à dix mille, c'est environ la moitié du nombre des morts de Paris en un an. A présent, en y ajoutant un certain nombre pour les étrangers, & multipliant le tout par trente-six, on aura l'approximation la plus juste de la population de Vienne.

Un habitant fort sensé de cette ville, qui étoit à portée d'avoir sur cette matiere de bonnes informations, m'a assuré que la population de Vienne devoit être estimée à 385,000, y compris les étrangers : ce compte paroît être bon ; car il faut songer que l'air & l'eau sont beaucoup meilleurs ici qu'à Paris, où l'on compte 700,000 habitans, dont il meurt tous les ans 21,000. Vienne contient incontestablement autant d'habitans que Naples, & ces deux villes sont les plus peuplées qui soient au monde, après Constantinople, Londres & Paris. Pour peu qu'on connoisse la population de quelques autres grandes villes, on verra en un instant,

instant que Vienne doit contenir plus de 200,000 ames.

Je ne suis pas encore assez au fait des moeurs, usages & amusemens des habitans de Vienne pour vous en parler avec certitude. Tout ce que je puis dire, c'est qu'à en juger par l'extérieur, les grands donnent beaucoup dans la magnificence. On m'a fait voir le prince de Lichtenstein, monté sur un superbe cheval, & environné de huit ou dix gardes, dont quelques-uns étoient habillés en hussards & l'accompagnoient, comme ses gardes-du-corps : il ressemble, dit-on, à l'empereur, de figure & dans ses manieres, & quelques-uns croient qu'il cherche à le copier dans tout son extérieur. Quant à moi, je n'ai fait que les entrevoir l'un & l'autre, mais j'avoue que je n'ai nullement été frappé de cette ressemblance. Il est un point sur-tout dans lequel ils different, c'est que l'empereur ne sort point avec une suite si nombreuse : je l'ai vu comme il alloit prendre l'air ; il étoit dans un cabriolet, suivi d'un seul valet-de-pied : il affecte beaucoup de simplicité & de popularité.

Pendant le peu de tems que j'ai résidé à Vienne, j'ai déja vu de plus beaux chevaux & de plus magnifiques équipages qu'on n'en voit à Paris. Nos modes regnent ici universellement : on y envoie de Paris, fort régulièrement, des poupées

tout habillées, sur lesquelles les femmes modelent leurs habillemens & leurs coëffures. Les hommes même reçoivent souvent des bulletins, qu'ils donnent à méditer à leurs tailleurs & à leurs valets-de-chambre. Ces jours derniers, j'ai oui-dire à une dame, avec l'air de la plus profonde sagesse, que la reine de France avoit paru au spectacle, il y avoit tout au plus un mois, avec la coëffure dont elle portoit la copie. Toutes les femmes que j'ai vues, jusqu'à ce moment, sont peintes jusqu'aux yeux & jusqu'aux oreilles, comme les françoises (1).

Quelques fins connoisseurs vous disent que le rouge donne de l'éclat & de la vivacité aux yeux, & anime extraordinairement toute la physionomie; mais moi, sauvage, plus sauvage qu'un antropophage, je crois vous avoir dit souvent, à vous & à Nannette, que je me sens capable de

(1) Il me semble que messieurs de la Faculté, qui se mêlent de tant de choses, devroient bien se mêler un peu des modes de nos dames. Jadis elles se serroient jusqu'à suffocation, dans des cuirasses de baleine, se plâtroient, se parfumoient, &c., toutes choses très-nuisibles à la santé : aujourd'hui elles se sont, m'a-t-on dit, avisées de se couvrir le front & les yeux d'une espece de parasol, en forme de plat à barbe renversé, & de s'engouffrer la bouche & le menton, jusqu'au bout du nez, dans un voile impénétrable & menteur, qui leur bouche la respiration, & qui les rendra infailliblement pulmoniques.

prendre du ſable & un bouchon de paille, & d'aller eſſuyant toutes les joues des femmes; moyen qui, j'en ſuis ſûr, donneroit auſſi du luſtre à leurs yeux. Il faut pourtant convenir que le rouge eſt devenu, ici comme à Paris, un mal néceſſaire, en ce qu'il maſque la couleur orange de leur peau.



LETTRE XX.

Vienne.

TOUS nos philosophes modernes déclament, d'une voix unanime, contre les grandes sociétés; quant à moi, je prends les choses comme elles sont, & me contente de ce que je trouve, toutes les fois qu'un changement me paroît dangereux ou impossible. Il est bien vrai qu'à les considérer du côté sombre, les grandes villes sont des établissemens préjudiciables à l'humanité; mais qu'un de ces philosophes nous dise comment on peut diminuer le nombre des habitans de Londres de Paris, ou de Vienne, sans donner un choc à l'état entier, & sans rendre malheureuse une multitude des habitans actuels.

Par-tout où il y a beaucoup de lumiere répandue, il doit aussi naturellement y avoir beaucoup d'ombre. On trouve, parmi les hommes en général, plus de bons que de méchans : si la méchanceté des individus est plus visible dans les grandes villes, que dans les chaumieres clair-semées des habitans des forêts, des montagnes & des déserts, c'est que, dans les premieres, les penchans naturels de l'animal à deux pieds sans plume, ont plus d'occasions de se mon-

trer ſans déguiſement ; c'eſt qu'on apperçoit viſiblement la méchanceté dans une multitude réunie comme en un ſeul point, & qu'elle nous échappe dans les chaumieres ; c'eſt que l'attention même de la police qui, n'ayant aucun pouvoir de récompenſer le bien, n'eſt occupée qu'à punir le mal, rend le contraſte encore plus frappant. Nos philoſophes qui déclament ſi fortement contre les villes montrent plus d'humeur bilieuſe que de philantropie ; ils voient le noir & jamais le blanc ; mais la plupart de ces meſſieurs ſont ſi peu de bonne foi dans leurs ſyſtêmes, qu'on a vu, de nos jours, l'auſtere citoyen de Geneve aimer encore mieux vivre à Paris, que d'aller ſe confiner parmi ces Savoyards & habitans du Valais, dont il a tant chanté les louanges.

On a dit de Londres qu'on y voyoit tout-à-la-fois le ciel & l'enfer. A la différence près cauſée par le caractere particulier des Anglois, qui, plus fortement prononcé, donne plus d'énergie à tout ce qu'ils font, cette aſſertion me paroît vraie pour toutes les grandes villes du monde ; mais il n'eſt point de jour où les papiers-nouvelles qu'on publie dans ces villes, ne contiennent quelque trait de vertu dont le demi-ſauvage n'a jamais eu l'idée. On trouve dans les grandes villes tout le bien comme tout le mal

dont l'homme est capable ; mais le premier doit être estimé, par tout ami de l'humanité, plus que les vertus d'une vie sauvage, parce qu'il n'est pas l'effet d'un instinct involontaire, mais le résultat d'un plus grand degré de connoissances, & de sentimens, pour ainsi dire, plus vivans. Rappellez-vous la sublime réponse d'un ouvrier du fauxbourg Saint-Marceau de Paris, faite à un moine qui cherchoit à le consoler au lit de la mort, en lui disant qu'il devoit être fort aise de sortir de ce monde de tribulation ; « Mon bon pere, lui dit le mourant, je ne » sens point, dans ma conscience, de péchés » qui me chagrinent ; mes jours ont coulé dou- » cement & dans une suite non interrompue » de plaisirs, & le monde n'a point été pour » moi un lieu de tribulation. Je me résigne vo- » lontiers aux décrets de la divine providence, » & je meurs sans pousser un soupir ; mais s'il » avoit plu au créateur d'ajouter encore au » nombre de mes jours, je crois que mon » commerce...... » Rappellez-vous le jeune-homme qui, pour nourrir sa famille, vendoit son sang à des éleves en chirurgie, & se laissoit saigner six fois en un jour. Rappellez-vous cette jeune fille du fauxbourg Saint-Jacques, qui tint ferme contre toutes les offres de séduction, & soutint seule elle-même, sa mere & ses petites

sœurs, du produit d'un travail si pénible, qu'il détruisit sa beauté & ruina sa constitution.

Ces exemples, & mille autres que nous fournit l'histoire de Paris, prouvent que, dans les grandes sociétés, les hommes excellent autant dans la vertu que dans le vice, & que tous les systêmes sur le lieu le plus naturel à l'homme, sur les avantages qui résulteroient pour son bonheur & pour sa vertu, s'il y rentroit ou qu'il n'en fût jamais sorti, sont, pour la plupart, de beaux rêves, bons à lire, & moins bons à pratiquer. Pour moi, mon frere, j'ai trouvé l'homme des bois tout aussi méchant dans l'occasion que celui des villes les plus peuplées. Seulement, il laisse voir moins visiblement son desir d'opprimer & de tromper son voisin, parce que l'intérêt de son voisin ne heurte le sien, ni aussi souvent, ni aussi directement; mais quand l'habitant des villes est bon, il est meilleur que le meilleur demi-sauvage.

On dira à cela que l'éducation, la coutume & le gouvernement, modifient & courbent au joug les plus simples d'entre les hommes; mais tous les demi-sauvages que nous connoissons, (quant à ceux que nous ne connoissons pas, nous ne pouvons en parler jusqu'à ce qu'on ait découvert des régions autres que ce monde sublunaire) ces demi-sauvages, dis-je, ne sont

ils pas aussi assujettis à l'influence de la coutume de l'éducation & du gouvernement? D'autre côté, il faut observer que l'habitant des sociétés nombreuses est plus aisément poli, &, lorsqu'il devient méchant, plus aisément converti que le demi-sauvage, qui, tant qu'il est en vie, ne se départ jamais de ses coutumes & de ses mœurs. Ce n'est plus que dans quelques parties les plus isolées de la Savoie, que nos partisans les plus zélés de la Suisse trouvent encore quelques vestiges de ces mœurs qu'ils admirent tant, & dont pourtant (ils l'avouent eux-mêmes) il ne restera aucune trace dans la génération prochaine, tandis que, d'un autre côté, la corruption qu'on remarque parmi les Grisons & dans quelques-uns des cantons démocratiques, surpasse toute idée que peut s'en former un homme qui ne connoît pas le pays. J'ajouterai encore, pour surcroît d'affliction, que le mal est sans remede, au lieu que les habitans de Paris, de Londres & de Vienne, deviendront probablement meilleurs de génération en génération.

J'ai cru nécessaire de vous faire ce discours préliminaire, parce que je veux que vous soyez convaincu que, si je ne dis pas autant de bien du peuple de Vienne que je voudrois en dire, je n'en suis pas moins leur ami, & que je ne prétends nullement leur conseiller de se séparer,

& d'aller vivre derriere les haies comme les Egyptiens, pour améliorer leur situation en se rapprochant de l'état de nature. Dans toutes les parties du monde je rencontre des hommes dont la vue & la conversation échauffent mon cœur, & je n'ai pas besoin d'aller courir, comme nos modernes chevaliers errans, les vallées du Piémont, de la Savoie & de la Suisse, pour trouver des amis dont j'aie droit de m'énorgueillir. Je ne sais si ces autres messieurs trouvent, dans leurs excursions, ce qu'ils cherchent; mais il est certain qu'ils sont tous bientôt de retour de leurs voyages.

Ce qui distingue les habitans de Vienne des Parisiens, c'est une sorte de grosse vanité qu'on ne peut décrire, une pesanteur insurmontable, & un penchant inexplicable à la gloutonnerie. L'hospitalité de leur table, dont vous avez tant oui parler, n'est qu'un effet de leur vanité. Durant le mois que j'ai passé ici, je n'ai pu dîner chez moi plus de quatre fois. Lorsqu'un étranger est une fois introduit dans une maison, on l'oblige (c'est l'usage) à fixer un jour de la semaine, pour venir régulierement y dîner. Dans la premiere maison où j'allai, je me figurai qu'on avoit réellement du plaisir à me voir, mais j'avois à peine eu le tems de prendre séance, que tous mes jours étoient déja retenus;

au moins pour un mois, par les seuls convives avec lesquels je me trouvai. Mais, lorsqu'ils vous invitent, c'est toujours avec un air qui semble vous dire : « N'est-il pas vrai que nous » sommes plus hospitaliers que vos petits nobles » de Paris. » Quelquefois ils vont plus loin : ils s'égaient beaucoup (toujours comme on s'égaie à Vienne) aux dépens de ce qu'ils appellent notre économie parcimonieuse. Il est vrai qu'on fait ici meilleure chere qu'à Paris, & qu'on y mange aussi davantage. Sur les tables des gens de la moyenne classe, tels que les bas-officiers de la cour, les marchands, les artistes & les ouvriers à leur aise, vous voyez communément six, huit, ou même dix plats, avec de deux ou trois différentes sortes de vin ; ils restent ordinairement deux heures à table, & c'est leur faire une impolitesse, ce qui m'arrivoit pourtant souvent, de ne pas manger de tous les plats, dût-on avoir une indigestion. Mais, dès que l'estomac est ici satisfait, on languit involontairement, & l'on desire ces dîners & soupers de Paris, où l'amitié préside, & dont l'intention est plutôt de passer une heure à converser raisonnablement, & dans un mutuel épanchement, que de gagner des indigestions, des coliques ou des apoplexies. Ici l'unique amusement, qu'on mêle avec l'objet principal, dont

on s'occupe fort sérieusement, c'est de dire quelques mavaises plaisanteries du genre le plus trivial. Ici, dans les meilleures tables (je parle de celles du second ordre) on rencontre ordinairement un moine, mais plus souvent encore un comédien, dont l'esprit fin amuse toute la compagnie. Le moine est communément assis près de la maîtresse de la maison, avec laquelle il ne cesse de coqueter. Le comédien est assis à l'autre bout, & rit avec le moine jusqu'à ce que toute l'assemblée éclate aussi d'un rire qui rend sourds ceux qui n'y sont pas faits. Lorsque la conversation prend un tour plus sérieux, c'est toujours sur les spectacles qu'elle roule; mais les comédiens sont loin d'être ici ce qu'ils sont à Paris : pas un de ceux que j'ai connus ne savoit sa langue maternelle. On n'admettroit point à Paris, en bonne compagnie, des gens qui ne sauroient pas s'élever, ni par leur esprit, ni par leurs manieres, au-dessus de la derniere classe du peuple.

On ne trouve rien à Vienne de cette vivacité, de cette agréable plaisanterie, de cette sémillante gaité, ni de cette avidité de savoir des nouvelles que vous trouvez à Paris dans les gens même du peuple. Personne ne se mêle de ce que font les ministres ou la cour; on ne sait rien de nouveau; personne ne rapporte

l'anecdote du jour. Vous trouvez ici nombre de gens de la classe moyenne qui connoissent à peine le nom des ministres, des généraux, des philosophes. On ne songe absolument qu'à la partie animale : ils déjeûnent jusqu'au dîner, & dînent jusqu'au souper; tout l'intervalle qu'ils mettent entre chacun de leurs repas, est une courte promenade, ou la comédie. Si vous entrez dans un café (il y en a soixante-dix) ou dans une maison à biere, qui sont les maisons publiques les plus élégantes & les mieux fournies, vous n'y voyez qu'un jeu perpétuel de mâchoires. Une de ces maisons à biere, dans laquelle j'ai entré, étoit tapissée en damas cramoisi, avec des glaces, des peintures dans des câdres dorés, pendule à la grecque & tables de marbre. Ce dont vous pouvez être assuré, c'est que personne ne viendra vous faire une question; personne n'y parle qu'avec son voisin, & c'est toujours à voix basse. Vous croiriez être dans un café de Venise, où tous les hommes se prennent mutuellement pour des espions. Ce que je dis, n'a trait qu'aux gens de la classe moyenne qui, dans tous les pays, sont, à proprement parler, le peuple; car, quant aux grands, ils sont, à quelques nuances près, les mêmes par toute l'Europe, & les gens de la derniere classe sont encore une société à part.

Un homme qui sera introduit dans un cercle de connoissances semblable à celui dans lequel se trouva le docteur Moore pourra rencontrer ici une Aspasie faite pour être rangée sur la même ligne que son modele d'immortelle mémoire; une Aspasie dont les cercles soient constamment composés des philosophes les plus sages, des hommes d'état les plus sensés, des plus grands généraux, des princes les plus doux & les plus affables; mais ce n'est pas dans des assemblées de ce genre qu'on voit le caractere & les mœurs d'une nation.

La sociabilité, le bon goût & la politesse, qui rendent la cour aujourd'hui si remarquable, sont une suite de l'éducation & des voyages de l'empereur actuel: son pere avoit, à la vérité, beaucoup adouci ce qu'il y avoit d'austere dans les gouvernemens antérieurs; mais Joseph II est le premier de sa maison qui se soit regardé comme un homme né pour tous les hommes. Anciennement la vieille noblesse se seroit crue déshonorée si un bourgeois avoit osé la regarder en face; & la petite noblesse, ou celle du second ordre, étoit, comme en Espagne, exclue de la cour: on a même vu des maréchaux-de-camp qui n'ont pu en obtenir l'accès. Tout l'attirail des sciences étoit appellé pédanterie, & sur cela banni de la cour, & l'on n'employoit les arts qu'à habiller des

arlequins. L'empereur Léopold avoit, à la vérité, quelque goût pour la musique ; mais figurez-vous un prince, contemporain de Louis XIV, à l'époque même où les arts étoient en France dans toute leur splendeur, portant sur ses épaules sa couronne impériale, & regardant, par la fenêtre de son palais, une troupe de vils bouffons, dont les singeries, les chants & les danses n'étoient pas même dignes de figurer sur des tréteaux, dans la cour du palais. Le prince Eugene fut le premier qui introduisit quelque peu de bon goût dans le pays, le premier qui fit naître généralement l'amour de la littérature françoise : il vécut dans la plus intime amitié avec les beaux-esprits & les artistes de son tems ; il fut ici, relativement aux arts, ce qu'il avoit été dans l'armée impériale, où il lui fallut lutter contre la folie du siecle & la superstition, autant que contre les grandes armées de l'ennemi. Les moines, & en particulier les jésuites, résisterent, autant qu'ils purent, à son heureuse influence. Au tems de Charles VI, nul genre de littérature ne fut en estime que celui qui avoit rapport au commerce & & à la finance. Il m'est tombé, il y a quelques jours, entre les mains, un livre qui, sans doute, est le meilleur ouvrage de ces tems d'ignorance : il traite de la finance, & quoiqu'écrit dans un allemand barbare, il contient les meilleurs prin-

cipes de cette science. Personne ne les a suivis, à l'exception du roi de Prusse, qui a su se les approprier, au grand détriment du pays même où l'ouvrage avoit été écrit. Le nom de l'auteur est *Schroeder*; il étoit attaché à l'empereur. Cependant, à la réserve de la finance, tout étoit encore enveloppé de ténebres, & les sermons même étoient des farces. Vers la fin du dernier siecle les choses commencerent à être sur un meilleur pied; mais l'impératrice, qui, avec mille perfections, a pourtant dans son ame un côté foible, tel est par exemple le desir de vouloir faire des anges de tous ses sujets, ne voit, dans toutes les innovations salutaires qu'on lui propose, que ce qui a rapport à sa religion: on peut dire encore qu'elle a toujours un peu conservé l'étiquette espagnole, & qu'elle aime, de préférence, la noblesse la plus pure & la plus ancienne.

Malgré les soins que l'impératrice prend du moral de ses sujets, toutes les charités ne sortent que de la cour. On ne trouve point ici un curé de S. Sulpice, qui sache recueillir 300,000 liv. par an pour le soulagement des pauvres. L'archevêque Migazzi est aussi pieux peut-être & aussi attaché à la hiérarchie papale que le nôtre, M. de Beaumont; mais il ne donne pas, de son revenu, un million de livres tous les ans, pour des aumônes secretes, comme fait notre bon archevêque de Paris: je

doute qu'on pût ici recueillir, pour cet objet, 10,000 guilders dans l'occasion. Quoique Vienne contienne plusieurs maisons auxquelles nos plus riches maisons de Paris ne sont pas comparables, la vanité, la galanterie & la prodigalité sont les seuls sentimens dont on paroisse ici susceptible. Quoique la plupart des riches se soient trouvés, pendant des années, perdus de dettes, ils n'ont pas encore appris l'art de régler leur dépense, & ils se croiroient déshonorés de mettre de l'ordre dans leurs affaires. Quant aux gens de l'ordre moyen, ils vivent de la main à la bouche, & sont fort contens lorsqu'ils peuvent joindre ensemble les deux bouts de l'année. L'économie est un mot banni de la ville; on n'y vit que pour la sensualité.



LETTRE

LETTRE XXI.

Vienne.

LA police n'a point ici d'autre objet que d'arrêter & de prévenir tout ce qui annonce dans un homme un peu de force & de résolution. La meilleure police imaginable n'est pourtant pas celle dont l'unique objet est la sûreté de chaque membre de la société, mais celle qui est la plus propre à effectuer la sûreté du tout, sans trop empiéter sur la liberté des individus. Il est certain qu'en mettant, autour de la maison de chaque citoyen, des sentinelles qui prennent garde à ce qui se passe à sa table & dans son lit, qui suivent les divers membres de sa famille par-tout où ils vont, on peut être sûr de prévenir les désordres; mais quel est l'homme sur terre qui aime assez l'ordre pour se soumettre à cet esclavage de galere?

Le souverain créateur, dont le gouvernement doit être le modele de toute sage législation, nous laisse une volonté libre, & même la faculté d'abuser de cette liberté; il nous excite fortement au bien, sans nous ôter le pouvoir de faire le mal: c'est dans cette liberté, indépendamment des

inconvéniens qui peuvent en résulter, que consiste la véritable grandeur de l'homme. La religion nous apprend que Dieu punira, en tems & lieu, les méchans, & récompensera les bons. Sans la liberté de faire le mal, nous n'aurions ni sentimens moraux ni bonheur moral, & Dieu ne seroit pas juste envers nous.

Nous ne pouvons suivre un meilleur modele de législation & de police que celui qui nous est offert par le créateur. C'est à la législation à punir, sans partialité, les méchans, & à récompenser les bons d'une main libérale : la police, qui est subordonnée à la législation, ne doit pas avoir d'autre objet que de lui fournir les moyens de récompenser la vertu & de punir les vices; si elle va au-delà, & qu'elle entreprenne de rendre le mal moral physiquement impossible, c'est un attentat contre Dieu & contre les hommes.

Les offenses nuisibles à la société sont les seules dont connoisse la justice humaine; elle, & sa fille la police, n'ont point le droit de changer en un confessional un tribunal de justice, ni d'étendre impérieusement leur domination jusque sur le moral des hommes. Quand même le genre humain auroit mille fois plus de vertu, & un plus grand trésor de sentimens moraux qu'il n'en a effectivement, l'inquisition qui subsiste ici, & dans d'autres cours, par l'établissement d'une

police consistoriale, n'en seroit pas moins une injustice.

Vienne est probablement la seule ville dans le monde qui ait une cour de justice, nommée *tribunal spécial de chasteté*. Des espions de cet étrange tribunal, il n'y a encore que quelques années, non seulement suivoient les jeunes gens dans leurs maisons, ils entroient à l'improviste dans leurs chambres, au milieu de la nuit, & faisoient la visite de leurs lits : l'horreur que cette inquisition excita dans la ville fut si universelle que l'empereur fut obligé d'obtenir de sa mere qu'il y fût fait quelques restrictions. Il arrivoit que les espions de la police s'entendoient avec des filles publiques, qui attiroient dans leurs maisons de jeunes gens, pour les trahir : alors ceux-ci n'avoient rien de mieux à faire que de se laisser piller, pour éviter d'être conduits devant le tribunal de chasteté, & les espions & les filles partageoient le butin. Par la médiation de l'empereur, ces abus sont aujourd'hui, en quelque sorte, corrigés ; mais la promenade publique, appellée le *Prater*, est toujours garnie d'espions en office, qui suivent les jeunes gens à la piste, entre les arbres & les buissons, pour prévenir des malversations qui sont au nombre des possibles, mais qui ne se réalisent pourtant jamais.

On croit ici que la meilleure maniere de pré-

venir les péchés d'amour & le meurtre des enfans, & d'augmenter la population, est de forcer un homme, accusé d'avoir fait un enfant, à épouser, à l'instant même, son accusatrice. On m'a raconté sur ce sujet une histoire curieuse : Un jeune homme fut sommé de comparoître devant le consistoire, pour répondre à une jeune fille qui le réclamoit pour époux. Comme il étoit, en l'attendant, dans une premiere chambre, il vit entrer une autre jeune femme qui paroissoit pauvre, & qui venoit pour le même objet. Après lui avoir fait expliquer toutes les circonstances de son affaire, & voyant que le pere supposé de son enfant avoit pris la fuite, le jeune homme lui offrit une somme d'argent, si elle vouloit le nommer lui-même au tribunal, au lieu du fugitif, & mettre à sa plainte une date antérieure à celle qu'on venoit de porter contre lui; ce qu'elle lui promit, & il entra devant les juges, se félicitant d'avance du succès de son projet. L'autre femme lui fut présentée; les juges lui demanderent s'il avoit eu quelque commerce avec elle; il ne nia pas le fait. On lui annonça qu'il étoit pere, & qu'il devoit donner la main à cette femme : il répondit qu'il n'avoit sur cela aucune objection à faire, mais qu'il y avoit dans l'antichambre une personne dont les droits sur lui étoient plus anciens. On fit entrer l'autre femme, & l'on vit

clairement que sa grossesse étoit en effet plus avancée que celle de la premiere : on ordonna donc à celle-ci de se contenter d'une certaine somme, & de se retirer. Alors le jeune homme déclara aux juges que toute l'affaire avoit été concertée avec la derniere femme, & qu'elle n'avoit aucun droit sur lui ; mais alors, à son grand étonnement, l'aventuriere persista à le demander pour époux. Les juges demanderent des témoins ; le jeune homme n'en put produire, & fut obligé de donner sa main à une femme qu'il ne connoissoit que pour l'avoir vue un quart-d'heure auparavant.

Je connois plusieurs hommes qui sont devenus maris de la maniere suivante : leurs femmes avoient d'abord rassemblé un cercle de jeunes gens autour d'elles, &, de crainte de jalousie, les avoient favorisés tous. Quand elles virent que l'essaim commençoit à s'éclaircir, elles en choisirent un, celui qui leur sembla le plus propre à faire un bon mari, & le sommerent à comparoître devant la cour. Pour établir le droit de la femme, il n'est pas nécessaire que le délit ait eu des conséquences, il suffit de la preuve que l'homme a passé la nuit avec elle : quelques-uns de ces honorables couples sont connus par toute la ville.

Je connois une autre méthode, beaucoup plus

ſûre, de prévenir le libertinage & le meurtre des enfans; mais malheureuſement elle ne répond pas auſſi bien à l'autre objet que les légiſlateurs ont en vue, c'eſt-à-dire, à l'accroiſſement de la population. Shakeſpear eſt l'auteur de police que je voudrois leur propoſer. Je ne me rappelle pas dans laquelle de ſes pieces il fait dire à une appareilleuſe de Vienne : « Si la police veut bannir, » à coup ſûr, la fornication, qu'elle faſſe de » tous les hommes des *caſtrati* ».

Ces mariages contraints ont des ſuites funeſtes, & pour la ſociété, & pour l'état : je ne ſais ſi cette méthode arrête la fornication, mais à coup ſûr elle multiplie l'adultere; elle détruit entiérement les liens les plus ſacrés & les plus utiles de la ſociété, la véracité, la confiance & l'amour. L'homme qui refuſe de donner ſa main à une femme, ne l'aime & ne l'eſtime point; ſi on l'y force, il la regarde comme une femme perdue, & ne peut jamais avoir pour elle ce reſpect qui fait ſeul le bonheur des mariages : auſſi, c'eſt une choſe étonnante de voir combien les époux ſont ici indifférens l'un à l'autre. Je ſais qu'il en eſt à-peu-près de même à Paris; mais là, c'eſt la faute des mœurs & non pas du gouvernement, & bien certainement auſſi l'amour & la fidélité conjugale ſemblent encore plus généralement éteintes à Vienne, parmi les perſonnes de la claſſe mi-

voyenne, qu'à Paris. Quant à la population, que cette ridicule loi doit, à ce qu'on prétend, augmenter, je crois qu'elle lui est plutôt nuisible; car une observation qu'ont souvent faite les moralistes & les philosophes, c'est que si l'amour n'unit pas les époux, le lit nuptial est souvent stérile: en effet, on remarque que la plupart de ces mariages par contrainte ne produisent point d'enfans, & pourtant les gens de ce pays-ci, en général, ne sont pas inutilement mariés. L'indifférence mutuelle des peres s'étend jusqu'aux enfans, entre lesquels les plus doux sentimens de la nature & de l'amitié sont étouffés dès leur enfance. C'est à cette absence de toute affection, tant sociale que domestique, qu'il faut attribuer l'absence de tous sentimens moraux, qui se fait remarquer à Vienne.

Chaque chose, il est vrai, a son bon & son mauvais côté. La conséquence de cette maniere de vivre, indolente & inanimée, c'est que leurs vices sont en aussi petit nombre & aussi foibles que leurs vertus. On n'entend jamais parler de ces scenes tragiques, si fréquentes à Londres, à Rome & à Naples: les filoux, les banqueroutiers, les escrocs, les dissipateurs, les filles de débauche & leurs agens, sont les seuls criminels connus à Vienne. L'Autrichien n'a pas assez de force de caractere pour être voleur de grand

chemin. Un gentilhomme saxon, établi ici depuis quelques années, & qui a parcouru toute l'Autriche, m'a assuré qu'il n'y avoit jamais entendu parler d'un seul duel.

Je fus hier témoin d'une scene qui marque assez fortement le caractere du peuple & de la police de cette ville. Un homme, fort bien mis, se prit de querelle avec un cocher de fiacre, relativement à son paiement : bientôt ils en vinrent aux gros mots. Un des six cents espions qui sont dispersés dans tous les quartiers de la ville, arriva : le *monsieur* devint fort en colere, & dit au cocher beaucoup d'injures, que l'autre lui rendit avec intérêt. A la fin ils se montrerent le poing; mais ni l'un ni l'autre n'osa frapper, car il y a, ce semble, ici une loi qui condamne celui qui frappe le premier, quelque grande que soit l'insulte, & quelque soit le provoquant : si l'un des deux eût seulement touché le chapeau de l'autre, cela eût été compté pour un coup, & l'agresseur auroit été aussi-tôt saisi par la garde. Enfin, après avoir, pendant un quart-d'heure, apprêté à rire à la populace, ils se séparerent sans coup férir. La durée de ces rixes verbales peut être plus longue ou plus courte, *ad libitum*, mais il est fort rare qu'elles aillent au-delà des injures.

La cour n'a point à craindre de révolte : dans le commencement du dernier siecle, les protes-

tans firent, à la vérité, un petit mouvement, mais tout fut bientôt pacifié. Le Viennois est trop énervé pour être capable d'un soulevement : d'ailleurs, il ne connoît nullement cette flamme patriotique qui remplit le cœur d'un François ou d'un Anglois, pour les succès de son pays. Les diverses provinces de France ont souvent, en tems de guerres, offert à leur roi des présens considérables, & l'on a vu des vaisseaux de lignes construits par des souscriptions recueillies dans nos cafés : l'on trouve ici bien peu de traits de ce genre, au moins l'on n'a pu m'en citer aucun. La subordination est le seul trait caractéristique de ce peuple : je n'y ai pas vu une étincelle de cet amour de la liberté, le grand mobile de la nation angloise, ni de cet amour de l'honneur & de cet intérêt pour le monarque, qui caractérisent les François. L'orgueil même de l'armée est trop personnel pour que le soldat puisse être sensible à l'honneur de l'état. Les chansons du soldat françois sont le plus souvent, vous le savez, de petits poëmes qui l'animent & le conduisent à la gloire, par le souvenir de ce que ses ancêtres ont fait & souffert pour leur pays : j'ai rarement entendu chanter le soldat autrichien, & ses chansons ne sont jamais que des obscénités. Je ne doute pas cependant qu'une armée autrichienne, malgré sa mauvaise maniere de chanter, ne fût très-capable

de mettre une armée françoise en déroute ; mais ceci est l'effet d'une autre cause : je ne traite ce sujet qu'en passant, & je me réserve d'en parler plus amplement à l'article Berlin.

Les individus d'une contrée, qui n'existent que par la subordination, sont nécessairement des caracteres foibles. Il est vrai que la loi d'une obéissance aveugle ne nuisit point à Lacédémone ; mais c'est par la raison que ce trait n'étoit pas le trait dominant dans la physionomie de ce peuple, & qu'il n'y avoit que ce moyen de procurer à la nation la liberté, après laquelle elle aspiroit. Les loix de la Grande-Bretagne sont quelques-unes fort séveres, & la discipline de leur marine est aussi stricte que celle de l'armée prussienne ; mais comme ces sévérités ne pénetrent pas tout le gouvernement, elles ne détruisent point les sentimens du peuple. Quoiqu'il n'y ait point de nation qui ait autant & aussi souvent comprimé la puissance de leurs rois, il n'en est point dans l'histoire qui offrent plus de traits du dévouement des individus envers leur souverain. L'amour des Anglois, pour la liberté, s'étend jusqu'à la personne de leur prince, toutes les fois que le prince se montre ami de la constitution, & qu'il se garde d'y toucher. Somme toute, l'Anglois conservera sa force de caractere tant que durera la constitution de son pays, au lieu que les sujets des

princes despotiques seront, de jour en jour, plus foibles & plus rampans.

Les grands, dont la premiere des passions est de dominer, regarderont cette force de caractere, dans leurs sujets ou dépendans, comme un ennemi naturel, qu'ils doivent chercher à subjuguer. Leur but sera donc de faire, de l'état qu'ils ont à gouverner, une machine, dans le sens propre du mot; une machine dont leur volonté sera l'unique mobile : mais de semblables machines sont, même de nos jours, devenues des armées; & une remarque vraie, faite par plusieurs écrivains, membres de ces grandes machines, ou de quelques autres, c'est qu'en ces circonstances, plus les individus sont foibles, plus le corps entier est fort & permanent. Quant à moi, je l'avoue, tout mon desir est de n'être jamais membre d'un tel corps.

Le gouvernement de Vienne a cherché à dédommager, en quelque sorte, le peuple de l'assujétissement sous lequel il est tenu, par une plus exacte administration de la justice, par des mesures prises pour la sûreté générale, & par l'encouragement & l'admission de tous les plaisirs (l'amour illicite excepté) qui peuvent délecter le cœur de l'homme. Tandis qu'en France un honnête laboureur peut être traîné en prison par un gouverneur de province, & y rester toute sa

vie, ici le dernier valet-de-pied peut porter plainte contre son maître, fût-il le premier chambellan, & est assuré d'obtenir la plus exacte justice.

La police est si vigilante & si subtile que les plus petits vols sont bientôt découverts, & l'argent ou les marchandises volées, rendues au propriétaire. Presque toutes les maisons impériales, & les jardins, sont constamment ouverts au public. Les comédiens sont sous la protection spéciale de la cour; & l'on remarque, en toute chose, que, si cette cour charge le peuple de tant d'entraves, c'est plutôt une suite de principes mal entendus que du desir de le tyranniser. Cependant, malgré tous ces amusemens autorisés, malgré toute cette sûreté, j'aime encore mieux être exposé, à Londres, à rencontrer quelques voleurs, ou à entendre siffler à mes oreilles les bouteilles & les verres, la derniere nuit du Vauxhall, que de jouir de toute cette morne tranquillité : ces scenes sont des désordres à la vérité, mais ce sont des désordres inséparables de la force du caractere national, toujours préférable à la nullité.

LETTRE XXII.

Vienne.

LORSQUE l'empereur gouvernera seul cette contrée, on y verra une révolution, grace à laquelle les habitans actuels seront des phénomenes dans la génération pochaine. Le prince est un philosophe dans toute l'acception du mot, quoiqu'il ne soit pas continuellement occupé à lire aux astres, comme Rodolph II avec Tycho-Brahé. Il aime les hommes & sait les apprécier. Je ne connois point d'inscription qui fasse autant d'honneur à un prince, que celle qu'on lit ici sur la porte du jardin public : « Lieu de plaisir pour » tous les hommes, préparé pour eux par leur » ami ». Joseph II est partisan déclaré de tout ce qui s'appelle les vertus bourgeoises, & ses principes de gouvernement sont aussi républicains que ceux de la plupart des états qu'on appelle aujourd'hui républiques ; cependant la différence de façon de penser entre sa mere & lui, l'ont empêché de réduire sa théorie en pratique.

Les traits brillans du caractere de l'impératrice sont si frappans, qu'on a peine à en appercevoir les ombres. Ces légeres tâches seroient

non-ſeulement pardonnables, mais même, en quelque ſorte, reſpectables dans toute autre qu'une ſouveraine. Tel eſt l'inconvénient de la grandeur que la plus petite foibleſſe de celui qui gouverne, a ſouvent une influence ſenſible ſur le bonheur des ſujets, & que les plus légers défauts perſonnels ſont ſouvent les plus grands vices politiques.

Il ne faut qu'appercevoir un inſtant l'impératrice pour être convaincu qu'elle a été une beauté. Depuis un petit nombre d'années, elle commence à reſſentir les infirmités inévitables d'un âge avancé ; mais ceux qui ſont le plus à portée d'en juger, diſtinguent encore en elle une conſtitution forte & active. Je l'ai vue, pour la premiere fois, dans l'égliſe des Auguſtins, où elle aſſiſtoit à une cérémonie religieuſe, & je la reconnus à l'inſtant même, moins à la reſſemblance de ſon viſage avec les portraits qu'on en a faits (reſſemblance que les années ont en grande partie effacée), qu'à l'air de majeſté qui frappe toute perſonne qui a l'honneur de l'approcher. Unie à l'homme du monde le plus fait pour être l'objet de toutes ſes affections, dix beaux enfans ont été le fruit de leur union. A la mort de ſon auguſte époux, elle renonça pour jamais à l'amour, & fit vœu de le pleurer tout le reſte de ſa vie, vœu

qu'elle a religieusement observé. Elle est toujours en noir & sans ornemens d'aucune espece.

La vivacité de sa tendresse pour son époux n'a pas laissé de lui faire passer à lui-même quelques mauvais quarts-d'heure. Il étoit impossible qu'un cœur aussi aimant, & dont la religion seule étoit capable de réprimer les mouvemens, fût sans quelques atteintes de jalousie. Il est encore fort incertain si les soupçons de l'impératrice avoient quelque réalité ; mais tout le monde, à Vienne, se ressouvient qu'une certaine femme fut obligée d'en sortir, parce que l'empereur, naturellement courtois envers tout le monde, mais sur-tout envers les dames, lui avoit fait quelques-uns de ces complimens généraux, qui se répetent si souvent dans les cours, & qui n'ont aucune signification.

La bienfaisance de l'impératrice, dont la religion est le premier principe, approche presque de la prodigalité. Les cordons de sa bourse ne sont fermés pour personne, & le dernier de ses sujets trouve moyen de l'informer de ses malheurs & de ses besoins. Son intendant ne met guere sous ses yeux que des listes de charité. Sa libéralité se montre sur-tout envers les veuves, en particulier envers celles qui sont d'une haute naissance. Plusieurs personnes, entre lesquelles sont des veuves de ministres d'état, reçoivent

d'elle des pensions de 6000 guilders. Elle est fort jalouse que tout le monde puisse vivre conformément à son rang. Quant aux établissemens publics de charité, elle se conduit en impératrice: la bibliotheque, les écoles, les hôpitaux & les maisons des pauvres lui coûtent des sommes immenses. Je suis assuré que les dettes qu'elle a contractées par ces libéralités, montent à plus de vingt millions de guilders. Un de mes amis m'a dit qu'elle répandoit trois millions tous les ans en charités secretes.

Qui pourroit à présent imaginer que, sous le gouvernement d'une aussi excellente princesse, le mérite languit souvent dans le besoin, tandis que des sommes sont prodiguées à des gens méprisables? Qui croiroit que des préjugés de religion ont pris assez d'empire sur ses dispositions naturelles, pour la porter à refuser un jour ses secours à un officier invalide qui avoit blanchi à son service, à moins qu'il ne consentit à embrasser la religion catholique-romaine? Après plusieurs conversations avec le prêtre qui lui fut envoyé par l'impératrice, l'officier vit clairement que, pour obtenir des secours, il lui faudroit se déshonorer; il prit le parti de quitter Vienne, & alla en Hollande, où il mourut officier-genéral.

Depuis que l'empereur commence à avoir part aux affaires, le mérite n'a plus à craindre des

oppressions

oppressions de cette nature ; mais il ne faut pas moins que toute son influence pour surmonter tous ces obstacles, qui sont plus l'ouvrage des prêtres que celui de l'impératrice.

Le caractere impétueux de Marie-Thérese éclate souvent en bouffées fort bruyantes, mais aussi-tôt que la bourasque est passée, elle ne cherche qu'à réparer le mal ou l'injure qu'elle croit avoir faite dans sa colere. On m'a raconté une anecdote qui, si elle n'est pas vraie, jette au moins beaucoup de jour sur cette partie de son caractere. Un officier qui avoit une faveur à demander, avoit écrit son nom sur la liste de ceux qui desiroient d'obtenir audience ; il attendit long-tems que son tour vint d'être introduit (c'est un usage scrupuleusement observé). A la fin il fut appellé ; mais à peine avoit-il fait son *obédience*, suivant l'étiquette espagnole, que l'impératrice fit pleuvoir sur lui une volée d'injures, si terrible qu'il en fut presque renversé. Sa vivacité faisoit rouler ses yeux étincelans comme deux flambeaux, & les mouvemens de ses bras étoient si prompts, que l'officier craignit un instant que, de sa main royale, elle ne fit sur lui une petite exécution qu'il auroit bien fallu endurer patiemment. Deux ou trois fois il essaya de placer un mot, mais la tempête étoit trop forte, & il fut obligé d'attendre qu'elle fût un

peu tombée ; alors il s'arma de courage, & dit : « Sûrement votre majesté a oublié que je » suis N. N. » Aussi-tôt que l'impératrice s'apperçut de sa méprise, elle fit à l'officier de grandes excuses, &, dans l'empressement de réparer sa faute, elle lui assigna une fort jolie pension.

Marie-Thérese n'est nullement exempte de vanité ; elle est, au contraire, très-fiere de la grandeur & de la dignité de sa maison ; elle verse des larmes de joie toutes les fois qu'elle entend dire que ses enfans, sur-tout l'empereur & la reine de France sont chéris de tout le monde. C'est cet orgueil de famille, joint à la promptitude de ses sentimens, qui font qu'elle regarde comme ses ennemis personnels tous ceux qui, dans un tems ou dans l'autre, ont été en guerre avec elle, & qu'elle ne leur a jamais pardonné. Un jour que la derniere femme de l'empereur, qui étoit une princesse de Baviere, témoignoit quelque regret de ce que son pere s'étoit efforcé d'enlever à l'impératrice la Bohême, la Haute-Autriche & la couronne impériale, elle sut lui faire sentir la supériorité de la maison d'Autriche sur celle de Baviere. Telle est la verité ; mais les fables qu'on a ensuite élevées sur cette base, sont trop ridicules pour mériter une réfutation sérieuse.

La déesse aux cent voix n'a point menti dans

ſes récits qu'elle a publiés de cette grande princeſſe. Elle eſt une vraie femme, & c'eſt par les paſſions aimables de ſon ſexe qu'elle eſt ſur-tout remarquable. Les teintes obſcures de ſon caractere ne ſont que les imperfections d'une femme, & d'une femme très-vive. Elle fut toujours la plus tendre, mais la plus jalouſe des épouſes; la plus affectionnée, mais la plus ſévere des meres; la plus aimable, mais auſſi la plus impérieuſe des belles-meres.

Cependant ſon caractere s'eſt quelquefois élevé au-deſſus de la force d'un homme. La réſolution avec laquelle elle a défendu ſes états héréditaires contre tant de puiſſances réunies pour l'opprimer, a excité l'étonnement de toute l'Europe; ſon amour pour la juſtice eſt ſi grand que, ſans héſiter un inſtant, elle ſe déſiſte de toutes ſes prétentions, de celles même qu'elle a le plus à cœur, dès qu'on lui démontre qu'elles ne peuvent s'accorder avec l'équité. Quoique le roi de Pruſſe n'ignore pas qu'elle a, comme on dit, une dent contre lui (qu'elle emportera ſans doute au tombeau) il eſt ſi perſuadé de la droiture générale de ſes principes, que, toutes les fois qu'il ſurvient une querelle entr'eux, l'unique ſoin du roi eſt de faire en ſorte que ſes raiſons ſoient clairement expoſées à l'impératrice elle-même par ſon ambaſſadeur.

La nobleſſe de Gênes (je tiens ce trait d'un officier qui avoit eu beaucoup de part à la révolution de 1746) s'écrioit d'une voix unanime : » Oh! s'il nous étoit poſſible de mettre nos griefs » ſous les yeux de l'impératrice elle-même, » nous ſerions sûrs d'obtenir notre délivrance ». Le cri de ces républicains, à l'inſtant où ils étoient violemment opprimés par les armées autrichiennes, eſt le plus bel éloge que Marie-Thereſe eût jamais pu entendre ; — mais elle ne l'entendit pas.

Dans le grand nombre des connoiſſances qu'elle poſſede, il en eſt une malheureuſement qui lui manque ; c'eſt la connoiſſance des hommes. Elle fut, conformément à l'uſage de ſa maiſon, élevée dans une élévation qui ne lui a pas permis de voir, de ſes propres yeux, les néceſſités communes parmi les hommes, ni les véritables intérêts du peuple ſur qui elle regne. Toute ſon éducation n'a tendu qu'à la rendre dupe des flatteurs qui lui ont fait croire que les nobles & les prêtres ſont des êtres ſupérieurs aux laïques & au commun peuple. Les prêtres & les flatteurs l'ont pouſſée à des actions dont ſon cœur auroit frémi, ſi elle les avoit envisagées ſous leur véritable point de vue. On en a vu un exemple il y a quelques années, lorſque, dans un ſoulevement de payſans de Bohême, l'em-

pereur voulut obtenir l'abolition des redevances féodales. Le motif qui lui fit naître cette idée, fut la connoissance qu'il avoit de la situation de ces pauvres esclaves, qui ne savoient pas eux-mêmes ce qu'ils demandoient, & qui n'étoient poussés à la révolte que par la faim. Il est vrai que ce dont on les accusoit, étoit presqu'uniquement d'avoir chassé quelques barons hors de leur lit; mais les femmes des nobles Bohémiens firent tant par leurs larmes, que l'impératrice envoya des soldats dans le pays; & plusieurs de ces misérables furent pendus comme traîtres, qui n'étoient dans le fait que des victimes de la faim. Cet événement arriva précisément dans l'année mémorable qui fut stérile par toute l'Europe, & où la Bohême, malgré la richesse naturelle de son agriculture, fut réduite à la derniere nécessité. Comme l'empereur savoit que la principale cause de cette détresse étoit l'avarice des seigneurs, & particulierement des ecclésiastiques, il chercha à délivrer le peuple de leur servitude; mais l'attachement de sa mere pour la noblesse arrêta ses mesures, qui auroient cependant rendu la Bohême un des pays les plus florissans du monde. L'impératrice se faisoit un cas de conscience de priver quelques individus de la moindre portion de leur revenu, mais elle ne

fit jamais réflexion que la noblesse & les prêtres consumoient, dans l'oisiveté, le prix des sueurs & du sang de tant de malheureux.

Le prince despotique qui n'a pas assez de connoissance du monde pour voir au-delà de la foule qui l'environne, est l'homme le plus dépendant de son royaume. Malgré toute l'attention qu'elle donne à cette multitude infinie d'affaires, & avec toute sa puissance, cette excellente princesse ne peut cependant éviter d'être trompée par tous ceux qui l'approchent. Elle est dans la persuasion que ses établissemens de chasteté préviennent des vices, & elle ne sait pas combien ils causent d'adulteres. Elle seroit bien étonnée si elle pouvoit voir quels panaches les hommes de Vienne portent cachés sous leurs perruques. L'impératrice, m'a-t-on dit, exige des jeunes femmes, sur-tout de celles qui sont élevées dans le *theresianum*, qu'elles attachent leurs cheveux de telle ou telle maniere; mais, avec tous ces rubans de chasteté, une comtesse qui a été élevée dans ce séminaire, m'a assuré qu'il y régnoit des vices plus grossiers, que ceux dont connoît le tribunal de chasteté. Je sais une femme qui, dans l'intention de se procurer son entretien à elle & à sa fille, fit avoir à cette derniere un engagement sur un petit théâtre, dont les honoraires étoient à peine

suffisans pour la fournir d'épingles à cheveux. On sait qu'à Paris le théâtre est moins de lui-même un revenu qu'un acheminement à se faire des revenus; mais il y a cette différence entre Vienne & Paris, qu'ici la mere conduit sa fille de la répétition à l'église, où toutes les deux disent leur chapelet les yeux baissés & avec une piété exemplaire, pour se maintenir dans une réputation de sainteté aux yeux de la police. Ainsi celles qui aiment leur plaisir, & desirent pourtant d'être toujours bien avec l'impératrice, ne voient rien de mieux à faire, pour arranger toutes les choses, que de visiter les églises.

Un autre trait d'hypocrisie : un homme de lettres bien connu, traduisit du françois un livre de prieres, & le dédia à l'impératrice comme une composition originale, dans la vue d'obtenir, avec le présent d'usage, une bonne place; le projet réussit : l'impératrice le regarda comme un homme vraiment pieux, & il eut une récompense. Bientôt après, cet homme ne rougit pas de faire, en pleine compagnie de ses amis, des railleries sur la crédulité de sa bienfaitrice.

Il en est de même encore par rapport à la prohibition des livres. L'impératrice tomberoit de son haut, si elle voyoit une seule des

mille bibliotheques particulieres de Vienne, qui ne contiennent guere que des livres hérétiques, & tous les écrits les plus ſcandaleux. La ville eſt pourtant inondée de tous ces livres, malgré ſon college de cenſure, & malgré ſon *index expurgatorius* plus volumineux que celui de Rome. Tel eſt le réſultat de cette inſtitution, & celui de pluſieurs autres dont elle croit devoir ſe féliciter, & dont l'inefficacité prouve qu'elles ne ſont propres qu'à faire des hypocrites.



LETTRE XXIII.

Vienne.

POUR avoir une idée du gouvernement de Vienne, il faut savoir qu'il y existe trois partis distincts & opposés.

Le premier parti (c'est le plus fort) est celui de l'impératrice : il est composé de son auguste personne, du cardinal Migazzi l'archevêque, de quelques moines, sur-tout capucins, de quelques vieilles dames, qui, pour faire leur cour à l'impératrice, imitent ses goûts. Ce parti est toujours en travail, & enfante les prohibitions de livres, les tribunaux de chasteté, l'expulsion des prédicateurs & professeurs dangereux, l'accroissement du pouvoir papal, & les persécutions contre la philosophie moderne. Une grande partie de la vieille noblesse, dont les prérogatives portent sur les mêmes bases que celles des prêtres, adherent fortement à ce parti.

Le second est celui de l'empereur, il est en guerre perpétuelle avec le premier. Ce parti ne s'occupe que des réformes dans la législation, des progrès de l'agriculture, du commerce & de l'industrie ; de propager la philosophie & le bon goût, de rogner les ongles trop longs de la

nobleſſe, de protéger le bas-peuple contre l'oppreſſion des grands....; enfin, ce parti fait tout ce que feroient des demi-dieux ſur la terre. Un des principaux perſonnages de cette ſociété eſt le maréchal Lacy, que les religieux n'aiment guere, & qui les aime encore moins : ce brave général agit ici, contre les ennemis intérieurs, comme il agit contre les troupes du roi de Pruſſe. L'empereur & lui ſont toujours occupés à tracer des plans, des marches en zig-zag, des contre-marches & des retraites; en ſorte que le général Migazzi, & ſes eſcadrons, bruns, noirs, blancs, *boiteux*, ſont ſouvent obligés de rentrer, ſans coup férir, dans leurs quartiers d'hiver. Ces deux partis, qui ſont ennemis déclarés, ont pourtant quelque correſpondance, par le moyen d'un troiſieme parti, à la tête duquel eſt le célebre comte de Kaunitz.

Le comte de Kaunitz, le plus grand homme d'état de notre ſiecle, & qui, par les grands ſervices qu'il a rendus à la maiſon impériale, a ſu ſe gagner tout-à-la-fois la confiance de l'impératrice & celle de ſon fils, eſt digne d'être entre eux médiateur ; il eſt, dans le fond du cœur, plus favorable au parti de l'empereur qu'à celui de ſa mere; mais il eſt obligé de ſe faire, pour ainſi dire, deux faces, & de donner, à ſes propres opérations philoſophiques, une teinte de reli-

gion, sans laquelle il ne pourroit jamais les conduire à leur fin. Il couvre souvent les marches de l'empereur & de son maréchal-de-camp, &, par ce moyen, quelqu'alerte que soit Migazzi, il est souvent forcé de capituler, à l'instant même où il s'attendoit le moins que l'ennemi fût en campagne. Le comte se distingue par sa maniere de vivre, grande & dispendieuse : lui, & sa société, sont des François, & plus magnifiques encore. Comme rien ne peut être plus contraire à l'économie rigide de l'empereur que ce genre de vie, quelques personnes sont dans l'incertitude si le comte (dont d'ailleurs le mérite est établi, & que rien ne peut jamais ébranler) ne sera pourtant pas obligé, à une certaine époque, de faire, dans sa maniere de vivre, quelques changemens, que son âge & des habitudes contractées pourroient lui rendre désagréables.

Tous ces soins, joints à ceux d'établir de nouvelles écoles & d'empêcher qu'il ne s'établisse de nouveaux couvens, les débats relatifs aux livres nouveaux, & les recommandations aux emplois civils & militaires, donnent à tous les trois partis assez d'occupation : ce dernier article sur-tout ne leur laisse point de relâche. A peine un emploi est-il vacant que l'impératrice est excédée de recommandations de la part de ses vieilles dames & de ses prêtres, & l'empereur, dont les pro-

tégés sont ordinairement ceux qui ont le plus de mérite, est presque toujours sûr de venir trop tard.

Il y a, dans le pays, beaucoup d'emplois qui n'obligent point à résidence; mais, de plus, un grand nombre de conseillers & d'assesseurs, ou n'ont rien à faire, ou mettent à leur place des substituts, qui se contentent d'un fort mince salaire. Vous ne pouvez concevoir dans quel luxe ces gens-là vivent. *Son honneur* (car le plus petit robin de la cour de conscience s'appelle *son honneur*) doit avoir son valet-de-chambre & *son honneur*, sa femme doit avoir une femme-de-chambre : ce n'est pas comme chez nous, où, entre le valet-de-chambre & le laquais, il n'y a point de rang intermédiaire, ici l'on doit avoir encore un maître-d'hôtel & un secrétaire; &, comme *son honneur* a affaire par-tout, excepté au palais, il lui faut aussi une voiture. En un mot, il n'y a point de cour en Europe, excepté celle de la Porte, qui paie ses *serviteurs* du second ordre aussi bien que la cour de Vienne, & qui soit plus mal servie.

Depuis plusieurs années l'impératrice a abandonné la direction de l'armée à son fils, & l'on voit du premier coup-d'œil, à l'ordre établi dans ce département, bien différent de celui qui regne dans les départemens civils & ecclésiastiques,

quel eſt l'adminiſtrateur. Quoique les payſans des états autrichiens aient toujours été naturellement ſoldats, les finances de la cour furent dans un tel déſordre, juſqu'au tems du dernier empereur, que les Hollandois & les Anglois étoient toujours forcés de leur payer des ſubſides. L'empereur François jetta les fondemens de la grandeur autrichienne; mais, ſi elle eſt devenue chaque jour de plus en plus formidable, c'eſt l'ouvrage d'un homme qui réunit non-ſeulement l'intelligence néceſſaire pour venir à bout des plus grandes entrepriſes, mais encore la plus profonde connoiſſance de la diſcipline & des arrangemens économiques d'une armée : je parle du général Lacy, l'un des plus grands génies de ce ſiecle. Qu'ils paroiſſent en effet petits, nos plus grands eſprits modernes, comparés avec cet homme!, qui, dès le matin, vient dans le cabinet projetter des arrangemens pour ſe mettre en garde contre toutes les puiſſances réunies de l'Europe; qui court de là traverſer une armée de 250,000 hommes, & porte ſon attention juſqu'au plus petit article de l'habillement des ſoldats; qui, par la plus heureuſe combinaiſon d'idées, & la plus ſubtile conjecture des probabilités, trace, à l'inſtant même, des plans de marches & de ſieges; qui, l'inſtant d'après, écrit au tailleur & au cordonnier de l'armée de

donner aux habits une meilleure coupe & plus d'ouverture aux souliers; entre aussi-tôt en conversation avec l'empereur sur les moyens de réformer l'administration de la justice, & sur les plus grands intérêts de l'état; s'interrompt pour aller chercher à simplifier, s'il est possible, une évolution militaire; se promene à travers les magasins, & donne des ordres pour un meilleur arrangement des provisions, & une demi-heure après moralise avec Socrate sur les évènemens de ce monde. En un mot, si la faculté de mener de front plusieurs grands objets, annonce un grand caractere, il y a peu d'hommes comparables au feld-maréchal. Il est vrai que quiconque a l'idée des connoissances requises pour ordonner l'infanterie, la cavalerie & l'artillerie d'une armée, & pour mettre toutes ces masses en mouvement, ne pourra concevoir comment la tête qui dirige tous ces objets peut veiller aux boutons de guêtres du soldat: & pourtant, le croiriez-vous? avec toutes ces qualités, & mille autres encore, ce grand homme (j'en rougis pour l'humanité en l'écrivant) est universellement haï, non-seulement par tous les gens du monde, mais encore par l'armée, dont il est le pere. La raison est évidente: avant lui, chaque capitaine, chargé de fournir d'habits sa compagnie, avoit pleine faculté de duper le souverain, & les officiers

ſupérieurs s'entendoient avec le tréſorier & partageoient entr'eux la caiſſe militaire. Aujourd'hui, les choſes ſont ſur un autre pied : les magaſins de l'empereur fourniſſent au ſoldat tout ce dont il peut avoir beſoin, & il reçoit ſa paie à l'inſtant qu'elle eſt due ; il eſt mieux habillé qu'aucun ſoldat qui ſoit en Europe, & il a déja pris l'habitude d'une économie qui ne peut que contribuer à ſa ſanté & à ſa force. Tout le fruit que le maréchal a retiré de ces établiſſemens, c'eſt d'être devenu un objet de riſée & de mépris. La gent monacale fait tout ce qu'il eſt poſſible pour le rendre odieux au peuple ; mais il eſt aſſez ſage pour rire lui-même de toutes leurs menées, & pour ſe complaire dans l'idée de faire le bien, quoique perſonne ne l'en remercie.

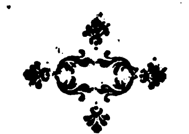
Quant à la troupe noire de Migazzi, elle eſt diviſée en deux partis : l'un d'eux penſe comme le cardinal, c'eſt-à-dire, en vrai *bellarmine*, & ne manque jamais l'occaſion d'introduire, quand il eſt poſſible, un ex-jéſuite ; cependant ce parti eſt le moins nombreux, & le cardinal ne peut empêcher que, de tems en tems, il ne ſe gliſſe un loup dans ſa bergerie : il y a quelques évêques (c'eſt l'autre parti) qui n'attendent que la permiſſion de l'empereur pour renverſer de fond en comble la hiérarchie du cardinal. Cependant il fait tout ce qu'il peut pour préſerver les écoles

& les églises de l'épidémie. Il y a quelques années qu'un moine se mit en tête de prêcher « que les » prêtres devoient être assujétis au pouvoir civil » comme la plus basse classe du peuple ; que, » jouissant de la même protection & des mêmes » prérogatives, ils doivent se soumettre, comme » tout le monde, aux charges imposées par l'état ; » que l'église, partie par ses usurpations, partie » par la foiblesse des souverains temporels, s'est » élevée si haut, à la faveur des ténebres ; que » les premiers chrétiens ne la reconnoîtroient » plus ; que chaque prince est obligé de faire le » bien de l'église, mais autant qu'il s'accorde » avec le bien de l'état, &c. &c. »

Le cardinal, qui en général n'aime pas les sermons, marqua le prédicateur pour sa victime : l'empereur prit d'abord le parti de l'accusé avec beaucoup de chaleur, ce qui obligea l'adroit archevêque à se réconcilier avec le moine, & à lui serrer amicalement la main ; mais aussi-tôt que l'empereur fut parti pour ses voyages, le moine fut aussi-tôt arrêté & envoyé prisonnier dans un couvent de la haute Autriche, où il est encore. Que peut l'empereur contre ces abus, si ce n'est de consigner sur ces tablettes ce trait, avec plusieurs autres du même genre, pour s'en souvenir en tems & lieu ?

La censure des livres est le grand triomphe du-

du parti archiépiſcopal. Il n'eſt point de tâche plus pénible que celle des cenſeurs, qui ſont, la plupart, des hommes fort honnêtes & fort ſenſés: ils ſont ſouvent forcés de changer preſque d'un bout à l'autre un manuſcrit, &, après tout cela, ils demeurent ſeuls reſponſables de tout ce qu'une vieille dame de la cour, un moine, un fou ou un fripon, peuvent y trouver de repréhenſible, lorſqu'il vient à paroître; mais le plus rude de leur beſogne, c'eſt de remanier tout ce qui ſe publie de défavorable à leur pays, car un des grands principes qui regnent ici, c'eſt que rien ne peut être mal en Autriche. Quel eſt à Vienne, avec tant d'entraves, l'état actuel de la littérature? ce ſera le ſujet de ma prochaine lettre.



LETTRE XXIV.

Vienne.

Les facultés de l'ame ressemblent en tout à celles du corps. Les divers exercices de la danse, de la course, de la lutte, de la natation, fortifient & dégagent le corps, qui, sans eux, languiroit inévitablement dans l'inertie; de même, si l'on veut que les facultés intellectuelles d'un peuple se développent, il faut que les esprits aient aussi leurs exercices gymnastiques. La liberté de mouvement est au corps ce qu'est à l'ame la liberté de penser, & la contrainte paralyse également le corps & l'ame.

De toutes les nations dont parle l'histoire, les Grecs & les Romains furent celles dont la philosophie eut le moins de connexion avec leur religion, & ce fut, sans doute, ce qui donna à leurs esprits une impulsion, que ne sentirent jamais les Egyptiens, Babyloniens & Chaldéens. La philosophie, & tout ce qui s'appelloit sciences parmi ces derniers peuples, étoit la propriété spéciale des prêtres, dont l'intérêt exigeoit que la lumiere fût cachée sous des hiéroglyphes, & ne frappât jamais l'œil du peuple. Le peu de connoissances que quelques lettrés grecs re-

cueillirent en voyageant ſur les bords du Nil & de l'Euphrate, n'étoient point des productions d'un génie fécond, mais ſeulement d'ennuyeuſes recherches, que le travail lent & progreſſif des moines avoient ſuivies à la piſte. Leur philoſophie ſi vantée ne faiſoit rien pour le peuple; on n'y découvroit aucune intention de bienfaiſance, rien qui tendît à purifier le goût ou le ſentiment, rien qui pût donner quelque extenſion aux douceurs de la vie ſociale, ou avancer les progrès de la légiſlation. C'étoient des réſultats ſecs d'études ſolitaires, & le peuple qui ne pouvoit en concevoir le but, n'y prenoit aucune part.

Quand Rome moderne ourdit la trame de ſa puiſſance, & entreprit de devenir encore maîtreſſe du monde, en commandant aux opinions, il étoit naturel que tous les arts & les ſciences fuſſent aſſujétis à la religion. Il fut indiſpenſablement néceſſaire que la figure de la terre, les tâches dans le ſoleil, & tout le ſyſtême de Copernic, s'accordaſſent à la lettre avec les écritures, les ſaints peres, les conciles & les bulles du pape. Tout étoit rapporté à la religion, & ſi le pape n'eût pas entrepris d'y aſſujétir le pouvoir des princes, nous ſerions encore dans les ténebres du onzieme ſiecle.

La coutume de tout voir à travers l'optique

de la religion, dura encore long-tems après la réforme. Les prêtres proteſtans ne pouvoient renoncer à leur ancienne coutume d'être les arbitres de la morale. Il eſt vrai que la ſéparation de la religion & de la morale donna un échec à leur pouvoir, mais ce ne fut que par degrès, & ils n'en apperçurent que long-tems après les conſéquences. Quoique Luther permit aux princes temporels de s'emparer des biens des eccléſiaſtiques, il eſt évident, d'après ſes écrits, que, comme réformateur de l'égliſe, il ſe plaçoit fort au-deſſus de toutes les puiſſances de ce monde. L'inſolence de Calvin, & ſon eſprit d'oppreſſion, en matiere de religion, ſont bien connus : leurs ſectateurs ſoutinrent pendant long-tems leur empire uſurpé ſur le pouvoir temporel & ſur les ſciences, & quelques-uns l'exercent encore aujourd'hui. Nous devons à nos auteurs modernes la juſtice d'avouer qu'ils ſont les premiers, depuis les Grecs & les Romains, dans les écrits deſquels on ait vu paroître la liberté de penſer, & une philoſophie réellement bienfaiſante pour l'humanité.

Il faut avouer que les Anglois ont grandement contribué à la révolution; on doit attribuer la part qu'ils ont droit d'y réclamer, à l'eſprit de leur conſtitution, mais plus encore à la tolérance déja établie de tant de ſectaires qui,

n'ayant ensemble aucune union, ne pouvoient concerter un plan général de tyrannie sur les opinions de leurs compatriotes. Divisés comme ils sont en tant & tant de sectes qui jouissent presque des mêmes privileges dans l'état, les Anglois ont dû naturellement être amenés au point de considérer la législation, les sciences & tout ce qui a rapport à la vie sociale, comme indépendant de la religion, tandis que, d'un autre côté, les prêtres danois, suédois, aussi-bien que ceux de quelques républiques protestantes, continuerent d'exercer leur empire sur toutes les matieres temporelles. L'esprit des Anglois, libre de toute espece de contrainte, prit l'essor de l'aigle, qui les porta bien au-delà des nations ses rivales. Leurs philosophes se permirent de s'égarer dans un dédale de spéculations contradictoires. Ils eurent leurs cyniques, leurs pythagoriciens, leurs platoniciens, leurs épicuriens & plusieurs autres; mais, comme les anciens, ils étoient tous du même avis, quant aux devoirs essentiels de l'homme, & la différence de leurs spéculations ne faisoit que mettre ces devoirs dans un plus grand jour. Même dans les sciences de calcul, ils montrerent l'énergie d'un génie accoutumé à parcourir, en pleine liberté, le vaste champ des sciences. Il est vrai qu'ils ont souvent donné dans les plus

ridicules hypothèses, & dans la plus puérile superstition; mais ces excès sont inséparables de la liberté de penser, comme le sont les excès de la liberté civile, & l'on ne peut les prévenir sans détruire, avec eux, le bien dont ils sont un abus.

Tout ce que je puis dire de notre pays, c'est que la liberté de penser y est beaucoup moins limitée par le gouvernement que dans plusieurs contrées qui se disent libres, beaucoup moins, en fait de religion, que dans plusieurs pays protestans. Mais il est tems de revenir à Vienne, d'où j'ai fait, ce me semble, une assez longue excursion.

Depuis le Rhin, j'avois tant entendu parler, le long de la route, des écoles d'Autriche, & des soins que se donne l'impératrice pour perfectionner l'éducation de ses sujets, & pour l'avancement des arts & des sciences, que je m'attendois à trouver dans la ville de Vienne tout au moins une Athenes moderne. C'est, sans doute, cet espoir qui m'a rendu mon erreur encore plus sensible. De tous ces établissemens publics, les meilleurs sont les écoles pour les enfans; encore leur y enseigne-t-on nombre de choses qui ne leur serviront jamais à rien, & qui ne sont propres qu'à en faire de petits pédans & des charlatans. On leur enseigne la

religion & la morale d'après une méthode qui ne peut jamais échauffer leur cœur, ni éclairer leur esprit, & l'on ne fait pas assez d'attention à leurs mœurs. Ces défauts sont pourtant, en quelque partie, compensés par les notions qu'on leur donne du commerce, de la navigation, de l'agriculture, & il faut avouer que ces écoles sont les seules que j'aie vues jusqu'à présent dans les états catholiques d'Allemagne, dans lesquelles on apprenne plutôt aux enfans à être de bons citoyens que de bons moines. Cependant il regne encore dans ces écoles, les deux principes dominans dans tout l'état, la subordination aveugle & la monacho-manie.

Mais ce que je ne puis concevoir, c'est qu'une foule de gens préferent de donner à leurs enfans une éducation particuliere; ils confient, de préférence, leurs jeunes filles à des femmes françoises (qui sont ordinairement des dégourdies chassées de par-tout, ou d'imbécilles femmes-de-chambre qui aiment mieux être ici gouvernantes que de faire du feu ou de chauffer les lits) & leurs jeunes garçons à des abbés françois ou italiens, dont on voit des essaims par toute la ville. Il faut avouer que ces écoles, étant des institutions nouvelles, dans lesquelles le systême d'éducation n'est pas parfaitement digéré ni invariable, n'ont encore pu produire sur

les mœurs aucun effet ſenſible ; mais la généra-tion prochaine en reſſentira probablement d'heureux effets.

J'ai aſſiſté à divers cours publics tenus par les profeſſeurs. Il eſt évident que ces inſtitutions doivent coûter fort cher à l'impératrice ; non-ſeulement les leçons qu'on trouve par-tout, ſont ici données gratis, mais auſſi celles qu'on eſt obligé chez nous de payer fort cher. Tels ſont des cours de langues, de politique, &c. Cependant il regne encore dans preſque toutes les parties de l'univerſité une barbarie qui fait qu'on a quelque regret aux ſommes dépenſées par la ſouveraine. M. Pilati, l'éditeur du *Voyage en différentes parties de l'Europe*, dit qu'il a oui ſoutenir dans une univerſité autrichienne « que » toutes les propriétés des ſujets appartiennent » au ſouverain. » Je n'en puis dire tout-à-fait autant ; mais je ſuis perſuadé qu'il n'eſt point de profeſſeur qui, traitant de la loi naturelle, osât affirmer « que le ſouverain a des devoirs » à remplir envers ſes ſujets, & que l'obliga-» tion eſt réciproque. » Cette propoſition, trouvée dans le cahier d'un bénédictin de Saltzbourg, a, m'a-t-on dit, ſi fort offenſé les cenſeurs de l'imprimerie, qu'on exigea, de la perſonne qui avoit le manuſcrit, qu'elle l'envoyât ſur-le-champ hors des terres autrichiennes.

La loi romaine, avec toute sa suite nombreuse de commentaires & de paraphrases, si éloignée de notre constitution & de nos mœurs actuelles, se soutient toujours dans cette fameuse université, & y forme infailliblement des pédans & des faux-raisonneurs. Quant au *droit-public*, ceux qui en auront entendu quelques leçons, ici & à Strasbourg, ne se figureront jamais que ce soit la loi d'un seul & même empire. A Strasbourg, on regarde l'Allemagne comme une république, dans laquelle l'empereur tient la place d'un consul ou dictateur. Ici, l'Allemagne est considérée comme une monarchie absolue.

Notre théologie est encore, sous quelques rapports, dans une sorte de barbarie; mais ici, j'ai entendu discuter publiquement & indécemment, pendant une heure entiere, sur l'*immaculée conception*.

Une autre fois j'ai entendu un très-subtil docteur proposer fort sérieusement cette question: » Si, en supposant qu'il eût existé un homme » avant Adam, cet homme auroit été souillé » de la tâche du péché originel? » Quant à la morale chrétienne, ils la tirent toujours de *Busenbaun*, *Voit*, & de leurs sectateurs. J'ai entendu lire, dans des cours publics, des descriptions si lascives, que, si on les eût trouvées dans un livre profane, elles l'auroient inévi-

tablement fait placer dans l'*index expurgatorius*. Il est vrai que *Busenbaun*, dans sa *moralité pour les mauvais lieux*, a déclaré qu'en fait de morale il faut parler clairement, quand même la clarté devroit exciter dans les écoliers des affections de péché, & quand même ces affections devroient produire des actions de péché : « Car, » dit-il, ce sera tant mieux pour la confession. »

Leur métaphysique est la quintessence de la pédanterie & du galimatias. Je ne fus pas étonné d'entendre un savant professeur démontrer que deux substances simples ne pouvoient se toucher & s'embrasser dans tous les points, & qu'il n'étoit pas impossible qu'une seule & même chose pût exister, au même instant, dans mille endroits différens; mais je ne pouvois deviner ce que mon homme vouloit faire de cette derniere proposition, que je me ressouvenois d'avoir lue dans quelques livres de métaphysique. A la fin cependant, je conçus qu'il vouloit ainsi expliquer fort naturellement un grand mystere de notre religion; car tout ici a rapport à la religion.

Ce qui m'étonna le plus dans mon métaphysicien, c'étoit l'étendue apparente de son érudition. Il n'y avoit pas un métaphysicien, depuis le *Troglodite Æthiopien* jusqu'à Jean-Jacques, dont il n'eut lu, ce semble, les ouvrages. Il citoit de toutes les langues qui ont jamais existé,

&, dans une demi-heure, il réfutoit au moins six antagonistes. Enfin je m'amusai si fort à l'entendre, que j'allois souvent à ses leçons, & j'en attrappois ce que je pouvois. A la fin j'empruntai d'un étudiant, qui demeuroit dans la même maison que moi, le livre d'après lequel le professeur argumentoit. Le nom de l'auteur étoit Storchenaw, jésuite; à l'ouverture du livre, on se seroit imaginé que ce jésuite avoit trouvé le secret de renverser toutes les connoissances humaines, avec l'arme seule de sa métaphysique. Non-seulement toutes les anciennes sectes des pythagoriciens, platoniciens & épicuriens, mais aussi tous les peres de l'église étoient-là. Après eux venoient, en raccourci, tous les écrits des siecles postérieurs, de Machiavel, Hobbes, Spencer, Descartes, Mallebranche, Bayle, Leibnitz, Locke, Voltaire, Rousseau, Bolingbroke, Hume, Helvétius, l'auteur du systême de la nature, & un million d'autres écrivains qui ne s'étoient sûrement pas imaginés qu'un jour ils seroient ainsi réfutés en bloc par un jésuite de l'université de Vienne. L'étudiant de qui j'avois emprunté le livre, se croyoit possesseur du noyau de tous ces ouvrages réunis, & il ne doutoit pas un instant qu'il ne fût en état de renverser tous les sophismes de Bayle & de Spinosa avec deux feuillets de son livre.

Vous croirez aisément que j'avois grande envie de faire connoissance avec un homme qui savoit tant de choses. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'un de ses amis m'assura qu'il n'avoit jamais lu une ligne de Bayle, de Machiavel, de Voltaire, ni de tous les autres écrivains qu'il avoit réfutés. Cet ami lui-même lui avoit prêté, pour une seule soirée, trois volumes *in*-4°. Quelques jours après, le professeur en fit une belle réfutation dans une dissertation publique.

Les meilleures leçons sont incontestablement celles de médecine : Van Swieten a fait, dans cette partie, ce qu'on attendoit de lui. Les professeurs affectent de n'être attachés à aucune secte, ni ancienne, ni moderne; ils accoutument leurs écoliers à injurier Hypocrate, Galien, Boerhaave, &c., & à n'avoir confiance qu'en eux-mêmes. Cependant, excepté Storck, médecin de l'empereur, on trouveroit à peine trois bons médecins à Vienne; mais leur méthode-pratique est bonne. Tout éleve a un certain nombre de malades à l'hôpital; il les visite, & écrit ensuite les symptômes de leurs maladies, avec les raisons pour lesquelles il est d'avis de leur administrer telle ou telle drogue. Le professeur vient, regarde toutes les ordonnances, les compare avec l'état du malade, & fait sur elles ses observations.

LETTRE XXV.

Vienne.

VIENNE fourmille de gens de lettres. Si un homme vous acoste, & que vous ne le reconnoissiez pas, à ses mains sales, pour un peintre, un forgeron ou un cordonnier, à sa livrée pour un laquais, ou à ses beaux habits pour un homme de conséquence, vous pouvez être assuré que vous voyez un homme de lettres ou un tailleur, car, à Vienne, je n'ai pas encore appris à distinguer l'un de l'autre. Vous me demanderiez en vain le nom de tous ces grands hommes : je n'en connois pas un, excepté le petit nombre de ceux qui ont un droit réel à ce titre, tels que Hell, Martini, Storck, Stephani, Denis, & Sonnerfels, le seul philosophe qui en mérite le nom, le seul qui unisse aux connoissances utiles le patriotisme, le bon goût & l'élégance. Quant aux hommes d'un plus haut rang, qui cultivent les lettres pour eux-mêmes, ou qui emploient leurs talens au service de leur pays, ils rougiroient d'être désignés sous le titre d'hommes de lettres, dégradé comme il est à Vienne.

Il m'est tombé par hasard, entre les mains, un livre écrit par un professeur de Lintz ; il est intitulé :

L'*Autriche lettrée* : pour ce qu'il contient, il auroit, en vérité, pu mettre *illettrée*. Il n'y rend pas compte d'un ſeul ouvrage original qui ait du mérite ; il n'y parle que d'une centaine d'écrivains de diſſertations, de mauvais vers, de ſermons, & de miſérables comédies : mais la ville abonde en auteurs de cette eſpece, dont les connoiſſances ne ſurpaſſent pas celles d'un laquais ordinaire. Vous ſeriez étonné de trouver à Paris un homme de lettres qui ne connût pas l'hiſtoire de ſon propre pays, celle de l'Europe, &c. : un homme qui ſauroit tout cela, ſeroit un prodige à Vienne.

Pluſieurs des officiers de l'empereur, avec qui j'ai lié connoiſſance, meritent le titre d'hommes de lettres, beaucoup plus que la miſérable troupe de ceux qui le portent. Outre les connoiſſances de leur profeſſion, ils ont la plupart celle du monde, & l'habitude de la converſation : j'en connois pluſieurs qui peuvent être appellés philoſophes ; on n'en trouveroit pas quatre dans l'autre claſſe.

On reproche généralement à la France & à l'Italie de s'être épuiſées en peu de tems ; cela peut être vrai, mais ce n'a pas été ſans produire des chefs-d'œuvre dans tous les genres : au lieu que ce peuple, de l'aveu même de ſes propres écrivains, a paſſé droit de la barbarie à la ſtéri-

lité, & la philoſophie même n'a pas eu ici ſon tems. On peut en donner aiſément la raiſon : juſqu'ici le démon de la moinerie a tenu dans ſes griffes l'eſprit national ; plus d'une fois il a cherché à s'en délivrer, mais le démon ne lui a laiſſé que la liberté de jouer un inſtant, & juſquà préſent il a été aſſez puiſſant & aſſez prévoyant pour empêcher ſon eſclave de devenir ſon maître : c'eſt à Joſeph II qu'eſt réſervée la gloire de le délivrer.

Après ce que je viens de vous dire, vous ne ſerez pas étonné d'apprendre que la plupart des hommes de mérite qu'on voit ici ſont étrangers. Dans l'armée, Laſcy, Laudohn & Wurmſer, ne ſont pas natifs d'Autriche. Quant aux autres, Storck eſt ſouabien ; Denis, le grand poëte d'Autriche, eſt bavarois, & Hell, le mathématicien, eſt ſiléſien. Quoique les poſtes les plus élevés de l'état ſoient occupés par des naturels, les ſecrétaires, qui ſont le plus dans la confidence de l'empereur, ſont étrangers. Bien plus, toutes les nouvelles entrepriſes ont été projettées & commencées par des étrangers, qui, par parentheſe, en ont été fort mal récompenſés. L'inventeur de cette inſtitution ſi utile, la petite poſte, a été obligé de s'enfuir pour dettes. Un officier françois, qui avoit été appellé pour faire des améliorations dans l'artillerie, eut tant de peine, tant

d'obstacles à surmonter, & retira si peu de fruit de son travail, qu'il fut obligé d'aller voir si les Napolitains ne seroient pas plus reconnoissans. Un Anglois, qui leur apprit l'art de couper les chevaux sans danger, fut payé d'abord de belles promesses, ensuite absolument négligé, lorsqu'ils eurent son secret : l'Anglois en conçut tant de chagrin qu'il se tua d'un coup de pistolet, & dans une note qu'il laissa sur sa table, on trouva : « Je » meurs, parce que je me vois forcé de contracter » des dettes, chose à laquelle je ne suis point » accoutumé ». Si le mérite est ainsi négligé, ce n'est point la cour qu'il en faut accuser; il n'est nulle part aussi magnifiquement récompensé qu'à la cour de Vienne, lorsque l'empereur peut l'appercevoir : mais il faut avouer aussi que nulle part l'essaim des courtisans n'entend aussi bien l'art de tenir les talens à l'écart. L'empereur fait, à la vérité, tout ce qu'il peut pour rompre ces intrigues, il fait même la moitié du chemin pour rencontrer le mérite ; mais un grand monarque ne peut pas tout faire.

J'ai peu de chose à dire sur les arts, quoique j'aie vu le sallon de peinture & de sculpture de l'académie, qui est ici ouvert tous les ans. Les peintures ne consistent qu'en portraits. Parmi les sculptures, un buste de l'empereur, & un autre de l'impératrice, sont les seuls morceaux qui

m'aient

m'aient fait quelque plaiſir; mais vous ſavez que, dans cette partie, je ne ſuis pas grand connoiſſeur. Le grand triomphe des arts eſt le théatre, dont je vous donnerai une relation dans la lettre ſuivante.



LETTRE XXVI.

Vienne.

ARLEQUIN, il y a quinze ou seize ans, étoit encore l'ame de tous les ouvrages dramatiques; rien n'étoit agréable que ce qu'il faisoit ou disoit: quoique les critiques des parties septentrionales de l'Allemagne l'aient sifflé & banni de leur théatre, la multitude desire encore ici son retour. Une fois Arlequin renvoyé, on a cherché à se former un théatre national: l'entreprise fut longue; mais, peu à peu, on est parvenu à donner à ce théatre un certain degré de perfection. J'ai vu jouer ici le Pere de famille presqu'aussi bien, à mon avis, qu'il puisse être joué sur aucun théatre de Paris. La troupe est composée de comédiens d'élite; mais on trouve dans leur institution le même vice qu'on remarque dans celle des comédiens de Paris, vice qui provient toujours de la douceur du gouvernement.

J'ai conversé, il y a quelques jours, sur ce sujet, avec un des principaux acteurs: « Nous » formons, me dit-il, entre nous, une espece » de parlement, & l'intendant de la cour n'a » pas plus de pouvoir sur nous que le roi de la » Grande-Bretagne n'en a sur la chambre des » communes ». Tant pis, dis-je en moi-même;

car la forme républicaine de gouvernement, qui, de soi-même, est mauvaise, l'est encore davantage dans une compagnie de comédiens, dont les matadors ne veulent jamais se départir de la dignité de prince ou de rois, dont ils sont revêtus sur les planches, ni laisser leurs camarades s'élever au-dessus de l'état de sujétion auquel ils les condamnent.

Je vais vous faire faire connoissance avec quelques-uns de ces principaux républicains ; ils sont réellement dignes de vous être connus ; ils méritent la considération dont ils jouissent, & qui leur a donné accès dans toutes les meilleures sociétés de la ville.

Stephani l'aîné, le directeur, est un homme fort extraordinaire hors du théatre. Il a beaucoup lu, & la nature lui a donné un très-bon cœur ; il a beaucoup d'esprit, de politesse, & le ton d'un homme du monde. Malheureusement son personnel ne lui est pas favorable au théatre ; il a de vilains pieds, & son ventre n'est pas tout-à-fait ce qu'il devroit être pour correspondre avec la partie supérieure de son corps : il cherche, autant qu'il peut, à cacher ce défaut par des postures artificielles, mais on voit que ces attitudes le font souffrir. Après Brockman, c'est lui qui parle le mieux au théatre ; mais sa voix manque par fois de force : sa prononciation est fort bonne, ce

qu'il doit à son éducation saxonne. Sa figure est naturellement expressive ; elle l'est cependant moins au théatre qu'elle ne pourroit l'être, attendu qu'il est blond, & qu'il ne se farde pas assez. Ses principaux rôles sont ceux de peres : je n'ai vu nulle part le *Pere de famille* mieux joué que par lui. Il connoît bien lui-même les imperfections de sa figure ; mais comme il a affaire à une troupe ingouvernable, il est souvent forcé de se charger de rôles pour lesquels il n'est nullement fait : c'est ainsi que je lui ai souvent vu jouer des princes jeunes & fringans, & dont il se tiroit assez mal ; cependant on remarque toujours du sens dans tout ce qu'il fait, & il tire tout le parti qu'on peut tirer d'un rôle. Outre plusieurs traductions du françois & de l'anglois, il a, si je ne me trompe, écrit plusieurs pieces originales.

Stephani le jeune est directement l'opposé de son frere. C'est un homme rude, guindé, arrogant, avec une face de Méduse : au premier aspect il paroît plutôt fait pour être caporal de grenadiers que pour le théatre. Il joue les rôles de paysans, de valets grondeurs, tyrans, exécuteurs, & autres semblables, qui paroissent lui être si naturels que personne ne les joue aussi bien que lui. Mais il est meilleur poëte encore que comédien : malgré tous les défauts qu'on leur

reproche, ses pieces sont jouées sur tous les théatres de l'Allemagne, même sur ceux où le peuple déclame le plus hautement contre elles. On y remarque beaucoup de naturel, des caracteres admirables, & souvent de très-beaux morceaux: il est malheureux que ces beautés soient obscurcies par quelques imperfections; il n'a pas fait une étude assez approfondie de la langue, & sa fertilité (car il vend ses pieces par douzaines) le force souvent à faire choix de sujets invraisemblables. S'il prenoit un peu le tems de corriger & de polir, il pourroit passer pour un des meilleurs poëtes du tems: son *Amour pour le Roi*, piece tirée de l'histoire de Charles II; son Déserteur *aus Kindesliebe*, son *Bekantschaft in bad*, son *Wölfe in des Keerde*, & son *Unterschied Bey Dienstbewerbungen*, quoiqu'ils ne soient pas écrits d'un style parfaitement correct, annoncent véritablement du génie. Il est absolument invulnérable à toute critique, soit dans son jeu, soit dans ses écrits; il rit au nez des critiques, leur dit des injures ou, au besoin, les fait rentrer dans le devoir à coups de poing.

Brockman est ici depuis quelques années; il y étoit connu de nom long-tems auparavant, & jouissoit à Hambourg de la même réputation que Garrick en Angleterre & le Kain à Paris. Il eut beaucoup de peine à se résoudre à venir à Vienne,

par la crainte qu'il avoit des cabales républicaines de ce théatre, & par son peu de penchant à se retrouver avec sa femme, qui y étoit engagée; mais, à la fin, des offres considérables le déterminerent. C'est un de ces acteurs qui ne plaisent point au premier aspect, mais qui gagnent à être vus. Il faut être accoutumé à une énorme figure, & à une voix qui a quelque chose de rauque, avant de pouvoir évaluer son talent; mais si l'on veut oublier ces légers défauts, on est sûr d'être charmé par son jeu naturel & expressif : pas une nuance des passions ne lui échappe; sa grande aisance couvre le travail que lui a coûté chaque mouvement & chaque mot. Il est toute la journée devant une glace, & tout annonce en lui l'intelligence & la connoissance de son art. Son rôle favori est Hamlet, que pourtant la constitution républicaine de son théatre ne lui permet pas de jouer; car on a ici pour regle de ne jamais ôter à un acteur le rôle qu'il a une fois joué, & M. de Lange (dont j'aurai bientôt occasion de parler) est en possession du rôle d'Hamlet. Cependant Brockman peut, comme Garrick, jouer toute sorte de rôles, depuis le sultan jusqu'à l'esclave : je ne connois pas de meilleure preuve d'une parfaite connoissance du monde.

Vient à présent l'article d'un homme véritablement unique dans son espece; je veux parler de

Bergopzoomer, l'un des plus grands, mais l'un des plus habiles charlatans, dans son art, que j'aie jamais vus. Il a tenu, à Prague, une académie théatrale, où il faisoit exécuter la singuliere invention de faire chaque mouvement des mains ou des pieds par les lettres de l'alphabet : ainsi, lorsqu'il disoit A, B, C, D, ses éleves devoient prendre toutes les attitudes qui correspondoient avec ces lettres. Il est aussi l'auteur d'une tragédie fort terrible, dont le principal rôle (qu'il joue) expédie tous les autres, & s'expédie enfin lui-même : les actes sanguinaires sont son fort. Je l'a vu jouer fort bien Richard III. Il est fort & bien fait ; il a un organe admirable, un œil vif, beaucoup d'expression dans la figure, & il fait tirer bon parti de tous ces avantages. Il surpasse même Brockman en fait de ressources artificielles ; il va jusqu'à peindre son visage de toute sorte de couleurs, pour offrir au spectateur, d'une maniere plus frappante, le personnage qu'il représente ; il met une grande quantité de faux cheveux, qu'il arrache dans sa colere, & qu'il jette, à pleine main, à droite & à gauche ; s'il est blessé, il saigne, & dans les grandes coleres il saigne souvent du nez : je l'ai vu, dans Richard, se jeter à terre, faire des grimaces & grincer des dents d'une maniere qui me faisoit réellement frissonner. Avec tout cela, il y a un

ſorte de naturel, dans ſa maniere d'exprimer les paſſions, qui force un adepte en fait de théatre, à oublier ſon artifice & ſes grimaces. Il eſt étonnant dans ſon rôle de Fayel (de la tragédie de Percy). Il ſait parfaitement tout l'avantage qu'un acteur peut tirer des gradations ménagées de ſa voix : dans le rôle de *Camillo Rota* (dans *Emilia Galotti*), (1) il fait friſſonner tout le parterre, ſans faire aucun mouvement des bras ni de la figure, mais par la maniere ſeule dont il prononce cinq ou ſix mots. Ce n'eſt pas ſeulement dans les rôles de rois & de meurtriers qu'il excelle : il joue en maître ſon rôle de *ſir Jean ſans repos* (dans *tout de travers*) : vous ſavez combien ce rôle eſt difficile. Il eſt malheureux qu'il ne joue pas plus ſouvent des rôles de ce genre. Quant à ſon caractere perſonnel, c'eſt un bon compagnon, &, ce qui eſt aſſez rare parmi les comédiens, il a de la fortune.

Entre tous les acteurs, il n'en eſt pas un qui ait autant d'amis & de protecteurs parmi les grands, que M. *Miller* : c'eſt un homme qui ſe connoît à tout ; il fait des loteries dans les aſſemblées publiques, où il vend auſſi des bijoux pour

(1) Les meilleures pieces du théatre allemand ont été ſupérieurement traduites en françois par MM. Friedel & Bonneville.

les dames. Il a une femme fort adroite, & une fort jolie fille, qui joue du claveſſin chez les ſeigneurs, & lui, ſait tirer parti de tous ces avantages. Il a ici tant de crédit qu'il a toujours, m'a-t-on dit, 50,000 guilders, de l'argent des autres, en circulation ſous ſon nom: je crois cependant ce calcul un peu exagéré. Il vit en grand ſeigneur avec les grands. Sa maiſon eſt dans un des plus beaux quartiers de la ville; il a une longue file d'appartemens, meublés avec beaucoup de goût & de magnificence; il a, dans un des fauxbourgs, un fort beau jardin, où, l'été, il tient table ouverte. Tous les beaux-eſprits d'Allemagne lui apportent des lettres de recommandation; il les reçoit dans ſa maiſon, & les connoiſſances que ſon hoſpitalité lui procure, parmi les grands & parmi les ſavans, le dédommagent pleinement de ſes dépenſes hoſpitalieres. Il a auſſi écrit quelques pieces, mais elles ne lui ont pas auſſi bien réuſſi que la vente de ſes bijoux. C'eſt l'homme le plus inſinuant qui ſoit au monde, & comme il cherche à bien ſervir tout le monde, il eſt fort jaloux d'en être bien ſervi. En ſa qualité d'acteur, il eſt d'une vanité inſupportable. Les rôles qui lui conviennent le plus ſont ceux de pédans*, de valets & de babillards; mais comme il n'aime pas à jouer ſur le théatre d'autres rôles que ceux qu'il joue en ville, il feroit plus volontiers les courtiers & les petits-maîtres.

M. *Lange*, dont j'ai déja parlé, eſt un bel homme; il a un ſort bel organe; ſon grand défaut eſt d'être peintre. Toutes ſes attitudes ſur le théâtre ſont académiques, & ſes mouvemens engourdis nous rappellent ces écoles de deſſin, où l'on fait tenir les modeles dans des attitudes qui ne ſe ſont jamais vues dans la nature. Il pourroit abandonner ſon Hamlet à Brockman ſans y perdre grand'choſe; mais il a, dans le caractere, une perverſité qui annonce un petit eſprit. Lorſqu'il a à réciter une tirade, dans laquelle il eſpere d'être applaudi, il s'approche le plus qu'il peut du parterre, & ſouvent juſqu'au-delà des loges. Il a auſſi trop peu d'intelligence pour jouer les rôles pris dans la ſociété ordinaire. Son triomphe ſont les héros de roman; entr'autres, le rôle de Coucy (de *Fayel*.) Il a, comme je l'ai dit, une belle voix, mais il ne peut la maîtriſer, &, par degrés, il prend le ton chantant. Il ſe frappe ſouvent la poitrine de ſes deux poings. Il a nombre d'amis & une femme aimable qui chante fort bien. Par le moyen de ſes amis, il s'empare ſouvent de rôles auxquels il n'a point de droits; enfin, il eſt auſſi au nombre des comédiens riches; ce nombre eſt petit.

Le ſeul acteur du premier ordre, dont il nous reſte à parler, eſt M. *Steigentesch*, que

j'ai beaucoup plus vu en ſociété qu'au théâtre ; celui-ci ſait beaucoup de choſes ; il parle pluſieurs langues, & il a beaucoup d'eſprit ; mais la petiteſſe de ſa figure, & une ſorte d'affectation, nuiſent beaucoup à ſon jeu, dans lequel on remarque pourtant une grande intelligence & beaucoup de connoiſſance du monde. Il joue les beaux & les fats, qui, auſſi-bien que les amoureux, ſont en aſſez mauvaiſes mains. — Je ne vous dirai rien des autres ; mon catalogue deviendroit à la fin trop long.

Parmi les actrices, madame Sakko a la prééminence ; elle étoit anciennement mademoiſelle *Richard*, & elle a été encore plus connue dans le grand monde, entre le Rhin & l'Elbe, par les charmes de ſa perſonne, que par ſon jeu. Pendant un certain tems, les rares talens qu'elle a reçus de la nature, ont paru ſe perdre dans des liaiſons d'amour ; mais on les a vu reparoître par degrés, & elle fait tous ſes efforts pour réparer le tems perdu à force d'application & d'étude. Elle a une ame ſenſible, un profil grec, une phyſionomie romantique, ſi je puis m'exprimer ainſi ; des yeux pleins de feu, un extérieur enchanteur & une voix argentine. La premiere fois que je l'ai vue, j'ai ſenti, pour la premiere fois, au théâtre, les larmes couler de mes yeux ; cependant elle n'ex-

celle pas seulement dans la tragédie, elle joue aussi heureusement les rôles de *belles*, de marquises & de dévotes ; elle a, au plus hau degré, la connoissance du monde ; toutes les portes de la ville lui sont ouvertes, même celle du cabinet impérial. Au théâtre, elle est à tel point maîtresse de tous ses mouvemens, qu'un de mes amis la comparoît à un instrument de musique, qui joue à-la-fois la basse & les dessus. Il faut avouer que tous les mouvemens de sa bouche, de ses yeux, de ses bras & de son corps sont dans un si parfait unisson, & se secondent si bien mutuellement, que la comparaison me paroît la plus juste qu'on puisse trouver. Il n'y a sûrement pas trois actrices dans le monde qui puissent lui être comparées, & elle mérite d'être, comme elle est en effet, l'idole du public. Elle a pourtant aussi été obligée de donner au public le tems d'apprécier son mérite. Son jeu, comme celui de Brockman, ne plaît pas à la premiere vue, autant que celui de *Bergopzoomar* & de *Lange*. Il en est ainsi de tout ce qui est véritablement beau ; on n'est frappé de la perfection & de la symmétrie du tout, qu'après avoir examiné & comparé toutes les parties.

Mesdemoiselles *Teuscher* & *Nanette Jaynbt* viennent immédiatement après : ces deux actrices seroient excellentes, si *Sakko* n'étoit pas là. Je

ne connois point d'autres actrices qui méritent de vous être citées, excepté madame *Huber*; qui, au théâtre & par-tout, joue à ravir le rôle d'une avantageuse, d'une querelleuse & d'une folle.

Toute la troupe est à la solde de la cour, & tout acteur a son salaire assuré pour la vie, quand même il deviendroit inutile. Les appointemens les plus forts, payés par la cour, sont 1200 guilders; les principaux acteurs ont de plus 600 guilders pour leur feu & leurs habits, & l'excédent de la recette, tous frais payés, est partagé entr'eux. La recette monte ordinairement à 120,000 guilders par an, & la dépense à 80,000. Plus le salaire des acteurs est considérable, plus ils ont une forte part dans le partage de ces 40,000 guilders. Ceux qui ont des enfans, tâchent de leur procurer, le plus tôt qu'il est possible, de petits appointemens. La cour paye les comédiens en général fort libéralement. Le mari de madame Sakko, qui n'est que danseur, a la charge d'inspecteur de la garde-robe avec 500 guilders d'appointemens; ainsi ils ont à eux deux, sa femme & lui, 2,300 guilders, ou environ 6000 liv. par an. Ceux du second ordre ont de 800, ou 1000 guilders, & ceux du troisieme de 4 à 600.

Vous ne pouvez vous faire une idée des ca-

bales & des querelles qui existent dans cette république. Chaque nouveau rôle occasionne une dispute à laquelle les courtisans prennent part, & dont le public souffre. Si cette troupe étoit bien administrée, elle seroit l'une des trois premieres de l'Europe.

Dans l'état actuel des choses, les auteurs sont extraordinairement lésés. Lorsqu'une piece est présentée, elle est lue dans l'assemblée, & la pluralité des voix décide si elle doit être jouée ou non; il résulte de là qu'une bonne piece est souvent refusée; soit parce que quelqu'un des principaux acteurs n'y a point de rôle, ou parce qu'il ne veut pas laisser un bon rôle à un des autres, ou parce qu'ils n'ont pas le loisir d'apprendre un nouveau rôle, ou, ce qui est le moins rare, parce qu'ils ne veulent pas ou ne peuvent pas sentir le mérite de l'ouvrage. L'auteur d'une piece nouvelle, outre une récompense, a droit de réclamer le tiers du produit de sa piece, & peut en vendre des copies. Malgré ces avantages, les pieces nouvelles sont si rares, que les comédiens sont souvent obligés d'appeller à leur secours l'opéra allemand. Les querelles que ces rapprochemens occasionnent entre les deux troupes, & le mépris qu'ils ont l'une pour l'autre, sont vraiment ridicules. L'impératrice a soin que les mœurs des actrices soient plus dé-

centes que ne ſont celles de nombre d'actrices de Paris.

Le public de Vienne a le goût tout auſſi mauvais que celui de Munich. La multitude ſemble n'avoir d'autre bonheur que celui de ſe remplir la panſe & d'aller digérer au ſpectacle ; mais le goût ni les mœurs ne peuvent nullement s'y épurer. La plupart y cherchent encore Arlequin, qui, malgré qu'il n'y paroiſſe pas, comme autrefois, avec ſon habit bariolé & ſon épée de bois, ſe traveſtit ſouvent en héros pour les amuſer. Du moins je m'imagine que c'eſt à cet amour des farces qu'il faut attribuer les miſérables pantomimes dont les auteurs tragiques entremêlent les pieces les plus terribles. Enfin le goût dominant eſt celui des grimaces, de la bouffonnerie & de l'exagération ; les belles tirades, le charme d'un dialogue aiſé & naturel, la pureté du ſtyle ſont perdus pour eux. J'ai entendu ſouvent applaudir ici des choſes qui auroient été ſifflées à Paris, ſi elles avoient été écrites en auſſi mauvais françois qu'elles l'étoient en mauvais allemand.

Outre le théâtre national, ſix ou ſept troupes ambulantes occupent les fauxbourgs ; elles ſont du même genre que celles que j'ai vues en Souabe. Les acteurs ſont des tailleurs, des perruquiers, des étudians ruinés, qui ſont aujourd'hui

ſur le théâtre, demain à l'hôpital ou dans l'armée. Leurs ſalles ſont éclairées d'un demi-jour favorable aux intrigues de tous les genres. Ceux qui ſont le plus, ſont ceux dont le théâtre eſt dans un jardin où l'on peut ſe promener entre les actes. Ils ſont ſi convaincus que le public ne vient pas là pour les voir, que la moitié de la troupe eſt ordinairement au cabaret, tandis que les autres jouent ; un ſeul acteur joue par fois trois ou quatre rôles.



LETTRE XXVII.

L'ÉDITEUR du Voyage en différentes parties de l'Europe, parle avec beaucoup de mépris des nobles allemands, & prétend que les nobles napolitains sont infiniment plus riches; il auroit au moins dû excepter les nobles autrichiens, dont plusieurs ici ont plus de revenu que six des plus riches napolitains ensemble. Le prince François de Lichtenstein, qui est la branche aînée de cette famille, a, de revenu annuel, au moins 900,000 florins, qui forment à-peu-près 2,300,000 liv. de France: dans la Moravie seule, il a vingt terres, chacune desquelles est composée de vingt ou trente villages; c'est, sans contredit, le plus riche particulier de l'Europe. Lord Cavendish, qui passe pour être le plus opulent de toute l'Angleterre, n'a pas plus de 80,000 liv. sterling par an. A Paris, il n'y a pas un seigneur ni un fermier-général dont le revenu passe 1,200,000 liv. Ni le prince Radzivil, ni le prince Czartoriski, ni aucun noble russe, n'ont des terres comme celles du prince Lichtenstein. Le prince Esterhazy a plus de 600,000, & le prince Schwartzenberg plus de 400,000 guilders de rente. L'on compte ici plus de quarante particuliers, dont les revenus

ſont de 100,000 guilders (les plus riches napolitains, d'après M. Pilati, n'ont pas plus); &, outre ces quarante, au moins douze qui en ont 200,000. Les maiſons de Charles Lichtenſtein, d'Averslberg, de Lobtowick, de Paar, de Patſy Kolloredo, d'Hasfeld Schonborn, & pluſieurs autres, ſont beaucoup plus riches que les ducs napolitains Pignatelli & Matalone, ou les princes de *Palagonia* & de *Villafranca*.

Malgré l'immenſité de ces revenus, les grandes maiſons ſont toujours endettées; c'eſt ce qu'on peut facilement expliquer. Dans les autres pays, il regne tel ou tel genre de luxe que la nation affectionne de préférence : à Vienne, tous les genres de luxe regnent en pleine vigueur; celui des chevaux, des valets, de la table, le jeu, la parure, &c. : il y a pluſieurs écuries de cinquante ou ſoixante chevaux, ou même plus. Quiconque a une terre dont le reveuu eſt de cinquante ou ſoixante mille florins, doit néceſſairement avoir vingt-quatre ou trente chevaux : une maiſon eſt fort médiocre, ſi elle ne conſiſte qu'en un maître-d'hôtel, un ſecrétaire, deux valets-de-chambre, deux coureurs, deux cochers, cinq ou ſix laquais & un portier. Les princes de Lichtenſtein, Eſterhazy, Schwartzenberg, & quelques autres, ont cinquante valets-de-pied; les deux premiers ont de plus leurs gardes-du-

corps. Un seul plat de fruits coûte souvent de soixante à soixante-dix florins : le comte de Palm parut un jour en public avec un habit qui avoit coûté 90,000 guilders. On donne très-communément, à une dame, trente ou quarante mille florins par an, uniquement pour sa parure ; &, quoique les jeux de hasard soient défendus, on joue à Vienne certains jeux où l'on peut perdre quinze ou vingt mille florins d'une séance.

Le prince de R...., qui fut ici, pendant quelque tems, ambassadeur de France, voulut disputer de magnificence avec les seigneurs autrichiens : outre qu'il y contracta des dettes considérables, il fut obligé d'avouer, lorsqu'il quitta cette cour, qu'on dépensoit son argent avec plus de goût à Paris, mais qu'on en dépensoit plus à Vienne. Il est vrai qu'en général ils dissipent leur argent sans goût & sans en jouir, & plusieurs d'entre eux feroient beaucoup mieux de jetter par la fenêtre la moitié de leurs revenus, & de s'en procurer au moins le plaisir de voir la populace se battre pour le ramasser. A Paris, tout homme riche a quelque branche d'économie, quelque article sur lequel il épargne, pour pouvoir être plus magnifique dans d'autres occasions ; on y remarque aussi quelque discernement dans le choix des plaisirs, & les pauvres, & les arts, & même la patrie, ont quelque part dans les dé-

penſes : mais ici, tout eſt donné à la frivolité & à la magnificence. A Paris, au milieu des ſcenes affligeantes occaſionnées par le mélange de l'exceſſive abondance & de l'extrême indigence, l'ami de l'humanité ſe rappelle qu'il y a un *Chryſtophe de Beaumont*, & un *curé de Saint-Sulpice*, qui partagent entre les indigens une grande partie du ſuperflu des riches. Mais ici, nulle ſource de conſolation n'eſt ouverte au vieillard pauvre, & ſouvent malade, qui, à la faveur de l'obſcurité, ſe gliſſe dans les cafés & dans les maiſons à biere, pour ſolliciter quelque aumône, tandis que le grand diſſipe, en un ſeul plat, de quoi nourrir une famille entiere pendant un an.

Les arts n'ont pas plus de part que les pauvres aux faveurs des riches de Vienne : preſque tous les palais & les jardins n'annoncent qu'une profuſion ſans goût; & quant aux collections de peinture, je n'en ai pas vu une ſeule, à l'exception de la collection impériale & de celle du prince Lichtenſtein, qui mérite qu'on en parle : il eſt vrai que cette derniere peut tenir lieu de pluſieurs autres; la galerie du prince Lichtenſtein eſt diviſée en deux pieces, & compoſée de ſix cents tableaux des meilleurs maîtres.

J'ai oublié de vous rapporter un trait qui caractériſe aſſez bien cette nation. Dans quelques maiſons du grand ton, on eſt dans l'uſage, lorſ-

qu'on donne un repas, de tenir préparées, dans un appartement voisin, des doses d'émétique : si l'un des convives a encore faim, quoiqu'il ne puisse plus avaler, il va faire un tour dans l'appartement, puis revient frais & soulagé, & recommence comme si rien n'étoit arrivé.

La musique est le seul art pour lequel la noblesse montre quelque goût : plusieurs ont des troupes de musiciens particulieres, & tous les concerts publics attestent qu'ils aiment la musique. On peut former à Vienne quatre ou cinq grands orchestres, tous excellens. J'ai entendu un concert de trente ou quarante instrumens, tous joués avec tant de justesse, de clarté & de précision, qu'on s'imaginoit n'entendre qu'un seul instrument : on eût dit qu'un seul coup d'archet faisoit résonner tous les violons, & qu'un seul soufle animoit tous les instrumens à vent. Un Anglois, près duquel je me trouvois assis, fut étonné de ne pas entendre dans tout un opéra, je ne dis pas une seule légere dissonnance, mais une seule note précipitée ou ralentie, ni un seul son trop forcé : quoiqu'il ne fît que d'arriver d'Italie, il fut transporté de la justesse & de la clarté de l'harmonie. Il y a ici quatre cents musiciens qui se divisent en sociétés particulieres, & qui exécutent souvent ensemble depuis des années : ils donnent, une fois l'an, un concert général au

profit des veuves de musiciens. On m'a assuré que les quatre cents jouent, tous ensemble, aussi net, aussi distinctement & aussi juste que lorsqu'ils ne sont que vingt ou trente : c'est certainement le seul concert de ce genre qui soit au monde.

Un des plus agréables spectacles que j'aie vus ici, est ce qu'ils nomment *les loges de la limonade*, dans les soirées d'été : on étend, dans quelqu'endroit public de la ville, une large tente, autour de laquelle sont rangées plusieurs centaines de chaises, occupées par des hommes & des femmes. A quelque distance est une troupe de musiciens : le charme de la musique, le silence de la nuit, & la familiarité à laquelle invite l'obscurité, ont, de tout tems, produit le plus admirable effet.

Pour voir les équipages de Vienne, il faut aller, en été, à un feu d'artifice au *Prater*. Le Prater est un bois de chênes & de hêtres, situé sur une île du Danube, près de la ville. A l'entrée, sous les arbres, on apperçoit environ une trentaine de tentes, garnies de chaises & de tables, où l'on trouve toutes sortes de rafraîchissemens. Il y a du monde tous les jours; mais, pour voir le *Prater* dans sa splendeur, il faut y aller un jour de feu d'artifice : environ douze mille ames y sont rassemblées, & soupent sous les arbres. Aux approches de la nuit, à un signal donné, tout le monde se rassemble au lieu du spectacle ;

c'eſt une prairie entourée de grands arbres. Directement en face du feu d'artifice, eſt un magnifique amphithéatre, garni de pluſieurs centaines de dames, dont les joues peintes, les joyaux, & les vêtemens légers & frais, forment un charmant ſpectacle. Les hommes ſont, entre l'amphithéatre & le feu, au parterre, qui eſt rempli autant qu'il peut l'être. Au ſpectacle du feu d'artifice un autre ſuccede, tout auſſi extraordinaire : c'eſt une rangée de douze ou quinze cents carroſſes, phaëtons & voitures à quatre roues, qui vont du bois à la ville, en une file ſi directe & ſi ſerrée que le timon de celles de derriere touche preſque à la caiſſe de celles de devant. Il réſulte de là que, comme elles vont toujours au grand trot ou au galop, quelques-unes ſont briſées, & ceux qui ſont dedans expoſés au plus grand danger : pluſieurs ſont attelées à quatre ou ſix chevaux.

Le nombre des voitures particulieres, dans la ville, eſt au moins de trois mille cinq cents ; il y a environ cinq cents fiacres & trois cents voitures de remiſe. Malgré la multitude des équipages, il n'arrive jamais, en cette occaſion, le moindre déſordre : les fantaſſins ont leur route, que les cochers n'oſeroient traverſer. Le pont entre le fauxbourg Léopold & le Prater, où ſe forme la plus grande foule, eſt diviſé en quatre parties : les deux extérieures ſont pour les gens de pied,

& les deux autres pour les voitures, c'est-à-dire, une pour celles qui vont, & l'autre pour celles qui viennent. Cet ordre est maintenu tout le long du bois, & sur la chaussée du fauxbourg, jusqu'à la ville : quelques cuirassiers, à cheval, & le sabre nud, veillent à ce qu'il soit exactement observé. On n'a jamais oui parler qu'aucun accident soit arrivé ces jours-là : lorsqu'il en arrive, par la négligence des cochers, c'est en plein jour, & dans les embarras ordinaires de la ville; cependant il n'y a jamais ici plus de sept personnes écrasées dans un an; à Paris, on estime qu'il y en a vingt.

Quant au feu d'artifice, il me parut supérieur à tous les autres amusemens publics de la ville, sans en excepter le théatre national. M. Stuwer, qui avoit composé ce feu, entend parfaitement cette partie : il représente des jardins entiers, de magnifiques palais, des temples dans leur exacte perspective, avec toutes leurs différentes couleurs, & presqu'aussi grands que nature. Ses machines sont grandes & belles; elles forment souvent six ou huit faces, de cinquante ou soixante pieds de long. On ouvre la scene par quelques centaines de fusées, qui font un tintamarre approchant du tonnerre, ébranlent toute la forêt, & l'éclairent comme en plein midi.

M. Stuwer eut, il y a quelques années, un

rival nommé Girandolini, qui, de l'avis de tous les connoiſſeurs, avoit beaucoup plus de talent que lui-même, mais qui fut la victime de la bigotterie du public. Girandolini, qui étoit étranger, eut beaucoup de difficultés à ſurmonter; il fut obligé à des démarches fort pénibles, pour ſe procurer l'argent néceſſaire à ſes projets. Il employa, pendant tout un hiver & un printems, un grand nombre d'ouvriers; mais, dans l'été, au jour annoncé pour la repréſentation, il arriva qu'un violent orage de tonnerre gâta tout ſon ouvrage. Dépité de voir le fruit de tant de peines perdu en un inſtant, il ne put diſſimuler ſon déſeſpoir, &, dans ſon chagrin, proféra quelques imprécations. Il n'en fallut pas davantage; on le regarda comme un athée, & on l'abandonna.

L'*Augarten* eſt encore un lieu d'amuſement, où l'on rencontre, dans l'été, tout le beau monde. C'eſt un grand parc ſitué dans la même iſle du Danube, où eſt le Prater, mais plus à l'eſt. Ce parc eſt l'ouvrage de l'empereur qui, en philantrope, comme le porte l'inſcription, en a fait un lieu d'amuſement ouvert à tous les hommes. Cependant il n'eſt guere fréquenté que par le beau monde. Le peuple qui voit bien qu'il n'eſt pas fait pour lui, s'en exclut volontairement; il eſt étonnant que ce parc ſoit

devenu ce qu'il est en aussi peu de tems. L'empereur a fort à cœur de voir son ouvrage achevé ; il n'épargne ni soins ni argent pour se procurer des arbres à demi-crûs, ou qui ont leur pleine croissance, qu'il fait venir des parties les plus lointaines du globe. La multitude des arbres & arbrisseaux étrangers qu'on y trouve, la beauté & la variété des promenades, jointes à une sorte d'ordre & d'uniformité dans le tout, lui donnent l'air d'un vrai jardin anglois. Un bras fort large du Danube coule à côté du jardin ; une de ses plus belles perspectives est celle d'une grande forêt que l'on a percée exprès sur l'autre bord de la riviere. Dans le lointain, les montagnes de Moravie bornent la vue, & ressemblent à des légers nuages. On voit dans le jardin un large pavillon où sont un billard & des rafraîchissemens de toute espece. Si l'on veut voir cette promenade dans toute sa beauté, il faut y aller le matin dans le cœur de l'été. La mode est venue, depuis quelques années, d'y aller prendre les eaux minérales. Elles y sont apportées de plus de cent milles de distance, & ne peuvent conséquemment faire grand bien ; mais n'importe : les malades qui les prennent se portent fort bien & viennent y chercher sur-tout la liberté & les amusemens qu'on trouve à Spa & à toutes les eaux minérales. La société

y est composée de gens de tous les rangs, mais particuliérement de la noblesse & des gens-de-lettres. Les dames boivent pour avoir occasion de se montrer en négligé, & les hommes boivent parce que les femmes sont moins inflexibles en négligé que lorsqu'elles sont complettement habillées.

Il y a à Vienne plusieurs autres promenades pubilques; celle qui est le plus fréquentée, c'est le rempart qui, quoiqu'il soit pleinement exposé à l'ardeur du soleil, est presque toujours rempli de monde. Les gens du tiers-état ne peuvent aller à l'église l'après-midi sans faire un tour, d'une heure au moins, sur le rempart. Ceux d'un plus haut rang y vont faire parade de leurs chiens, qui, dans cet endroit seul, n'ont rien à craindre des chevaux ni des voitures. Les chiens sont encore ici un grand article de luxe, & les gens du beau monde se disputent l'honneur d'avoir les plus beaux. La race de Pomeranie est aujourd'hui la plus à la mode: un pomeranien, blanc de neige, ou noir, ou au museau pointu, peut coûter de dix à quinze ducats. Le prince X.... en a payé un vingt-cinq ducats: tout homme du bon ton ne peut se dispenser d'avoir son *spisschen*; c'est le nom-propre qu'on donne ici à cette espece de chien. Les paysans ne sont point du tout fâchés de cette manie; ils ont établi un mar-

ché aux chiens tout à côté du marché aux poules.

Le jardin du Belvedere, dans le fauxbourg de Rennevig, appartenant autrefois au prince Eugene, est aussi aujourd'hui une promenade publique. Ce jardin n'a rien de particulier; mais le palais, tant à cause de celui qui l'a fait construire, que par son admirable position, est un des édifices les plus remarquables de Vienne. Du balcon, au-dessus de la terrasse, on découvre toute la ville, & au-delà. Les peintures impériales y ont été transportées il y a quelques années & y sont restées. La galerie consiste en vingt-deux grandes salles: le premier étage est uniquement consacré aux maîtres d'Italie. Un des meilleurs tableaux est un amour tirant son arc, par le Correge: l'empereur Charles VI l'acheta 18,000 ducats; mais il a été, ainsi que plusieurs autres, étrangement négligé, & même foulé aux pieds, en sorte qu'une partie de ce tableau est absolument gâtée; mais on trouve encore le Correge dans ce qui reste. Le second étage est occupé par les maîtres flamands, qui, dans l'ordre, ne doivent pas se trouver à la compagnie des Italiens. La galerie est ouverte, à tout le monde, trois jours la semaine.

A environ un mille & demi de la ville, dans un fond marécageux, est *Schonbrun*, où réside l'impératrice en été, mais où la vue bornée &

le mauvais air ne me permirent pas de rester deux jours. Le palais est immense & bâti dans le grand genre, & l'ameublement vraiment royal : on y voit un appartement, tendu d'une tapisserie des Gobelins, qui a coûté 300,000 guilders. On y montre aussi la ménagerie, si agréablement chantée par Métastase : le plus remarquable des animaux est un éléphant de l'Inde, de la plus grande race ; c'est un présent du stathouder, qui l'avoit payé 10,000 guilders.

Sur une éminence, derriere le palais, l'empereur a fait construire une *sala terrena*, dans le genre antique, avec deux rangées de piliers de chaque côté : c'est en cet endroit, ce semble, que l'impératrice auroit dû bâtir, pour avoir un bon air & une belle perspective. Quand l'impératrice est à *Schonbrun*, elle n'y voit que ses religieux & ses vieilles dames. Cet endroit est pourtant aussi un rendez-vous public d'amusement : le jardin & le palais sont toujours ouverts, lorsque l'impératrice n'y est pas.

Le *Kalteberg*, situé sur le bord du Danube, à trois milles environ de la ville, me plaît infiniment davantage. Pour y aller, on traverse une campagne merveilleusement cultivée : à quelque distance, sur la gauche, on voit, sur le penchant d'une éminence, & parmi quelques chênes fort antiques, l'élégante maison de campagne du Feld-

maréchal Lacy, avec son jardin anglois. Vous arrivez insensiblement à une forêt épaisse, qui couvre le *Kalteberg*, &, sur le sommet, au couvent des Camaldules, situé dans la plus magnifique position que j'aie vue de ma vie. Avant d'arriver au couvent, on trouve, sous quelques arbres, une table & des bancs, où les dames, qui ne peuvent voir l'intérieur du monastere sans une permission spéciale de l'archevêque, s'amusent à goûter, en attendant le retour des hommes de leur compagnie.

Chaque religieux a sa cabane séparée & son petit jardin. Près d'une de ces cellules, est une terrasse d'où l'on plonge perpendiculairement sur le Danube, & d'où l'on découvre une perspective dont un moine fanatique de cette espece n'est pas digne. De cette cellule, toute la ville se déploie sous vos pieds, comme un plan sur le papier; il vous semble en entendre le bourdonnement perpétuel, & vous découvrez tout un côté de l'Autriche jusqu'aux frontieres de la Hongrie & de la Moravie; vous suivez de l'œil les tours & les détours du Danube, au milieu d'une plaine immense. A une certaine distance il s'élargit considérablement, &, n'étant couvert ni par des bois, ni par des hauteurs, il jette une teinte argentée sur tout le paysage; à votre droite, la montagne couverte de bois sur laquelle

vous êtes, décroît insensiblement jusqu'aux fauxbourgs; à droite elle s'étend, toujours également haute, le long du Danube, & vous appercevez, à trois milles de distance, la belle colline d'Enserſdorf, qui produit un des meilleurs vins autrichiens.

L'aspect des villages innombrables, celui des montagnes à l'horison, la variété des eaux & des bois me firent éprouver des sensations si délicieuses, que je ne pus m'empêcher de communiquer mon enthousiasme au moine qui se trouvoit à côté de moi: « Heureux, m'écriai-je, » doit être le frere qui habite cette cellule! » « Point du tout, répondit-il, pas un de nous » ne desire de l'habiter; nous la trouvons trop » exposée aux vents; elle est au moins une » fois plus froide que les autres. » Alors mon enthousiasme s'évanouit en un instant. Vous savez que je suis un de ces hommes qui, en été, ne songent jamais à l'hiver, & je ne déteste rien tant que d'être forcé de voir le revers des belles choses, quelque naturel qu'il soit, lorsque je suis ravi en admiration. — Après avoir vu tout ce que le religieux avoit à nous montrer, sa chemise de crin, &c. nous lui donnâmes de quoi dire une messe à notre intention, & revinmes à nos dames sous les arbres. Notez qu'avant de partir, nous nous étions fait précéder par une

collation froide & par quelques bouteilles de *Shumlaver* & de *St Jorger*; que le jour étoit beau; que les dames étoient d'une humeur charmante; & qu'en entrant dans le monastere nous pouvions bien être, au fond du cœur, un peu profanes. Nous fimes ce pélerinage dans les premiers jours de mon arrivée à Vienne; mais j'y suis souvent retourné depuis, & j'y ai toujours eu du plaisir, même dans le mauvais tems.

Il y a dans les environs de Vienne divers autres endroits, tels que le mont Calvaire, où les jeunes gens des deux sexes vont faire des pélerinages, moins par des motifs de dévotion, que parce que la police n'étend pas jusque-là son inspection.

Fin du premier Volume.

TABLE

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le premier Volume.

LETTRE PREMIERE, *page* 1.

LETTRE II, *p.* 5.

Fin de la Table.

